

## LE FRONT OCCIDENTAL EN 1915 LA GUERRE DES TRANCHÉES

*La mission de l'armée française en 1915 : ses sacrifices pour soulager le front russe.*

*L'Hartmannswillerkopf, la Woëvre et les Éparges, Vauquois et l'Argonne, Ypres et les gaz.*

*Échec des grandes tentatives de percée en Champagne et en Artois.*

*Le problème des munitions et de l'armement. — Le grand effort de recrutement de l'Angleterre.*



L'EXPOSÉ que nous venons de faire de la campagne de 1915 sur l'ensemble des fronts autres que le front occidental a prouvé que l'Allemagne n'obtiendra pas les résultats qu'elle se promettait. Tandis que Falkenhayn prend l'offensive à fond, en Russie et en Serbie, il sera vaincu par ses propres conquêtes. L'armée allemande s'éloignant de ses bases, allongeant démesurément ses voies de communication, exposant son flanc découvert sur la Méditerranée, verra se dresser devant elle, d'une part un immense front formé par l'armée russe, front immobile mais dense et toujours menaçant, et, d'autre part, l'importante base alliée de Salonique, germe d'une manœuvre dangereuse visant au cœur des Empires centraux. « L'année 1915, écrit Hindenburg, ne se termina pas, à notre État-Major, aux sons joyeux des fanfares du triomphe souhaité. »

Le maigre résultat obtenu par l'Allemagne ne tenait pas seulement à la vigueur de la défensive en Russie et en Serbie ; il résultait aussi de la répercussion produite par les efforts

incessants de l'armée française. Celle-ci, à l'autre extrémité du champ de bataille mondial, s'était en effet constamment accrochée à l'armée allemande et, aux heures propices, s'était jetée et acharnée sur elle. Les appels si nombreux d'Hindenburg réclamant des renforts se résument en cette phrase écrite par lui-même sur sa campagne de Russie : « La route de Vilna est ouverte, mais nous n'avons toujours pas de forces suffisantes pour poursuivre notre grande idée stratégique ».

Où étaient ces forces réclamées par Hindenburg ? Elles étaient en France. Et si elles ne pouvaient quitter la France, c'était uniquement parce que le général Joffre avait adopté, dès la stabilisation du front occidental, une attitude constante dans la conduite de la guerre. En deux mots, Joffre pensait que le rôle joué par le « pivot de l'Est » pendant que l'armée allemande franchissait les frontières et courait vers la Marne, serait joué, en 1915, par l'ensemble du front des armées françaises, tandis que l'offensive de Falkenhayn allait se perdre au fond de la Russie et sur le Vardar. L'armée allemande serait coincée, à son tour, dans la tenaille formée d'un côté par les armées lointaines et de ce côté-ci par les

armées combattant sur le front occidental.

**LA MISSION DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1915.** Mais, d'abord, le devoir le plus urgent, pour l'armée française, était de « tenir » et de « durer ». Nous avons dit

comment la stabilisation s'était faite, de l'Est vers l'Ouest et jusqu'à la mer du Nord, sur les lignes atteintes par la manœuvre de poursuite du général Joffre. La fatigue des troupes, le manque de munitions, l'infériorité en artillerie lourde, la solidité des positions de repli de l'ennemi et leur renforcement par la fortification avaient transformé de jour en jour la bataille de mouvement en bataille d'arrêt, les combats en rase campagne en combats de tranchées. Les instructions et les ordres des chefs, la leçon des faits, les nécessités immédiates de la troupe, les préoccupations et les prévisions, avaient peu à peu adapté la guerre entière à la vie nouvelle du soldat. Allemands et Français s'y étaient soumis et, nous avons vu Falkenhayn effrayé comme Joffre, par « le spectre du manque de munitions ». Seulement, tandis que Falkenhayn veut forcer le destin et, ainsi, perd les batailles de la « Course à la mer », Joffre, dès le 17 septembre, prescrit d'organiser avec le plus grand soin le terrain conquis et de constituer, dans chaque armée, des réserves. Nous avons suivi, pas à pas, les premiers signes de ces transformations (1) et nous suivrons bientôt, au cours de l'année 1915, le perfectionnement continu et jamais achevé du système et du régime des tranchées. A un tel renversement de la conception de la bataille, ou plutôt à ce retour vers les anciennes méthodes de guerre devait correspondre une mobilisation toute différente des ressources et des moyens. C'est ainsi que, par le jeu de ces éléments nouveaux, vont naître des actions et des réactions incessantes entre l'avant et l'arrière, entre l'armée et le pays.

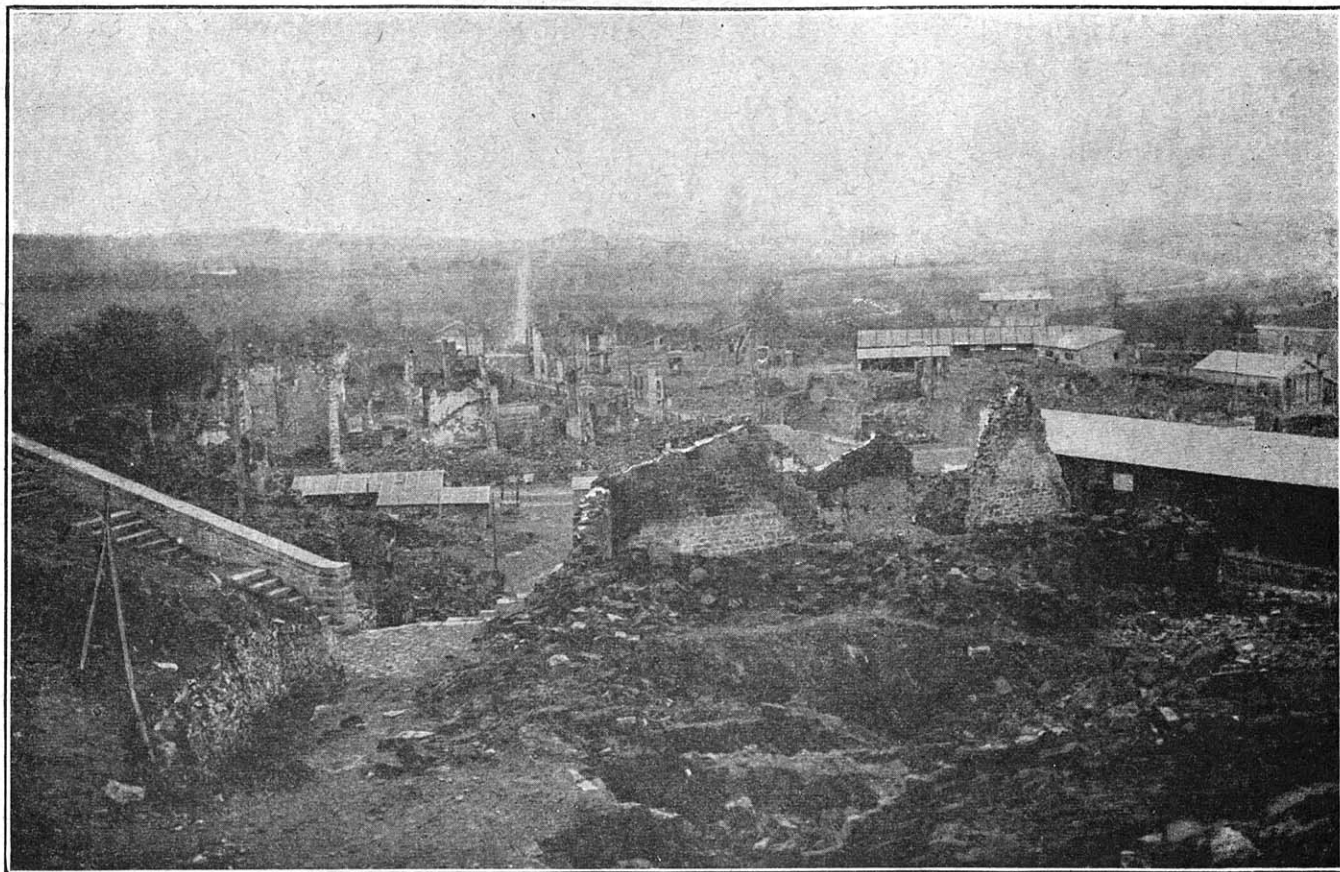
Il faut « durer », mais il faut aussi « tenir ».

Dès le 27 septembre, la pénurie des munitions a forcé Joffre à lancer cette instruction : « Les armées devront se contenter d'arrêter les attaques de l'ennemi sur le front qu'elles occupent actuellement, en renforçant l'organisation défensive, de manière à *rendre ce front inviolable*. » L'inviolabilité du front, tel est donc le but vers lequel vont tendre tous les efforts du général Joffre et, par conséquent, de tous ceux qui, derrière lui, au Gouvernement, bientôt au Parlement, dans la presse, dans l'opinion, dans le pays tout entier, ont une autorité, une action, une influence sur la nation.

C'est la première tâche, mais il en est d'autres. Nous avons vu que la préoccupation constante de Joffre, depuis le début de la guerre, a été de déterminer à chaque instant le rôle de l'armée française dans la coalition militaire de l'Entente. Belges, Anglais, Russes, Serbes pressent sur le front allemand et autrichien : dès le premier jour, Joffre a senti la nécessité de combiner ces efforts dispersés. L'action de l'armée russe avait été sa préoccupation constante pendant la première partie de la campagne, et l'on sait la part que le rappel de corps allemands vers la Russie eut dans la défaite de Moltke à la Marne. Dès lors, la partie jouée sur l'échiquier stratégique de l'Europe se fit plus serrée encore. Assurer l'inviolabilité de ses lignes en attendant que des armes nouvelles fussent forgées ne suffit pas : Joffre sait qu'il a, dans la coalition, un devoir de solidarité dont il doit dégager les méthodes.

Rester sur une défensive simplement passive était chose tout à fait impossible. Il ne pouvait être question de s'éterniser dans les tranchées, et il apparaissait nettement à tous qu'un gros effort en effectifs, en matériel, en munitions, sur un point quelconque, romprait un jour le mur fragile et que le mouvement des armées reprendrait. L'offensive était donc toujours nécessaire, elle ne l'avait même jamais été davantage. Le haut commandement ne pouvait pas laisser le soldat inactif dans la boue des tranchées, exposé aux intempéries et aux

(1) Voir ci-dessus, tome XII, p. 172.



LE VILLAGE DE CLERMONT-EN-ARGONNE AU FOND : VAUQUOIS

obus de l'artillerie lourde. Toutefois, pour le moment, il fallait bien, faute d'effectifs, de matériel, de munitions, limiter les attaques ; la loi de cette nouvelle guerre était donc de saisir toutes les occasions, et de porter des forces en avant, aussi souvent que possible, pour soulager la Russie. Ainsi une conception très nette s'imposa à l'esprit du haut commandement français : aider la Russie en attaquant lorsque le front ennemi se dégar-  
nirait.

Telle est la méthode réfléchie qui préside à la campagne de 1915. Joffre l'expose en ces termes dans son Instruction du 8 décembre : « Il est essentiel de *retenir l'ennemi* qui est devant nous, de façon à faciliter l'action générale des forces alliées. » Cette formule est aussi brève que décisive.

Nous n'entreprendrons pas, dès maintenant, de suivre l'évolution de l'idée directrice de la stratégie française pendant la période de

transformation et d'attente imposée par les événements. Le développement de la campagne de 1915 va nous la montrer dominant sans cesse les opérations entreprises par Joffre et secondées par les Alliés. Joffre ne manque pas d'en aviser le grand-duc Nicolas qui, lui-même, informe de ses intentions le général en chef français. Celui-ci ayant su, d'ailleurs, faire naître la confiance partout, est en fait, dès le 4 mars 1915, le généralissime des armées alliées en France (1).

**LE SAILLANT**      Donc trois résolutions si-  
**OCCIDENTAL**      multanées et conscientes :  
1<sup>o</sup> le front de France inviolable ; 2<sup>o</sup> la nation  
armée préparée pour un effort décisif ; 3<sup>o</sup> on  
attaquera en chaque circonstance favorable

(1) Kitchener écrit, à cette date, à M. Millerand : « Je ne manquerai pas de faire une démarche vers une collaboration même plus serrée, un accord même plus dévoué entre le maréchal French et le généralissime des armées alliées en France. »

pour aider la Russie. Mais alors, nouveau problème : comment et où attaquer ?

L'extension du front fortifié de l'Alsace à la mer du Nord a, semble-t-il, rendu toute manœuvre impossible. Que devient la stratégie en face d'une ligne ininterrompue de tranchées ? Il ne s'agit plus, comme dans la guerre de mouvements, de s'emparer de quelques points d'appui isolés sur un champ de bataille ; il faudra renverser toute une chaîne solide et serrée de points d'appui contigus ;

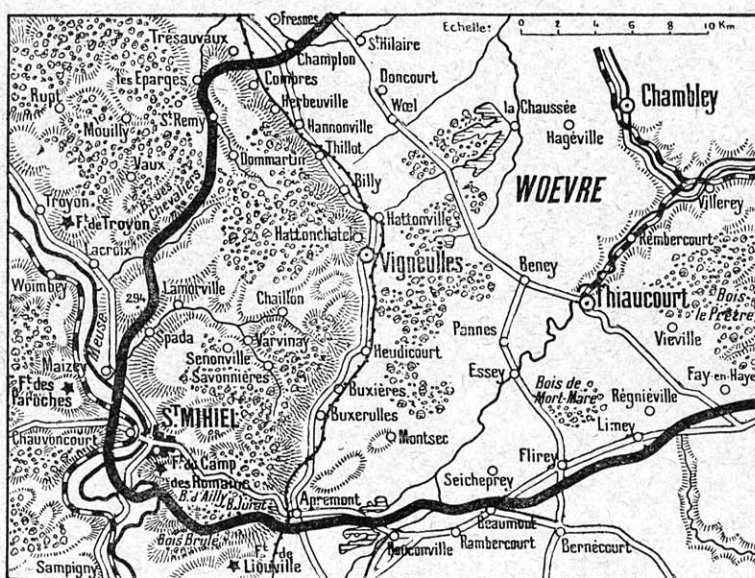
et c'est alors seulement que la marche en avant pourrait reprendre. Dans les États-Majors, on est persuadé que cette rupture ou ce renversement du mur fortifié est possible : donc il y a lieu de préparer non seulement la rupture tactique du front ennemi, mais aussi la manœuvre ultérieure des troupes

assaillantes. Comme elles doivent se concentrer pour atteindre et emporter cette zone fortifiée, il y a lieu de leur adjoindre de puissantes réserves, et nous avons vu Joffre donner tous ses soins à cette tâche dès le 17 septembre. En outre, il faut prévoir l'exploitation de la percée, les directions à donner au déploiement en rase campagne. La stratégie ne perd donc pas ses droits.

Quelle est la zone à attaquer ? C'est ici que l'erreur commise par l'État-Major allemand dans l'exécution du plan de Schlieffen va produire de nouveaux effets. La marche aveugle sur Paris a, en effet, profondément désaxé la manœuvre allemande en portant le poids de l'effort dans le vaste saillant de Noyon. Moltke et Falkenhayn ont aggravé

encore cette faute en se maintenant à tout prix sur les massifs de Laon et de Lassigny, en faisant du massif de Saint-Gobain leur observatoire obstiné contre Paris. Profitant de ces dispositions orgueilleuses, Joffre, par une vue immédiate et profonde et qui se réalisa à la fin de la guerre, se décide à accentuer vers le Nord l'enveloppement du saillant de Noyon, et par conséquent à porter la bataille sur les communications de l'ennemi. Ce large angle droit que dessine le front alle-

mand prête à merveille ses deux côtés aux attaques françaises. Par cette considération, la stratégie de Joffre est fixée. Tandis que le « pivot de l'Est » continuera de jouer le rôle d'arrêt et de résistance qui lui incombe depuis le 25 août, les deux larges faces du saillant de l'Ouest seront les futurs champs de bataille.



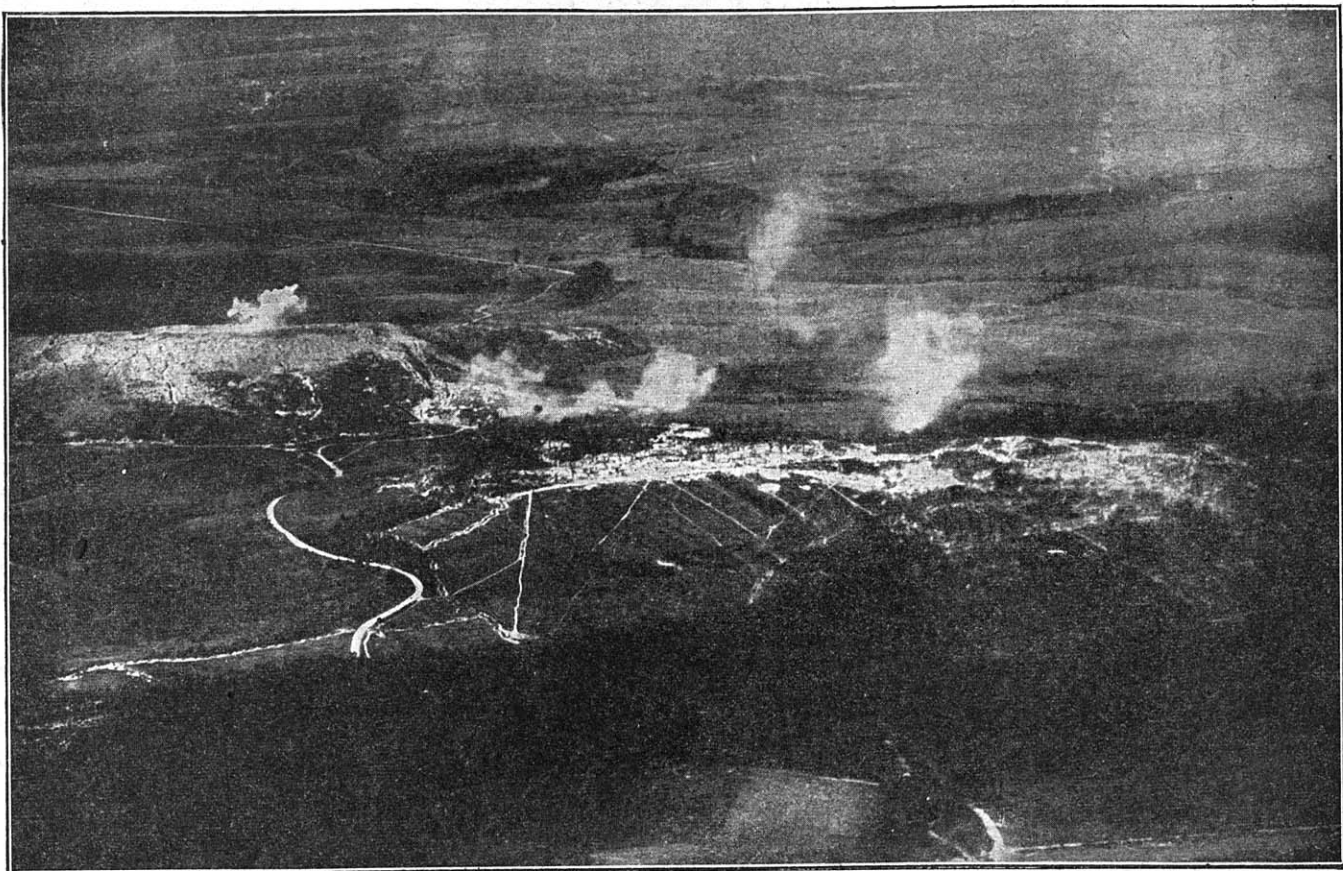
LA HERNIE DE SAINT-MIHEL (OCTOBRE 1914).

Joffre a dit un jour devant la Commission de métallurgie : « Nous avons deux directions pour attaquer les Allemands : c'était en partant de Champagne vers le Nord et en partant de la Somme, d'Amiens, vers l'Est. Ce sont ces deux buts que nous avons suivis jusqu'à la fin, et c'est ce que l'on a réussi. » Rien n'est plus juste, si juste et d'une telle netteté de conception que cette idée stratégique de Joffre fut encore celle de Nivelle et de Foch qui, l'ayant adoptée, l'appliquèrent jusqu'à la victoire.

#### L'ORGANISATION DU FRONT A LA FIN DE 1914

l'armée française au cours de la campagne

Ainsi se dégagent, dans la théorie et dans la pratique, les grandes lignes de la mission de



VAUQUOIS. — LE PLATEAU SOUS LE FEU DE L'ARTILLERIE, VUE PRISE D'AVION

de 1915. L'étude de cette campagne elle-même va nous montrer les applications calquées, par une discipline sévère de la pensée, sur les nécessités des circonstances et des faits.

Pendant la bataille de l'Aisne, la pénurie de munitions avait été une crise excessivement grave : Joffre avait dû avertir les armées que si on gaspillait les obus, la guerre ne pourrait plus être poursuivie au bout de quinze jours.

Des mesures immédiates et efficaces avaient alors été prises : arrêt des offensives et réduction de la consommation.

Grâce à ces mesures, les armées de gauche courant à la mer et engagées à fond dans la bataille des communications eurent à leur disposition tous les stocks disponibles et, pendant le temps qu'elles se relevaient vers le Nord, le centre et la droite des armées françaises s'efforçaient de compenser leur stagnation forcée par l'amélioration des orga-

nisations défensives et l'approfondissement des tranchées.

On s'enterra donc de plus en plus et, tout en prescrivant de maintenir « l'inviolabilité du front », Joffre mit tous ses soins à doter les armées des pièces lourdes disponibles en se servant même du matériel ancien sorti des places et de l'intérieur. « Il s'agit, écrivait-il le 27 septembre, d'obtenir, tout en économisant les munitions de 75, des *feux d'artillerie puissants contre les forces ennemies retranchées*. » Voici d'ailleurs quelques précisions sur ce premier renforcement du front :

Dès le début d'octobre 1914, le commandement préleva sur l'armement des places de l'Est et sur les équipages de siège, pour les diriger vers le front, un certain nombre de canons de 90, de 95, de 120 long et de 155 court et quelques mortiers de 220. En même temps, à l'intérieur, on créa plusieurs centres d'organisation de batteries lourdes.

Le premier effort porta sur le 120 long qui avait fait

preuve d'une mobilité très satisfaisante pendant les premières opérations ; à partir du 10 octobre, on put livrer deux batteries par semaine.

En novembre, la guerre prenant tout à fait le caractère de guerre de position, on commença également à constituer des batteries de 155 long.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1914, on avait déjà envoyé sur le front au moins : 672 canons de 90 (plus 300 cédés aux Anglais), 266 canons de 95, 175 canons de 120 long à ajouter à ceux qui s'y trouvaient déjà, 132 canons de 155 long, 96 canons de 155 court modèle 1881-1912, soit près de 1350 bouches à feu nouvelles, non compris 36 canons à tir rapide de 105 long (1).

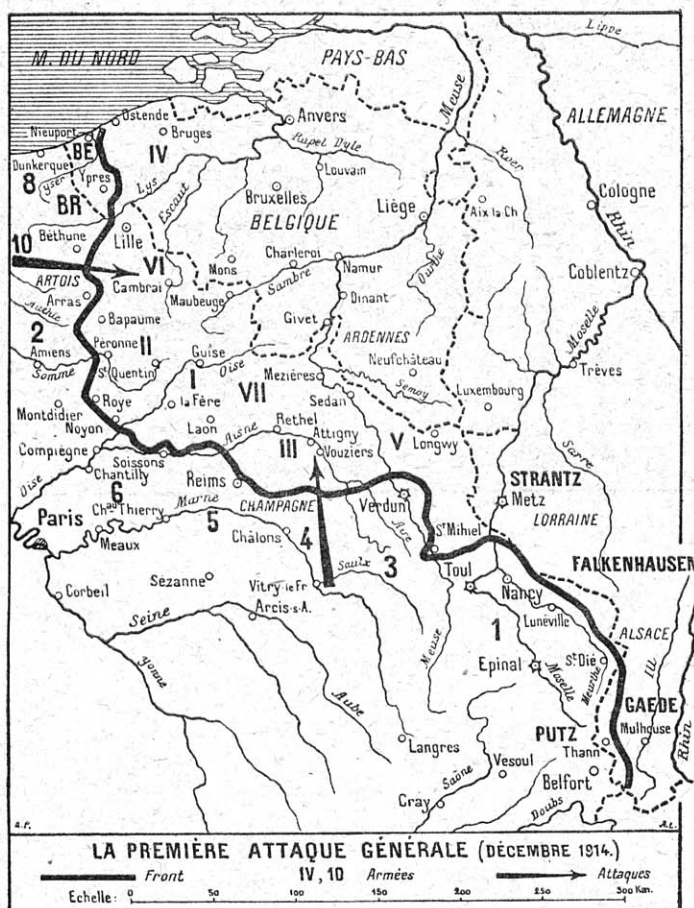
L'aviation elle-même va bientôt prendre figure de cinquième arme :

Dans tous ses efforts, pour donner à l'aviation le développement compatible avec l'importance des batailles engagées, le colonel Barès et ses collaborateurs furent toujours soutenus par le général Joffre et ses lieutenants.

La popote des escadrilles veut que, le 8 octobre 1914, lorsque le colonel Barès présenta au général Joffre le premier programme de réalisations aéronautiques qui portait de 27 à 65 le chiffre des escadrilles en service, le général en chef ait contemplé le colonel Barès avec stupeur. Si le général Joffre fut interloqué sur le moment, son étonnement ne dura guère, car il poussa toujours le colonel Barès à voir clair et à voir grand. Le général Pellé, major général, les aides-majors généraux, les généraux Berthelot, Nudant, Hellot aidèrent toujours le colonel Barès à réaliser une aviation de plus en plus nombreuse, de plus en plus puissante. Et c'est encore une légende à détruire, quoi qu'on ait fait pour l'accréditer, que celle d'un Grand Quartier général hostile à l'aviation, traitant la cinquième arme avec mépris et décrétant son accroissement numérique sans objet (2).

En outre, une des grandes préoccupations du général Joffre était, avons-nous dit, le regroupement et l'équilibre des effectifs et la reconstitution des réserves. Au fur et à mesure de la stabilisation progressive du front, de l'Est vers l'Ouest, de nombreuses unités avaient été prélevées pour alimenter la bataille d'Arras et la bataille des Flandres ; il avait été nécessaire aussi d'en déplacer d'autres

pour parer partout ailleurs aux tentatives ennemies. C'est alors que, au début d'octobre, les unités territoriales des camps de l'intérieur, de Paris et des côtes furent mises à la disposition du front pour y occuper les secteurs calmes : 87<sup>e</sup>, 89<sup>e</sup>, 91<sup>e</sup>, 92<sup>e</sup>, 96<sup>e</sup> divisions territoriales et huit autres régiments territoriaux. Dès qu'il eut le sentiment que la bataille des Flandres ne pouvait plus le conduire à Thourout et à Roulers, le général Joffre, nous l'avons vu, avait arrêté



l'offensive, le 4 novembre, en prescrivant à Foch : 1<sup>o</sup> de « maintenir l'ennemi par un minimum de forces, en utilisant les ressources de la fortification comme sur les autres parties du front » ; 2<sup>o</sup> de « récupérer le plus de forces disponibles ».

Ainsi, son souci constant était de ménager ses effectifs. A la fin de décembre 1914, l'armée en campagne, après avoir perdu 500 000 morts et prisonniers et 500 000 blessés et malades évacués, comprenait 2 300 000 hommes. Au cours du premier semestre 1915, les effectifs allaient s'augmenter de 250 000 hommes récu-

(1) Général BAQUET, *Souvenirs d'un directeur d'artillerie*, p. 122.

(2) Georges HUISMAN, *Dans les coulisses de l'aviation*, p. 34.



UN POSTE D'OBSERVATEUR D'ARTILLERIE DEVANT VAUQUOIS

pérés parmi les réformés et les exemptés, de 300 000 hommes repris parmi les auxiliaires, de 250 000 hommes du contingent de 1915 à l'instruction, de 200 000 hommes de la classe 1916 appelés en avril. Cet accroissement permettait au général Joffre de réaliser son plan destiné à soulager la Russie. Il ne s'agissait nullement d'épuiser au fur et à mesure ces disponibilités, puisque le but était tout au contraire d'épuiser l'ennemi. Dès le lendemain du dernier assaut de Falkenhayn sur Ypres, Joffre, dans une note aux armées, disait, le 12 novembre 1914 : « Cette lutte destinée à user l'ennemi fait ressortir l'importance que doivent attacher tous les chefs à *ménager le plus possible les forces de leurs troupes*. On y parviendra en perfectionnant de plus en plus les organisations défensives destinées à rendre le front inviolable et en poursuivant la *création de réserves partielles* dont la constitution a été prescrite par la note du 28 octobre. Ces réserves

sont indispensables pour procurer aux unités l'alternance nécessaire de repos et de séjour dans les tranchées. Elles ne peuvent être obtenues qu'en réduisant les effectifs consacrés à la première ligne et en diminuant la densité des hommes sur la ligne de feu. Une excessive densité en première ligne, sans aucune profondeur, sans réserve partielle dans les régiments, présente les plus grands dangers au point de vue tactique, comme au point de vue de l'hygiène. Elle frappe de paralysie les unités dont toutes les forces sont dépensées inutilement et qui sont impuissantes à tenter la moindre action. C'est un devoir pour le commandement à tous les échelons de *réduire le plus possible le nombre des unités placées en première ligne*. Cette réduction, qui s'impose, sera d'autant plus facile à réaliser que les effectifs des unités vont s'augmenter sensiblement et que les points d'appui seront de jour en jour mieux organisés. »

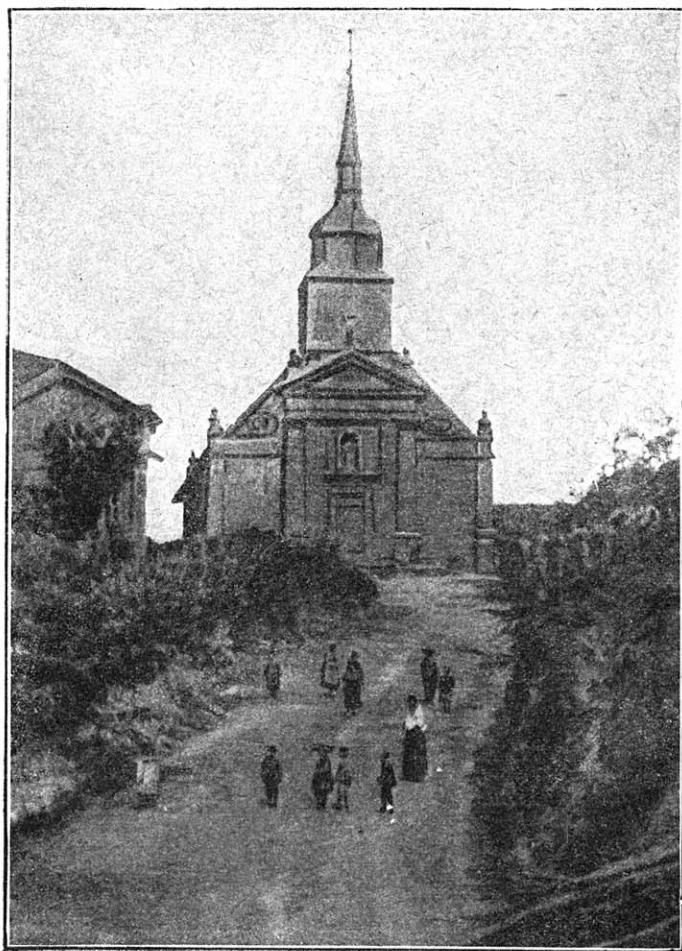
Le souci de ménager les effectifs était lié, ainsi qu'on le voit, à celui de la constitution des réserves. Aussi Joffre insistait-il le 17 novembre pour que des divisions entières fussent mises en réserve d'armée et il informait son adjoint, le général Foch, qu'il allait se constituer en outre une réserve générale en arrière de la gauche française, entre Saint-Omer et Compiègne, avec deux corps de cavalerie, deux divisions d'infanterie et 14 bataillons de chasseurs.

### FALKENHAYN ORGANISE UNE SOLIDE DÉFENSIVE

Les Allemands, nous l'avons vu, avaient pris, eux aussi, le parti de s'enterrer à fond. Falkenhayn écrit : « Le passage à la guerre de position ne s'est pas produit par une libre décision du chef de l'État-Major général, mais *sous la pression de la nécessité*. » Après son échec sur Calais, il s'était décidé à rester en France « entièrement sur la défensive ». Rompant avec le principe jusque-là en vigueur en Allemagne de n'organiser qu'une ligne de résistance, Falkenhayn dut adopter « un système de défense comportant plusieurs lignes combinées ensemble pour avoir deux ou plusieurs positions l'une derrière l'autre ». Il prescrivit, lui aussi, de réduire le plus possible les effectifs de la ligne avancée, mais il voulait qu'on y tînt à tout prix en cas d'attaque (1). Un groupement des forces

en trois, puis quatre groupes d'armées fut créé, puis abandonné en mars 1915 à la suite de frottements entre le Grand Quartier général et les états-majors ; chaque commandant d'armée tirait à soi, écrit Falkenhayn, considérait sa tâche « comme la plus importante et les troupes comme son bien propre » et refusait de tenir des réserves prêtes pour le Grand Quartier général.

Cependant la guerre de position allait procurer à l'Allemagne cet avantage que le rendement accru des voies ferrées équivaldrait bientôt, de l'aveu même de Falkenhayn, à une multiplication des réserves. Car, pour le moment, il ne disposait plus de formations nouvelles. On instruisait bien en Allemagne une force de 9 divisions, mais elle ne serait disponible qu'en février. En outre, on manquait de cadres et d'équipement. Sur la proposition du colonel von Wrisberg, on dut envisager la di-



VAUQUOIS. — L'ÉGLISE

minution d'un quart de l'effectif de la division, de manière à pouvoir former de nouvelles unités. Dans le camp allemand aussi, les munitions faisaient défaut et « il fallait presque compter chaque coup tiré ». Falkenhayn, harcelé par les demandes de renforts d'Hindenburg et les appels au secours de Conrad von Hötzendorff, aux prises avec le particularisme des princes et des généraux du front occidental, fut aidé dans la lourde tâche qu'il assumait d'alimenter les deux fronts par la collaboration d'hommes tels que Walter Rathenau qui, pour remédier aux

(1) FALKENHAYN, p. 27.



ORNES. — LA GRANDE RUE

conséquences de l'isolement de l'Allemagne, organisa la réglementation des matières premières « On porta aussi une attention spéciale à l'augmentation de production des munitions, la création de canons à longue portée, la transformation des lance-mines en arme pratique, l'accroissement du nombre des mitrailleuses et les forces combattives aériennes, ainsi que sur le développement de l'emploi des gaz comme moyen de combat. »

Les efforts du haut commandement allemand pour développer la fortification et tous les moyens de défense lui permirent à la fois d'envoyer à Hindenburg les forces qu'il réclamait sur le front russe et de tenir bon contre les assauts que Joffre allait tenter pour soulager la Russie. Aussitôt après la bataille des Flandres, sept divisions d'infanterie et une de cavalerie furent transportées en toute hâte vers le front oriental.

**L'ARMÉE  
FRANÇAISE  
CHERCHE  
A SE DONNER  
DE L'AIR  
(OCTOBRE-  
NOVEMBRE  
1914)**

Tandis qu'il affermissait et réorganisait lui-même son front, le général Joffre n'avait pas perdu de vue l'ensemble des opérations sur tous les théâtres de la guerre et surtout en Russie.

A la fin de 1914, des télégrammes lui étaient parvenus qui lui signalaient la déroute de l'ennemi et les espoirs du grand-duc Nicolas :

8 novembre 1914. — Armée autrichienne peut être considérée comme anéantie, débris poursuivis à outrance dans défilés Carpathes. Grand-duc pense qu'une masse de 48 000 cavaliers, dont la brigade dite sauvage, intimidera fortement la Hongrie.

Armée allemande en retraite précipitée et générale. Forces allemandes comprennent 7 corps d'armée qui seront peut-être renforcés par 5 corps nouvellement formés, non compris 5 corps opérant en Prusse orientale. Peut-être s'ajouteront encore quelques corps autrichiens formés, débris armée. Russes disposent 37 corps d'armée, non compris les 5 corps qui sont Prusse orientale.

Grand-duc compte marcher sur Berlin sur front 250 kilomètres environ, sa gauche s'appuyant aux Carpates.

Joffre était en droit de penser que Falkenhayn allait puiser en France les forces nécessaires pour secourir le front oriental. Et c'est ce qui se réalisa en effet.

Pendant la Course à la Mer, les régions comprises entre l'Oise et l'Alsace n'avaient vu leur calme troublé que par des combats locaux dont nous ne mentionnerons ici que les plus importants.

Aux armées de Foch, le Quesnoy-en-Santerre avait été pris à la fin d'octobre (1). Ce fut ensuite, un mois plus tard, la prise de la Maison du Passeur, puis l'enlèvement du parc et du château de Vermelles et la prise du Rutoire. Devant Maunoury (6<sup>e</sup> armée), la VII<sup>e</sup> armée allemande (von Heeringen) avait échoué dans une attaque contre le 18<sup>e</sup> corps entre Craonne et Beaulne, le 26 octobre. Quelques jours plus tard, le 30 octobre, la I<sup>re</sup> armée (von Kluck) réussit à rejeter la 137<sup>e</sup> brigade des pentes du plateau de Rougemaison sur la rive gauche de l'Aisne, par les ponts de Vailly et de Chavonne; la 138<sup>e</sup> brigade (69<sup>e</sup> division de réserve), qui s'était maintenue sur la rive droite, dut à son tour, le 2 novembre, évacuer le plateau de la Cour Soupiret s'installer sur le canal latéral à l'Aisne; toutefois, le 6, le parc et le village de Soupiret furent repris à l'ennemi.

Au général Franchet d'Espérey (5<sup>e</sup> armée), le général Joffre avait donné un ordre d'attaque au début d'octobre. Engagé du 12 au 15 octobre, Franchet d'Espérey se heurta à la cote 108, au sud-ouest de Berry-au-Bac, et échoua : sur les deux points, il eût fallu plus de canons, plus de munitions. Mais ces affaires prouvèrent l'importance et la sensibilité de ce front de l'Aisne, de Soissons à Berry-au-Bac.

A droite de Franchet d'Espérey se trouvait

(1) En ce qui concerne cette opération de la 2<sup>e</sup> armée (Castelnau), il y a lieu de rectifier, t. XII, p. 221 : La position du Quesnoy-en-Santerre a été enlevé, le 30 octobre 1914, sur l'initiative du général Baret, par un groupement constitué avec des troupes des 4<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> C.A et de la 62<sup>e</sup> D. R. sous les ordres du général Ninous et du colonel Jullien.

maintenant la 4<sup>e</sup> armée (général de Langle) depuis que, le 5 octobre, la 9<sup>e</sup> armée avait été dissoute. La V<sup>e</sup> armée allemande (Kronprinz) avait attaqué, les 26 et 29 septembre, en Argonne, où le 2<sup>e</sup> corps (général Gérard) tenait La Harazée-Four de Paris-La Chalade et le 5<sup>e</sup> corps (général Micheler) la Haute-Chevauchée, cote 285 ; après diverses alternatives, la ligne française passait, le 1<sup>er</sup> octobre, par Saint-Hubert, bois de la Grurie, Bagatelle-Pavillon, ravin sud de la route de Paris. Elle devait être maintenue à tout prix. L'Argonne constituait en effet une jonction entre la droite et le centre français, jonction pleine d'embûches à cause des surprises que ménageait la forêt mystérieuse. Joffre y porta tout de suite la plus grande attention ; le 2 octobre, il écrit au général de Langle : « Il est du plus haut intérêt d'empêcher l'ennemi de progresser à travers l'Argonne et de se glisser entre les 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées. L'action des deux armées tendra à l'établissement d'un *solide barrage à travers la forêt*. La 4<sup>e</sup> armée considérera cette tâche comme sa mission principale actuelle. » L'ennemi y attaqua sept fois en octobre et novembre, nous infligeant des pertes importantes avec ses lance-mines (minenwerfer), mais y laissant, lui aussi beaucoup de monde. On n'avancait pas, ni d'un côté, ni de l'autre. De Langle, à son tour, échoua devant Prosnes, Auberive et Souain, n'ayant pu détruire les obstacles accumulés devant ce front.

De l'Argonne à Verdun, la 3<sup>e</sup> armée (général Sarrail) avait mission de donner de l'air au camp retranché. Elle prit pied dans Vauquois le 9 octobre, s'empara, le 22, d'Ornes, d'Hauumont et de son bois, entra dans le bois des Caures, parvint, le 29, à aborder la crête qui va de Cuisy jusqu'au bois de Forges et enfin, le 6 novembre, elle occupa Mogeville et Maucourt. Elle complétait en même temps son organisation défensive par des centres de résistance et des flanquements.

Dubail, qui avait le commandement supérieur de l'armée Sarrail, s'efforçait, par ailleurs, sur le propre front de sa 1<sup>re</sup> armée, de réduire



LE BOIS D'AILLY.

la hernie de Saint-Mihiel par une double pression des 8<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps ; il n'y parvint pas..

Le centre de la 3<sup>e</sup> armée, écrit Dubail le 8 octobre a pu atteindre le front Champlon, Riaville, face au sud-est, se reliant, sur la hauteur des Eparges, avec la gauche du 6<sup>e</sup> corps qui a progressé à l'est du bois Le Bouchot. Le front se continue au sud, par le bois des Chevaliers, la Selouse, cote 294 et Maizey. Si ce centre pouvait progresser encore, il prendrait à revers la ligne allemande entre Combres et Herbeuville et rendrait bientôt intenable la fourmilière d'Herbeuville, qui est la véritable place d'armes allemande de ce côté (1).

Mais le détachement d'armée allemand de von Strantz se défendait avec acharnement dans la poche de Saint-Mihiel. Dubail eut beau l'attaquer pour le rejeter des Hauts-de-Meuse et le harceler dans son flanc de la Woèvre méridionale ; rien n'y fit. A Chauvencourt, à Mont-Meuse, au bois d'Ailly, à la redoute du bois Brûlé, au bois Jurat, à Apremont, au bois de Mort-Mare, au bois Le Prêtre (hauteur de la

Croix des Carmes), l'ennemi tint fermement ses fortes positions. De chaque échec Dubail, tirait une leçon, cherchait une nouvelle méthode de rupture et entretenait sans cesse l'esprit d'offensive de ses troupes.

Dans les Vosges, le 34<sup>e</sup> corps (général Putz) s'empara le 1<sup>er</sup> novembre de la tête de Violu, dominant le col de Sainte-Marie ; la 2<sup>e</sup> division de cavalerie, le 2 novembre, atteignit le front Leintrey-Gondrexon ; le 16 novembre, Cirey était investi par Châtillon. Souvent on avançait à la sape, en boyaux de mine, mais les progrès étaient toujours insignifiants. Les 16 et 17 novembre, le général Legros (65<sup>e</sup> division) échoua dans une attaque sur Chauvencourt. D'une manière générale, l'absence de réserves et la pénurie de munitions réduisaient le général Dubail à une quasi-impuissance. La 41<sup>e</sup> division progresse à la fin de novembre au signal de la Mère-Henri (nord-ouest de Senones). Des pelotons d'instruction par corps d'armée et des écoles de cadres sont organisés. L'hiver approche.

(1) Général DUBAIL, *Journal de campagne*.

Je visite, écrit Dubail, les abris précaires que les troupes se sont construits dans les bois et près des villages. La période de pluies qui vient de finir les a rendus presque intenable, l'inondation provenant plus encore de l'infiltration que de la pluie. Les hommes commencent à manquer de chaussures et les demandes faites au dépôt ne reçoivent pas satisfaction. Je conseille d'essayer les chaussures de paille ou de drap dans les tranchées. Je vais voir s'il serait possible d'avoir des peaux de mouton pour en faire des enveloppes de chaussures comme chez les Serbes. Je fais aussi rechercher des tôles ondulées pour créer des abris. On en a tant réquisitionné déjà que je crains de n'en plus trouver.

23 novembre. — Le général Joffre vient à mon quartier général. Il me parle de la reprise prochaine de l'offensive et de son plan probable d'opérations, comme aussi des raisons pour lesquelles cette offensive est momentanément différée (retard apporté dans la fabrication des munitions de 75, etc.).

## ÉCHEC DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE DE DÉCEMBRE 1914 EN DIRECTION DE CAMBRAI ET D'ATTIGNY

Le général Joffre envisageait, en effet, une offensive prochaine. Le 30 novembre, il adressait aux armées une instruction dans laquelle il constatait que les Allemands avaient diminué leurs effectifs par des prélèvements envoyés sur le front russe : en conséquence, il fallait se préparer à prendre l'offensive en des points choisis où les lignes avancées seraient poussées à moins de 150 mètres de l'ennemi, tandis qu'ailleurs, pour rendre le front inviolable, on accumulerait les réseaux de fil de fer sur une épaisseur

d'au moins 25 mètres tout en y ménageant des passages.

Aux premiers jours de décembre, le Grand Quartier général apprit le départ pour la Russie de quatre ou cinq corps allemands et de cinq divisions de cavalerie. Il fallait se hâter

et saisir l'occasion, bien que la reconstitution des forces ne fût pas tout à fait achevée. Le 8 décembre, l'Instruction générale n° 8 fixa la mission des armées :

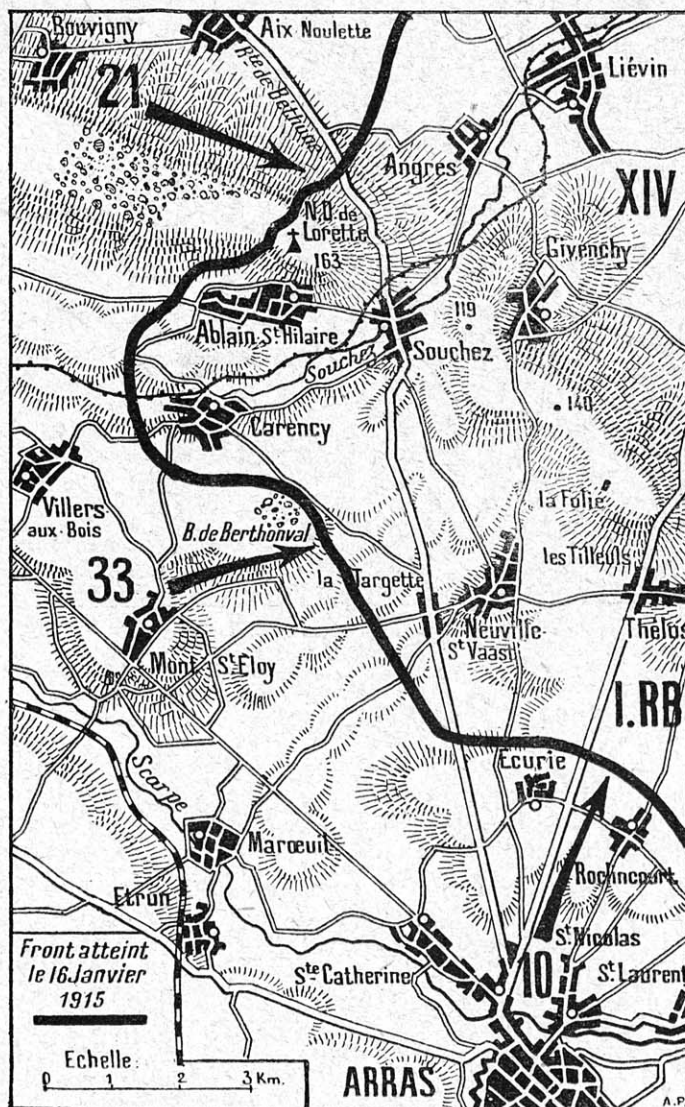
1° La reconstitution de nos unités et de nos approvisionnements en munitions est actuellement en voie d'achèvement. Il ressort d'autre part de nombreux indices que les Allemands ont commencé à transporter vers la Pologne une partie de leurs forces.

Le moment est donc venu de reprendre l'offensive pour rejeter l'ennemi vers le Nord-Est et préparer une action ultérieure de notre part sur ses communications.

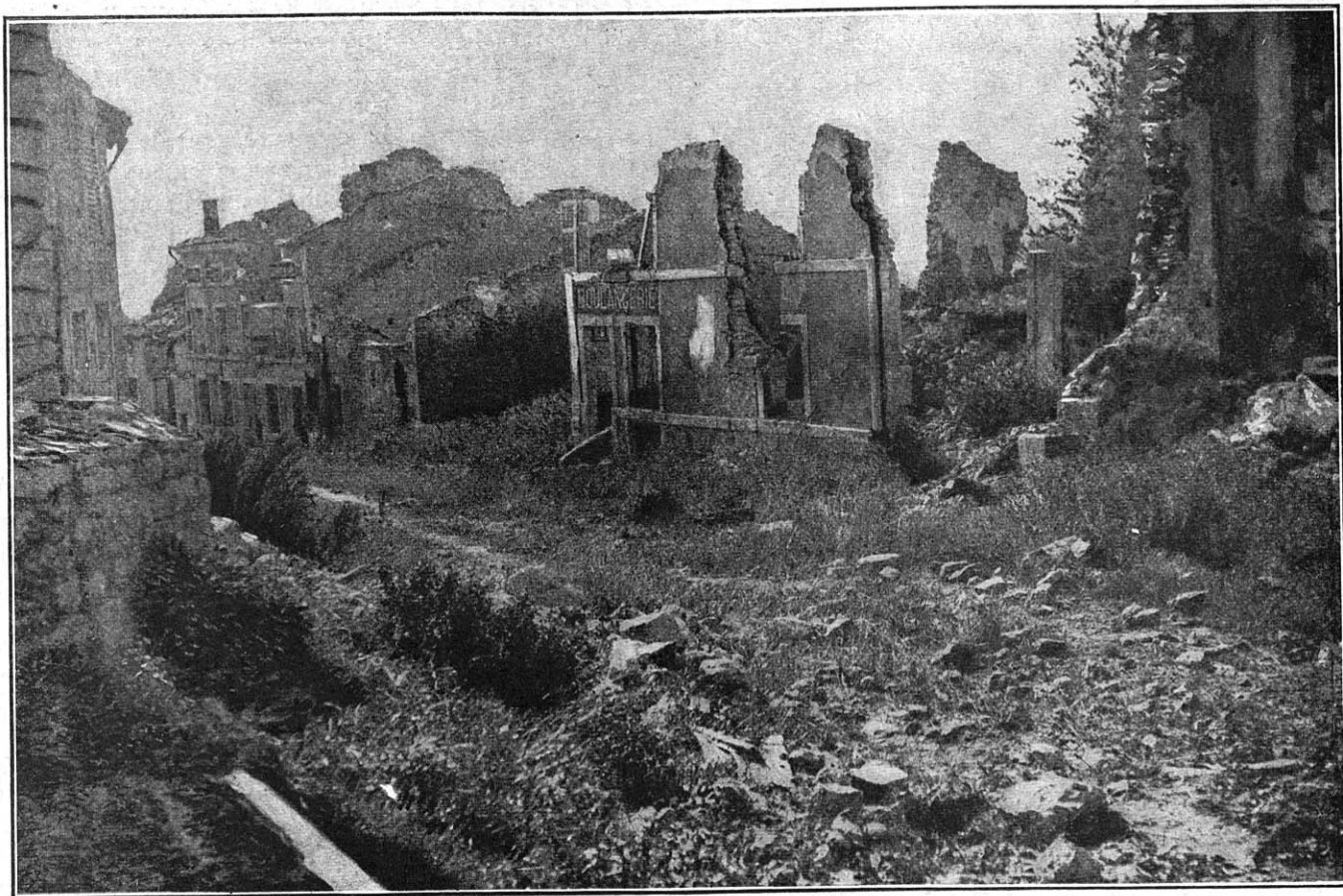
2° Cette offensive revêtira la forme de deux attaques principales, se développant dans les zones les plus favorables : l'une partant de la région d'Arras, en direction de Cambrai et de Douai, sera conduite par la 10<sup>e</sup> armée renforcée ; l'autre, en

Champagne, aura pour direction Attigny et sera menée par la 4<sup>e</sup> armée renforcée.

3° Les actions secondaires ci-après, menées en terrain favorable et dans les régions où l'ennemi paraît le moins organisé, auront pour but de fixer l'adversaire, de détourner son attention et de préparer nos actions ultérieures. La 8<sup>e</sup> armée et la gauche de l'armée anglaise attaqueront concentriquement en direction de Wervicq, la 2<sup>e</sup> armée en direction de Comblès, la 3<sup>e</sup> armée entre Argonne et Meuse, de manière à couvrir la droite de la 4<sup>e</sup> armée, la 1<sup>re</sup> armée en direction de Thiaucourt ; le détachement d'armée



COMBATS DE DÉCEMBRE 1914 EN ARTOIS.



APREMONT. — UNE PARTIE DU VILLAGE.

Put élargira d'abord notre zone d'action en Haute-Alsace, puis par des mouvements de rabattement successifs il s'emparera des hautes vallées alsaciennes des Vosges.

Ainsi, dès le 8 décembre 1914, les deux grandes directions d'attaque qui, jusqu'à la fin de la guerre, seront celles des armées alliées, sont déterminées nettement par le général Joffre. L'une vise le belvédère du Cambrésis et du Vermandois qui domine la France du Nord et où Hindenburg organisera son réduit en 1917-1918; l'autre vise le dôme des Ardennes qui commande la Meuse. Il s'agit donc d'attaquer la double ligne de communications, à la fois directe et en rocade, de l'Allemagne. Les troupes sont averties, le 17 décembre, de l'effort qu'on va leur demander.

Depuis trois mois, les attaques violentes et désespérées des Allemands ont été impuissantes à nous rompre. Partout nous leur avons imposé une victorieuse résistance. Le moment est venu de profiter des faiblesses qu'ils

accusent, alors que nous sommes renforcés en hommes et en matériel.

L'heure des attaques a sonné. Après avoir contenu l'effort des Allemands, il s'agit maintenant de le briser et de libérer définitivement le territoire national envahi.

Soldats ! la France compte plus que jamais sur votre cœur, votre énergie, votre volonté de vaincre à tout prix. Vous avez déjà vaincu sur la Marne, sur l'Yser, en Lorraine et dans les Vosges ! Vous saurez vaincre encore jusqu'au triomphe définitif.

Le général de Maudhuy, avec sa 10<sup>e</sup> armée, avait mission de rompre le front entre la cote 140 et la Folie par une manœuvre du 33<sup>e</sup> corps et de la 45<sup>e</sup> division en direction du bois de Berthonval-cote 140, du 21<sup>e</sup> corps sur Aix-Noulette-Souchez, du 10<sup>e</sup> corps au nord-est d'Arras ; le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie exploiterait le succès. Maudhuy avait prévu qu'il atteindrait ses objectifs en trois jours : le premier jour la crête de Carency-la Targette, le deuxième jour la route de Souchez à Arras, le troisième jour la hauteur 140.

Les troupes avaient travaillé depuis deux mois. On avait réuni, entre les sections, les éléments de tranchée de la bataille d'octobre, on les avait approfondis, puis reliés à l'arrière ; on avait creusé des niches, des chambres, dans les parapets, on les avait recouvertes de vieilles portes et de planches et meublées du mobilier des maisons abandonnées ; on avait planté les fils de fer des réseaux Brun. Personne ne doutait encore, malgré les défenses dressées chaque jour par l'ennemi, qu'un assaut général ne dût emporter la décision.

Le 17 décembre, l'armée de Maudhuy attaqua selon le plan arrêté. Ce ne fut pas un succès. Le 10<sup>e</sup> corps (général Deforges) s'empara de Saint-Laurent ; le 21<sup>e</sup> corps (général Maistre) enleva la première ligne allemande, mais il se heurta à une deuxième ligne dont les fils de fer et les mitrailleuses sous abris n'avaient pas été détruits par les 220, les 155, les 75 et les mitrailleuses. Les unités qui marchaient héroïquement de l'avant furent écrasées, d'autres clouées sur place. La boue était telle que les fusils ne purent bientôt plus fonctionner.

Le 17 au matin, les troupes (de la 77<sup>e</sup> division Barbot) se portèrent en ligne ; comme les tranchées étaient encombrées et boueuses, plusieurs compagnies passèrent à travers champs. Le ciel était clair, mais il faisait froid. Une fois en place, les Alpains contemplèrent le terrain. C'était un glacis long de 800 mètres. Le franchir sous les

fusils et sous les mitrailleuses leur parut difficile. Au bout de quelques heures, ils crurent tous qu'ils y seraient tués. Mais bientôt, toutes les cinq ou six minutes, un obus de 155 tomba sur la barricade, au centre de la tranchée allemande. La confiance, tout de suite, reflua dans les cœurs... et décrut à nouveau lorsque le tir cessa. Alpains et chasseurs attendaient en méditant. Puis le soir vint. Ils apprirent alors que l'attaque était remise au lendemain et rentrèrent au cantonnement. Le lendemain, même aventure. Le surlendemain enfin, l'attaque de Neuville fut définitivement décommandée (1).

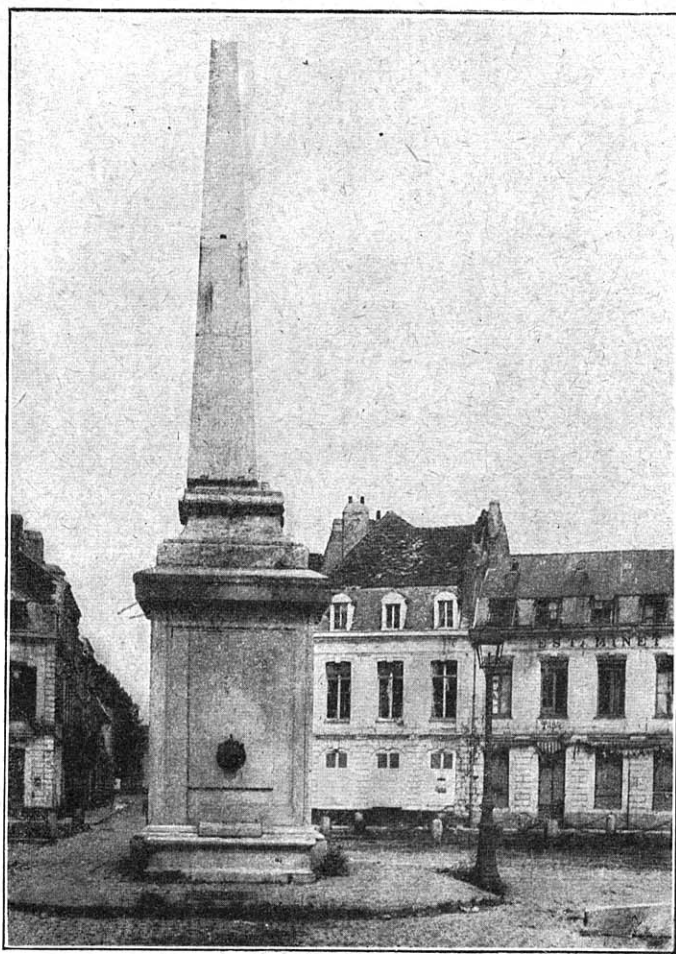
Les espoirs ne s'étaient pas réalisés. Quelques jours plus tard, le 27 décembre, le 33<sup>e</sup> corps (général Pétain) attaqua devant Berthonval. Les chasseurs alpins, dans un bel assaut, enlevèrent en certains points la première ligne, mais ils furent très éprouvés.

La guerre de siège continua encore quelque temps, jusqu'à l'ordre de repos de Joffre du 15 janvier.

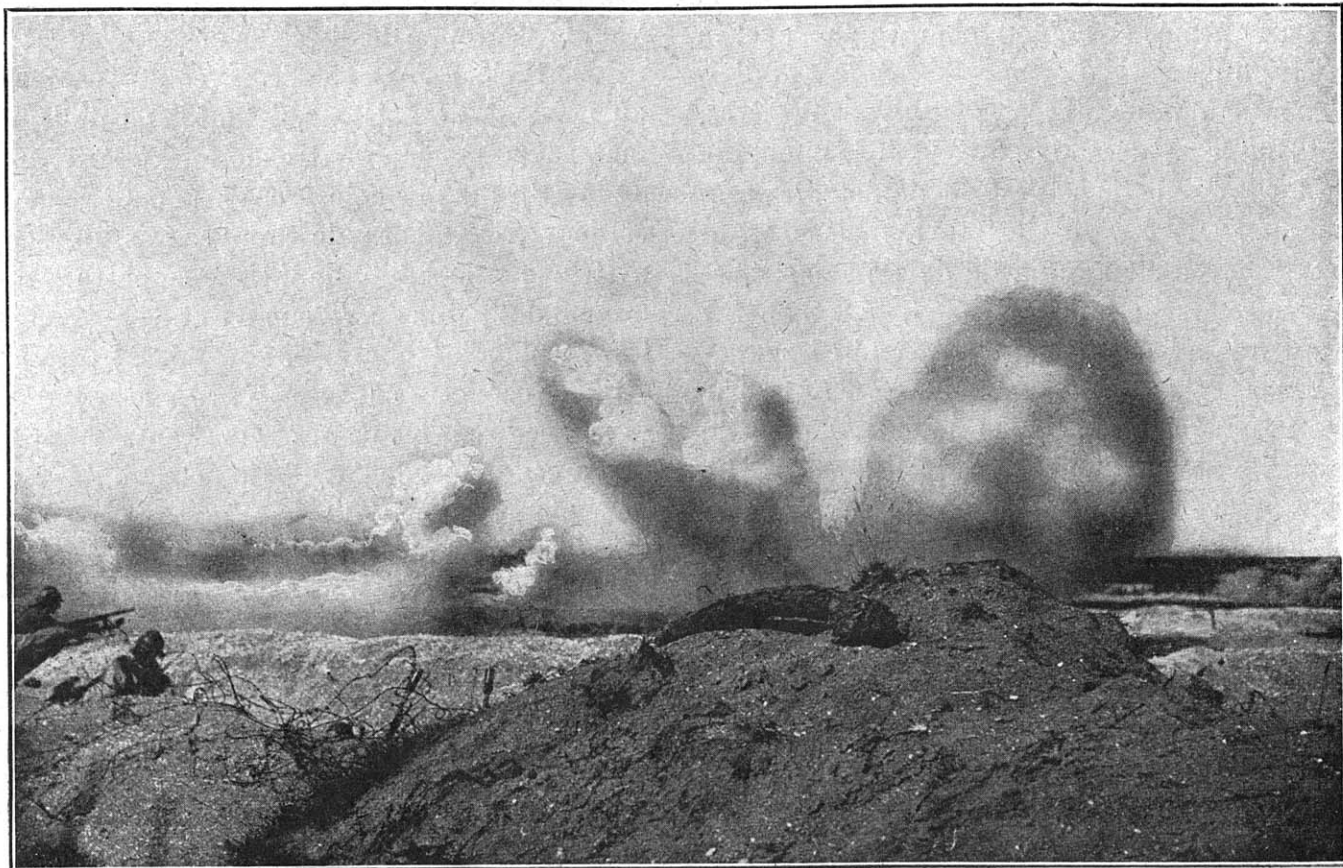
La seconde attaque principale incombait au général de Langle, avec la

4<sup>e</sup> armée, face à Somme-Py. De Langle devait attaquer avec le 12<sup>e</sup> corps (Roques), entre la cote 147 et Souain, le 17<sup>e</sup> corps (J.-B. Dumas) sur Perthes, le corps colonial (Lefebvre) au nord-est de Beauséjour et le 2<sup>e</sup> corps (Gérard) en Argonne. On n'avança guère, le 20 décembre et les jours suivants ; partout on se heurtait à des positions extrêmement fortes ; la première ligne fut cependant enlevée sur 3 kilomètres ; le 2<sup>e</sup> corps progressa dans le bois de la Grurie ; le 17<sup>e</sup> corps, qui avait déjà enlevé la cote 200,

(1) Capitaine HUMBERT, *La division Barbot*, p. 30.



ARRAS. — LA PLACE VICTOR-HUGO



LE BOMBARDEMENT SUR NOS PREMIÈRES LIGNES, DURANT UNE ATTAQUE

près de Perthes, s'empara des défenses bordant la crête du Calvaire (nord-est de Beauséjour) ; l'action de l'armée fut déplacée vers l'Est, mais le mauvais temps et la proximité de l'ennemi gênaient les travaux d'approche. Le 1<sup>er</sup> corps (Deligny) et le 4<sup>e</sup> corps (Boëlle) arrivèrent en renfort et l'Argonne fut incorporée dans la zone d'action de l'armée Sarraill. Perthes fut évacué par l'armée von Einem le 6 et occupé par l'armée de Langle le 8 ; le 9, une partie du fortin de Beauséjour tombait à son tour. Un témoin autorisé écrit :

Des engagements locaux se poursuivent ainsi jusqu'à la fin de janvier, tantôt sur la crête de Beauséjour, tantôt du côté de Perthes et de Mesnil-les-Hurlus. L'ennemi contre-attaque, mais réussit rarement à reprendre le terrain perdu. La vigueur de ces attaques préparatoires était d'un bon augure et leur exécution n'interrompait en rien les travaux d'approche. Quant aux pertes inévitables qu'elles causaient, ces sacrifices étaient compensés par l'avantage de tenir les troupes en haleine, de leur donner confiance et d'inquiéter l'ennemi. En main-

tenant ainsi le moral et en affirmant notre supériorité offensive, nos coups de main empêchaient le fléchissement qu'aurait pu occasionner l'inaction dans la boue des tranchées, par un hiver humide et froid.

En fait, le 15 janvier, la ligne française était portée à 2 kilomètres plus au nord qu'elle n'était le 21 décembre, mais les pertes étaient très élevées, environ 20 000 tués et prisonniers.

**SAINT-GEORGES,  
LA BOISSELLE,  
STEINBACH,  
CROUY ET  
LA COTE 132**

Nous avons dit que des actions secondaires avaient été prévues. Disons rapidement que le 28 décembre, la 8<sup>e</sup> armée d'Urbal avait enlevé Saint-Georges (fusiliers marins), mais que, le 30, aux prises avec le mauvais temps et une défense abondamment garnie de mitrailleuses, Joffre avait prescrit à d'Urbal de se remettre partout sur la défensive et de se reconstituer des réserves.

French était engagé avec son corps hindou

dans les tranchées de Givenchy-lès-La Bassée.

La 2<sup>e</sup> armée Castelnau, chargée d'enlever la crête de Bazentin-Longueval avec la 43<sup>e</sup> division sur Montauban et le 11<sup>e</sup> corps sur Pozières, attaqua le 17 décembre, atteignit le cimetière de La Boisselle, le sud-est de Mametz, les premières tranchées de Maricourt, mais, contre-attaquée, perdit une partie de ses gains. Castelnau remit son armée sur pied, mais il ne fut pas possible à son artillerie de détruire les organisations allemandes appuyées, en arrière, par des tranchées de soutien et de flanc garnies de mitrailleuses. Jusqu'au 18 janvier, on se battit avec acharnement au cimetière de La Boisselle ; comme le mauvais temps continuait, on ne pouvait faire de réglage par avions, les tranchées se remplissaient d'eau, des éboulements se multipliaient.

Et il en était à peu près de même partout. La 3<sup>e</sup> armée Sarrail, ayant attaqué le 20 décembre, progressé entre Argonne et Meuse et installé solidement ses lignes au bois de Consenvoye et à 2 kilomètres au nord-est de Brabant, dut s'arrêter ; elle perdit le 8 janvier, en Argonne, un peu de terrain sur les pentes nord du ravin des Meurissons.

La 1<sup>re</sup> armée Dubail, de son côté, avait progressé lentement au bois Le Prêtre (carrefour du Père Hilarion) ; elle luttait à la corne sud et à la tranchée du chemin de fer du bois de Mortmare. Le détachement Putz prenait la cote 425 et Steinbach le 13 décembre ; Steinbach est reperdu, mais en Lorraine, on réoccupe Lesménils et le signal de Xon. On se bat à la baïonnette à la Tête de Faux dans la nuit de Noël, on avance sur le plateau à l'ouest de Wattweiler ; Steinbach est en partie conquis, maison par maison, et le 152<sup>e</sup> enlève, le 4 janvier, le reste du village ; mais voici l'eau qui envahit les tranchées de la cote 425 et il faut suspendre les opérations.

Au centre des armées de Joffre, la 6<sup>e</sup> armée Maunoury s'était proposé d'attaquer sur ses deux ailes, au plateau des Loges et à la cote 132 au nord de Crouy. Le 21 décembre, le bois des Loges fut attaqué par le 35<sup>e</sup> corps, puis

contre-attaqué par l'ennemi. Du 8 au 12 janvier, le 5<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve (général Berthelot) s'efforça d'enlever les plateaux au nord-est de Soissons, jetant les tirailleurs marocains, pour la quatrième fois, à l'attaque de la cote 132 ; ils enlevèrent la première ligne et, le 11, la « dent » de Crouy. Mais, dans la nuit, une crue subite de l'Aisne emporta, sauf un seul, les ponts de Villeneuve et de Soissons ; les Allemands (1<sup>re</sup> armée, von Kluck) contre-attaquèrent le 12 sur le plateau de la cote 132 et descendirent les pentes vers Crouy. Il fallut préparer le repli de l'artillerie derrière l'Aisne. Cependant la 14<sup>e</sup> division arrivait avec la mission de reprendre le plateau. Au petit jour, le 13, on attaque, sur un terrain détrempé par les pluies ; les Marocains du colonel Poeymirau sont bientôt criblés par l'artillerie allemande ; l'ennemi déborde, à droite, la brigade mixte ; les colonnes marocaines, fusillées de deux côtés, glissent dans la boue, font de lourdes pertes et refluent vers le cimetière de Crouy ; le colonel Poeymirau repasse le pont de Venizel à la nuit.

A droite, vers midi, l'ennemi est descendu du plateau de Vregny vers Moncel et Sainte-Marguerite ; on charge, on se retranche, on empêche l'ennemi de franchir le ravin de Moncel, Sainte-Marguerite et le pont des Romains ; mais les renforts ne peuvent arriver, le pont de radeaux ayant été emporté à la dérive par la crue grandissante. Les troupes placées à droite et à gauche du 5<sup>e</sup> groupe sont sur la rive gauche et ne peuvent agir que par leur artillerie. Maunoury donne alors l'ordre à Berthelot de ne garder qu'une tête de pont et de replier le 5<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve derrière l'Aisne. L'ordre s'exécuta dans la nuit avec le plus grand ordre ; les dépôts entassés à Missy furent évacués ou détruits ; les Allemands ne s'aventurèrent, d'ailleurs, dans Missy que vers midi. Tel fut l'échec de Crouy, démesurément grossi par l'ennemi, mais qui, par la proximité de Soissons, rendait l'opinion anxieuse au sujet de ce front de l'Aisne toujours si menaçant tant qu'il ne serait pas tourné par



COMBLES. — CE QU'IL RESTE DU VILLAGE RAVAGÉ PAR LES OBUS.

le nord. En somme, comme dans tout le cours de notre histoire, le massif de Saint-Gobain assiégeait à distance Paris.

#### REPOS FORCÉ ET REGROUPEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Partout les opérations étaient arrêtées par l'accumulation des défenses accessoires et, surtout, des fils de fer. C'était une première expérience et une première leçon. Le haut commandement reconnaissait que les insuccès en Champagne tenaient à deux causes : d'une part, la préparation d'artillerie trop courte et insuffisamment précise et, d'autre part, la faiblesse des effectifs engagés sur des fronts trop étroits. Le général Joffre insistait pour que les attaques fussent renouvelées assez souvent de manière que l'ennemi n'eût pas le temps de fortifier sa deuxième ligne. En Artois, où Foch commandait, le terrain était devenu très difficile. Joffre

limita l'action des armées et mit les troupes au repos.

Il m'est rendu compte, écrivait-il aux armées le 10 janvier, que, sur certains points du front, par suite des inondations et de l'état du sol, il n'est plus possible de séjourner dans les tranchées ou d'engager d'action offensive sérieuse. Notre adversaire est d'ailleurs aux prises avec les mêmes difficultés.

Il convient, en conséquence, dans les armées qui n'ont pas entrepris d'opérations spéciales, de ne laisser en première ligne, sur ces parties du front, que le nombre d'hommes indispensables pour assurer la sécurité. Le reste devra être reporté en arrière, dans des cantonnements où il sera possible de les faire se reposer et de remettre les unités en état.

Cette période de *repos forcé* des troupes sera mise à profit par les états-majors pour effectuer les reconnaissances, liaisons, vérifications des lignes de défense, etc. Il est essentiel également que l'artillerie perfectionne encore l'organisation du tir, améliore ses observatoires pour surveiller le terrain, détruire ou gêner les travaux de l'adversaire.

En même temps, le haut commandement

regroupait les armées ; le 5 janvier, on adressait à Foch et à Dubail une instruction par laquelle, en raison de l'étendue du théâtre des opérations et du nombre des armées, la mission leur était confiée de « coordonner les opérations des armées placées aux ailes du dispositif ». C'est ainsi que Dubail prit, à Gondrecourt, à dater du 7 janvier, le commandement du groupe provisoire de l'Est, c'est-à-dire de la 3<sup>e</sup> armée (Sarrail), de la 1<sup>re</sup> armée (Roques), du 2<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve (Joppé) et du détachement d'armée des Vosges (Putz), soit d'une force totale de 665 000 hommes.

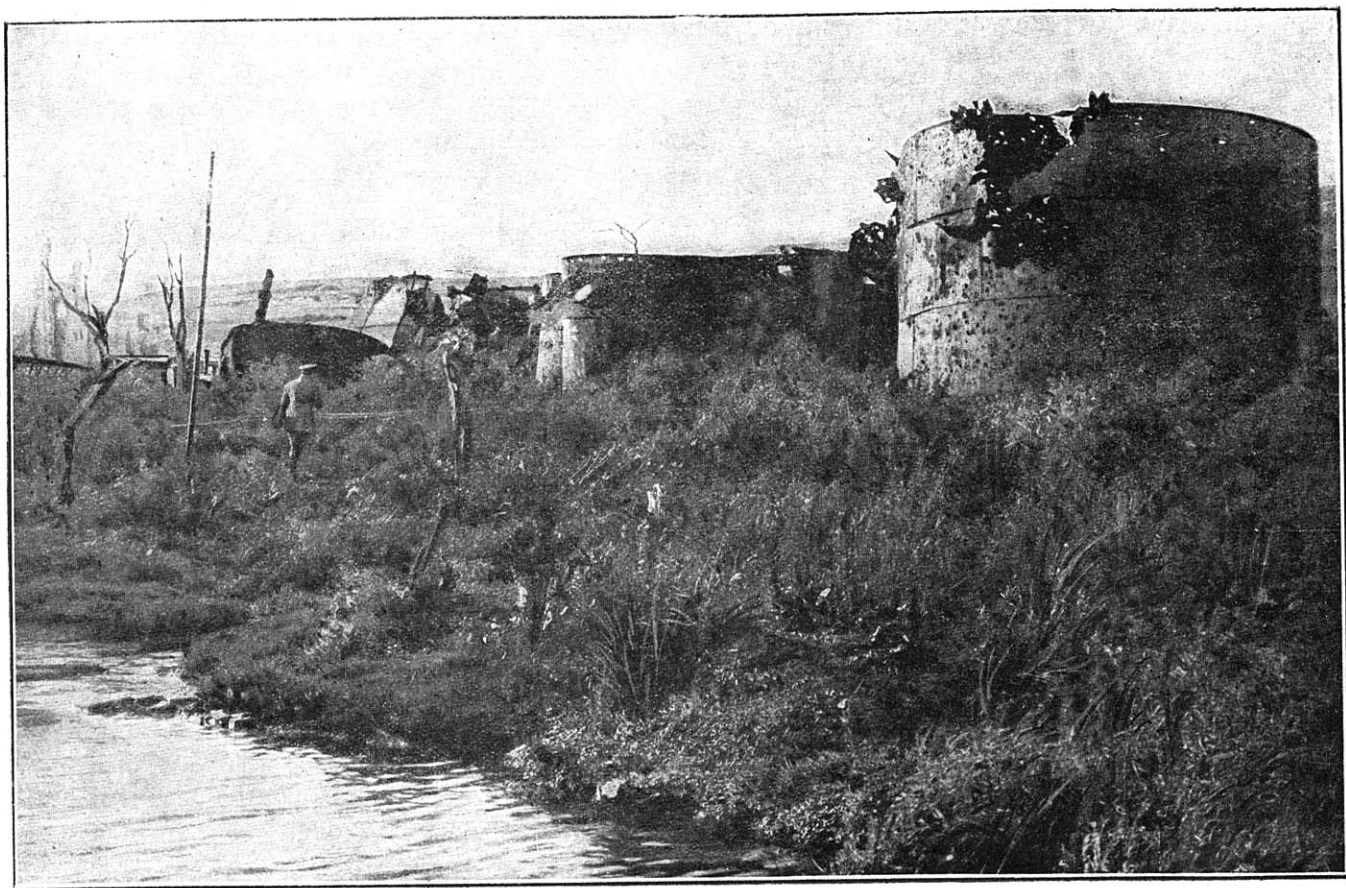
**PROJETS  
ET RENFORTS  
ANGLAIS.  
L'UNITÉ  
DE COMMANDEMENT**

Tandis que se re-constituait ainsi l'armée française, en vue d'ailleurs de nouveaux desseins, l'armée britannique subissait, elle aussi, dans les Flandres, les rigueurs du froid et la rude épreuve des tranchées noyées ; durant l'hiver, elle allait perdre 20 000 hommes réformés pour « pieds de tranchée ». En vue de combler les vides, un grand effort fut accompli sous l'impulsion de lord Kitchener. En attendant la formation des armées nouvelles, on fit appel aux territoriaux organisés, avant la guerre, par lord Haldane. Ce n'étaient pas des soldats de carrière ; ils étaient inexpérimentés ; cependant « il eût été impossible sans leur concours, entre octobre 1914 et juin 1915, écrit French, de tenir notre ligne et d'empêcher l'ennemi d'atteindre son but : les côtes de la Manche ». En novembre et décembre 1914, il débarqua de ces troupes 23 bataillons qui furent mis à l'entraînement au camp de Saint-Omer ; en tout, 6 divisions (de la 46<sup>e</sup> à la 51<sup>e</sup> division) furent envoyées en France du 3 novembre 1914 au 30 avril 1915.

French, de concert avec Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, se préoccupait aussi de la coopération de la flotte britannique. L'un et l'autre eussent voulu « une manœuvre violente le long de la frontière hollandaise ». Mais Joffre repoussa le projet en décembre et Kitchener l'abandonna lui-

même en janvier, comme trop coûteux. On avait aussi d'autres préoccupations. French raconte que, lors d'une visite qu'il fit en décembre au premier ministre, M. Asquith, il ne fut guère question que du problème des munitions et de la crainte d'une invasion allemande en Angleterre. Des bruits, sans doute exagérés, parvenaient, signalant que l'ennemi amenait sans cesse des renforts sur le front français. Aussi, dans la nuit de Noël, French prescrivit-il la formation immédiate de deux armées : la 1<sup>re</sup> (Douglas Haig) avec les 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> corps et le corps hindou, la 2<sup>e</sup> (Smith Dorrien) avec les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> corps. Et il alla à Chantilly, le 27 décembre, pour conférer avec Joffre. Mais Joffre, qui voulait, en relevant la 8<sup>e</sup> armée d'Urbal, se constituer des réserves pour l'action principale, tout en encadrant les troupes anglaises et belges par des détachements français, ne pouvait que rejeter le plan anglais le long de la côte. C'est ce qu'il fit en développant à French, d'une part son projet d'expédier des munitions aux Russes par Salonique, et d'autre part, son plan d'offensive contre les Allemands à la fois par Reims et par Arras.

L'accord d'ailleurs se faisait de plus en plus étroit entre Joffre et les gouvernements français, anglais et belge. Par l'autorité grandissante de son expérience, la justesse de ses vues, sa sympathie confiante envers les Alliés, le général en chef savait grouper autour de lui ceux qui désiraient ses avis, créer l'union, faire reconnaître par tous le prestige qu'il exerçait et, finalement, faire adopter ses plans. C'était maintenant le tour du maréchal French de s'adresser à lui comme au « général en chef des armées alliées ». M. Millerand, transmettant à lord Kitchener une demande de Joffre tendant à ce que les troupes françaises relevées par les renforts anglais fussent constituées en « armée de manœuvre », insistait dès cette époque (2 mars 1915) sur la question délicate du commandement unique. Il rappelait à Kitchener que « l'unité de conception et d'exécution, sans laquelle on ne saurait espérer la victoire, est inséparable de *l'unité de commandement* ».



SOUCHEZ. — LES RUINES DE LA SUCRERIE

M. de Broqueville, président du Conseil belge, résumant de son côté à lord Kitchener les impressions d'une visite à Chantilly, lui écrivait : « Je n'ai rien vu ou entendu qui ne répondît à vos vues... Les forces que le généralissime Joffre appelle à lui sont précisément destinées à réaliser le but que vous m'aviez indiqué : disposer du maximum d'hommes pour poursuivre efficacement la victoire par les percées où l'on peut obtenir le résultat le plus grand avec un minimum de pertes... D'une part, l'envoi du maximum de troupes est nécessaire pour assurer le plein succès, tel que vous me l'avez défini ; d'autre part, l'effort pour l'artillerie lourde et les munitions ne saurait être trop grand. »

#### LA BATAILLE DE PERTHES-BEAUSEJOUR

(16 FEVRIER-  
20 MARS 1915)

Poursuivant  
son plan, —  
réorganisation,  
rééquipement de  
l'armée française, renforcement de l'armée

britannique, constitution de réserves, — le général Joffre n'avait prescrit aux armées qu'un « repos forcé ». Il continuait à suivre avec la plus grande attention les mouvements de l'ennemi. On apprit bientôt que l'Allemagne opérait activement sur sa ligne intérieure et que des formations nouvelles circulaient à la fois vers l'Est et vers l'Ouest.

Falkenhayn avait bien espéré utiliser, en vue d'un choc décisif en France, les quatre corps (XXXVIII<sup>e</sup> à XLI<sup>e</sup>) qui achevaient leur préparation en Allemagne ; mais, sous la pression d'Hindenburg qui croyait que l'Entente céderait si la Russie était mise à terre, il avait dû se résigner à les jeter en grande partie dans l'Est, à la mi-janvier (1).

Aussitôt, le 21 janvier, Joffre décida de devancer l'initiative de Falkenhayn : 1<sup>o</sup> en poursuivant l'offensive de la 4<sup>e</sup> armée ; 2<sup>o</sup> en

(1) Le XLI<sup>e</sup> corps seul vint à l'ouest de la Somme et releva le XXI<sup>e</sup> corps qui fut envoyé en Russie.

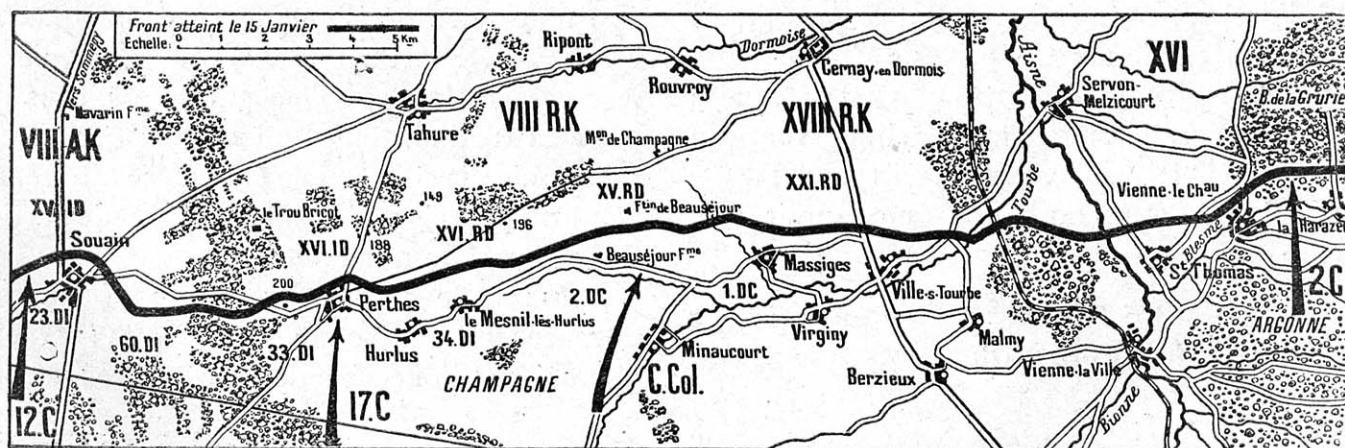
se constituant des réserves destinées à exploiter le succès ou à parer aux attaques allemandes.

L'armée de Langle va donc reprendre ses attaques en Champagne, à travers ce terrain ondulé et crayeux bien connu, parsemé de bois de sapins noirs et tristes où, si longtemps, la lutte s'acharnera, pied à pied. Le but que s'était proposé le général de Langle était de faire, par des brèches jointives, une trouée. Mais, pour amener les troupes à Trou Bricot — bois à 2 kilomètres à l'est — bois cote 188 — mamelon sud de 149, il lui fallait un temps sec et un délai de quinze jours ; Joffre voulait réduire ce délai de moitié ; il réclamait de la vigueur et autre chose que des rafales d'obus de quelques minutes avant les assauts. L'attaque principale fut confiée aux 1<sup>er</sup> et 17<sup>e</sup> corps sur 8 kilomètres entre le fortin de Beauséjour et le bois à l'ouest de Perthes, une attaque secondaire étant conduite par la 60<sup>e</sup> division au bois Sabot. Un combat livré à la cote 191 par l'ennemi le 3 février, un dégel subit entraînant une aggravation de l'état des routes, un insuccès de la 34<sup>e</sup> division et du corps colonial retardèrent l'offensive. Joffre insistait pour un effort énergique, donnait comme réserves la 7<sup>e</sup> division du 4<sup>e</sup> corps, le 2<sup>e</sup> corps et enfin le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie. Il prescrivait aux 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> armées de laisser, par des tirs d'artillerie, l'ennemi dans l'indécision ; la 5<sup>e</sup> armée d'Espérey devait attaquer en force s'il retraits. Une violente tempête de neige fit remettre

au 16 février la date d'abord fixée au 12. Joffre dit à de Langle : « Je compte sur vous. Vous serez appuyé en temps utile par toutes les forces dont je puis disposer. »

A la III<sup>e</sup> armée allemande (von Einem), qui occupait la Champagne (quartier général à la sous-préfecture de Vouziers), de rudes épreuves avaient été infligées durant l'hiver. Voici ce qu'en dit un témoin chargé par le Grand Quartier général de rédiger l'historique des batailles auxquelles participa cette armée :

Les Français avaient pensé qu'il suffirait d'aplanir en quelque sorte les tranchées par un très puissant feu d'artillerie pour rendre l'assaut possible. Dans ce but, pendant des heures, de tous côtés et particulièrement de flanc, nos tranchées furent prises sous un violent feu d'artillerie tandis que des canons à longue portée arrosaient les communications d'arrière, les points de concentration et tous les villages pour empêcher l'arrivée des réserves. Finalement, vers la dernière heure, le feu était encore augmenté d'intensité. C'est de cette violence même, et sur ce point, qu'est née l'expression *Trommelfeuer* (feu pareil à un roulement de tambour) qui volait de bouche en bouche dans l'armée allemande, donnant à ceux même qui ne l'avaient pas encore éprouvé l'impression de cette chose horrible... *Trommelfeuer*, expression pleine de cette sauvagerie atroce qui vous brisait les nerfs, mais qui fut cependant surmontée par une volonté de fer et un héroïsme magnifique. Qu'y a-t-il à ajouter lorsque le communiqué annonce que, dans l'espace de vingt-quatre heures, plus de 100 000 obus ont été envoyés, ou bien que sur un mètre de tranchée 18 coups se sont abattus... Dans quel état étaient les tranchées après qu'une semblable grêle de fer et d'acier les avaient ainsi broyées ? Un vrai chaos. Et comment une défense pouvait-elle y être possible ? On se disait là-bas : ce qui n'est pas tué ou blessé aura succombé à ces émotions. C'est contre un ennemi à ce point abattu que l'infanterie française se lança



COMBATS DE DÉCEMBRE 1914 EN CHAMPAGNE



BRABANT-LE-ROI. — LA RUE PRINCIPALE.

à l'assaut, une ligne de tirailleurs en avant, cent mètres à l'arrière des compagnies et bataillons compacts conduits par des officiers enthousiastes, brandissant leurs épées et avançant toujours ! Comment résister à un pareil assaut ? (1).

Les hauteurs de Perthes et de Mesnil étaient défendues par le VIII<sup>e</sup> corps (Riemann) et le VIII<sup>e</sup> corps de réserve (Fleck). Le 16 février au matin, un feu violent s'abat sur les tranchées allemandes de 8 à 10 heures. Sur un front de 5 kilomètres, du nord-ouest de Perthes (position de l'Arbre) au nord-est de Beauséjour, le 17<sup>e</sup> corps (J.-B. Dumas) attaque à gauche sur les deux tiers de la ligne et le 1<sup>er</sup> corps (Deligny) à droite sur le dernier tiers. Le succès s'affirme à l'ouest, mais l'ennemi, qui a muni ses pionniers de grenades à main, la nouvelle arme des tranchées, se défend bien, jetant au feu ses

cyclistes, ordonnances et cuisiniers, tous les hommes capables de porter un fusil. On enlève une partie du fortin de Beauséjour, 500 mètres au nord-ouest, les tranchées blanches sur 800 mètres et 1 500 mètres entre Perthes et le bois à l'ouest. Joffre, satisfait, télégraphie à de Langle : « Les moyens ne vous manqueront jamais. » Les 17, 18 et 19 février, on se maintient sur les positions. Mais déjà attaques et contre-attaques coûtaient cher. Voici, répété sur toute la ligne de combat, ce qu'était un assaut en ces premiers mois : il s'agit du 124<sup>e</sup> (4<sup>e</sup> corps) qui attaque le 19 :

Nous sommes ce qu'on appelle les « troupes d'assaut ». Il faut à tout prix faire la trouée. Toute la nuit, nous marchons, rampant dans les boyaux pleins de boue, enjambant les morts. Le matin, nous attaquons. A mesure que les hommes sortent de la tranchée, une mitrailleuse allemande les fauche. Enfin on y arrive, on passe, on s'empare d'un bois fameux (bois des Trois-Sapins). Il ne reste plus qu'une ligne de tranchées à prendre et la trouée sera faite ; après c'est la plaine où on va poursuivre les

(1) ARNDT VON KIRCHBACH, *Kämpfe in der Champagne*. Voir également : Prince OSCAR de Prusse, *La bataille d'hiver en Champagne*, dans les *Archives de la grande guerre* de mars 1919.

Boches. Cette dernière tranchée, on la voit ; elle est là, devant nous, à 600 mètres. Soudain une canonnade terrible de notre part. Tous les calibres sont de la partie : 75, 95, 105, 120, etc., canons de marine. Tous les 20 mètres, il y a une pièce. Aussi je n'ai rien vu de si effrayant. L'air retentit d'un bruit terrible et ininterrompu. L'atmosphère n'est plus que fumée, fumée noire, jaune, blanche. On n'y voit plus. La tranchée boche est labourée. Des arbres, des fusils, des jambes sautent à 10 mètres en l'air. La terre tremble, est soulevée. On dirait la fin du monde. Je suis avec le colonel et le capitaine K... Soudain le colonel regarde le capitaine et dit : « C'est le moment de l'assaut.

tiné plus de cinquante. Et comme cela pendant trois heures (1).

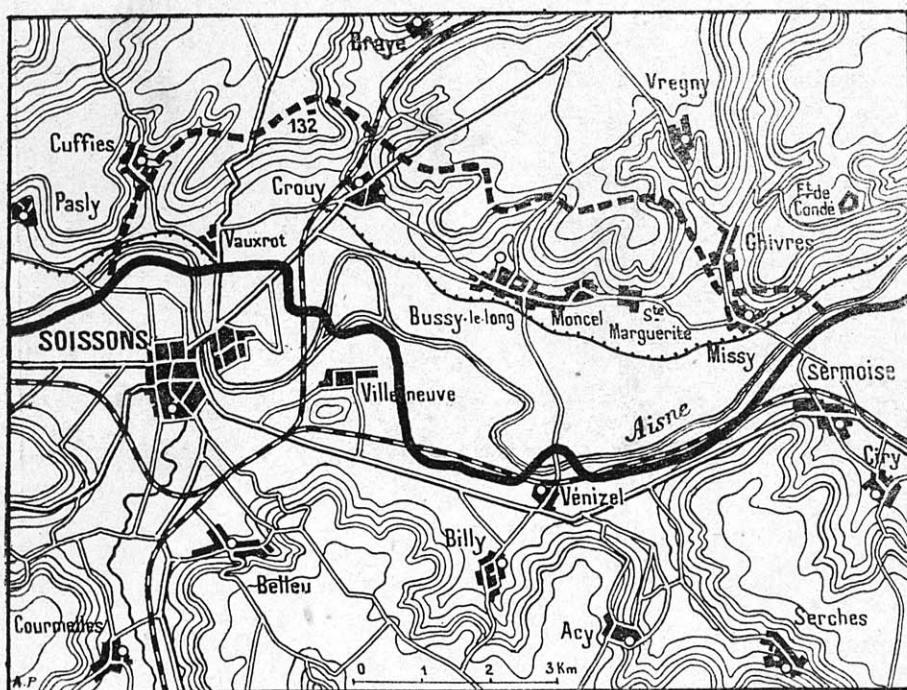
Il est vrai que l'ennemi était très éprouvé et abattu lui aussi. Un récit allemand nous dit qu'en trois jours, la 39<sup>e</sup> brigade de réserve (position de l'Arbre) avait perdu 1 600 hommes et qu'elle fut relevée par la 37<sup>e</sup> dans la nuit du 18 au 19, au milieu de mille difficultés. Peut-être était-il possible d'aboutir ; Joffre le pen-

sait sans doute, car il avait rapproché le 2<sup>e</sup> corps et demandé à de Langle, le 20, de hâter l'intervention du corps colonial et du 12<sup>e</sup> corps ; il portait en outre, le 21, le 16<sup>e</sup> corps à Épernay-Châlons, puis la 48<sup>e</sup> division.

Comme il voulait « une action rapide et énergique », la bataille, renforcée, reprit avec violence le 23 février. Entre Beauséjour et Mesnil, Gérard dirige les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps ; entre Mesnil et le bois Sabot, c'est Dumas avec les 4<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps ; à l'ouest, c'est Grossetti avec des fractions des 16<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> corps, 48<sup>e</sup> et 60<sup>e</sup> divisions. Quelques tranchées furent prises au

nord de Perthes, mais on se heurta, au nord de Beauséjour, à un fortin organisé sur une butte entre deux ravins ; les coloniaux y prirent pied et résistèrent trois jours durant à des contre-attaques vigoureuses ; à la fin du mois, ils étaient définitivement maîtres de la position. A ce moment, la ligne générale passait par la lisière nord de Perthes, à 300 mètres au nord de Mesnil-les-Hurlus, suivait la crête du Calvaire au nord de Beauséjour jusqu'au fortin, puis redescendait vers Massiges.

On n'avait guère fait plus de 1 200 prisonniers, les Allemands presque autant ; les gains de terrain étaient appréciables, mais chèrement

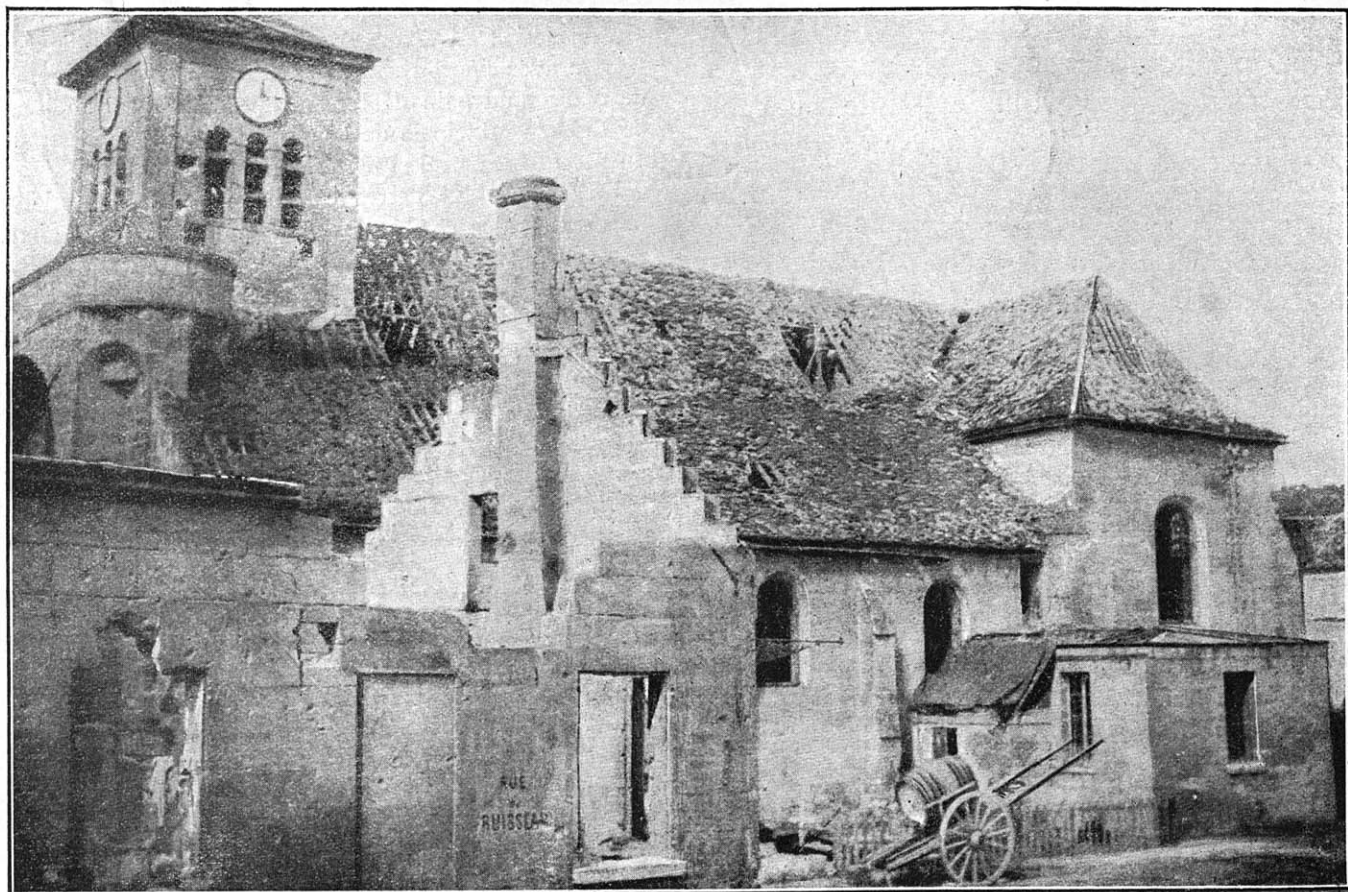


COMBAT DE CROUY (12-13 JANVIER 1915.)

— Oui, mon colonel. » Alors le colonel se dresse sur le talus de la tranchée, brandit sa canne d'une main, son képi de l'autre, et crie : « Allez, les enfants ! Baïonnette au canon ! En avant ! » Aussitôt on part à la charge. Je ne quitte pas mon colonel. Tous les deux nous sommes en tête des assaillants. Mais c'est la plaine : pas un abri. On parcourt 200 mètres au pas de charge, puis les Boches ouvrent une fusillade terrible. Le colonel tombe à mes côtés, tué. Au même moment je ressens une grande douleur à la jambe. Une balle m'a atteint. Je fais encore quelques mètres et je tombe dans un trou d'obus qui me sert d'abri. Il est 4 heures. Il faut attendre la nuit pour regagner la tranchée en arrière, car dès qu'on lève la tête, les Boches nous fusillent. J'ai vécu dans ce trou d'obus, couché sur le cadavre d'un camarade, ayant à ma gauche un autre cadavre, les deux plus terribles heures de ma vie.

Enfin je regagne la tranchée, deux camarades m'aident à aller au poste de secours. Quel terrible trajet ! Ne pouvant plus enjamber les morts, j'en ai pié-

(1) Alfred JOUBAIRE, *Pour la France*, p. 163.



CROUY. — L'ÉGLISE APRÈS LE COMBAT

payés. On se rendait compte que le 75 était impuissant contre des troupes abritées et qu'il n'ouvrait, malgré une consommation énorme de munitions, que des brèches insuffisantes dans les réseaux de fil de fer : l'élan des troupes était, de ce fait, brisé avant d'aborder la tranchée ennemie. La consommation de munitions était telle que Joffre avait dû, le 26, arrêter l'action d'artillerie aux 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> armées.

Cependant il donnait, le 1<sup>er</sup> mars, un ordre d'extension de la bataille vers l'ouest. Grossetti attaqua, le 7 mars, le bois Sabot, appelé par la 1<sup>re</sup> brigade de landwehr bavaroise, qui l'occupait solidement, « la pointe bavaroise ». Il n'enleva que la première ligne. A droite, une lutte quotidienne pour le maintien des positions était engagée par le 2<sup>e</sup> corps (Gérard) qui arriva aux abords de la cote 196 : on n'était plus en face que d'organisations hâtivement constituées.

Fallait-il pousser encore ? Langle de Cary penchait pour une action de surprise du 16<sup>e</sup> corps sur l'Epine de Vedegrange-ferme de Navarin, mais Joffre persistait dans l'offensive frontale alimentée de renforts. Elle eut lieu le 12 mars, à fond, mais sans succès. On résista, on se maintint, on progressa encore les jours suivants ; le 16, la 48<sup>e</sup> division tenait, devant la Garde, la cote 196 et sa pente nord et toute la lisière nord du bois Jaune Brûlé. Il n'y avait plus d'espoir de rupture. Joffre, le 16, prescrivit d'arrêter les opérations. La 4<sup>e</sup> armée consolida ses positions, retira ses forces et les reconstitua. La bataille, le 19 mars, s'achevait.

Étions-nous vainqueurs ? Stratégiquement, le but poursuivi n'était pas complètement atteint. On avait bien retenu des forces allemandes importantes (120 bataillons, avoue l'ennemi) qui eussent pu se porter sur le front russe, mais la rupture du front fortifié n'avait pu être accomplie. Tactiquement, c'était un suc-

cès obtenu par un lourd sacrifice. Le 75 s'était révélé insuffisant, les engins spéciaux d'attaque n'existaient pas, l'artillerie lourde ne comprenait que des pièces anciennes et deux batteries de 105. En somme, la progression, un kilomètre de profondeur sur trois de front, était due surtout à la valeur des troupes. Cependant la 4<sup>e</sup> armée avait ouvert la voie ; on savait maintenant quels perfectionnements il y avait lieu d'apporter pour espérer la rupture. Malheureusement, le sang avait coulé à flots. Si la 4<sup>e</sup> armée avait enterré 10 000 cadavres allemands et fait un peu plus de 2 000 prisonniers, elle avait fait presque autant de pertes que l'ennemi, soit près de 40 000 hommes (le 4<sup>e</sup> corps seul avait perdu 8 000 hommes). Malgré tout, elle restait un admirable instrument dans les mains des chefs. Le 20 mars, Joffre écrivit au grand-duc Nicolas une lettre que nous citerons en entier parce qu'elle situe la bataille dans le cadre général de la guerre.

J'ai appris avec la plus vive satisfaction que, grâce aux mesures prises par Votre Altesse Impériale, l'offensive tentée par les Allemands sur les frontières de la Prusse orientale était enrayée et que, d'autre part, les opérations que vous avez entreprises dans les Carpathes semblaient se poursuivre dans les conditions les plus satisfaisantes.

De mon côté, par une pression constante exercée sur le front ennemi et par une action plus énergique entreprise dans certaines zones, j'ai pu retenir sur le théâtre occidental toutes les troupes allemandes qui s'y trouvaient engagées. L'ennemi a dû occuper solidement toute sa ligne de défense et transporter aux points les plus menacés ses quelques troupes disponibles.

Mon action en Champagne, engagée dès le milieu de février avec cinq ou six corps d'armée, nous a permis de réaliser un gain de terrain appréciable sur la ligne de défense principale de l'ennemi et de prendre sur lui un ascendant moral et matériel incontestable.

En dehors des pertes considérables qu'il a subies, l'ennemi a dû nous abandonner de nombreux prisonniers, des mitrailleuses, des canons-revolvers, des armes et des munitions. Pour contenir notre effort, il a dû engager lui-même la valeur de quatre ou cinq corps d'armée dont les éléments provenaient de tous les points du front.

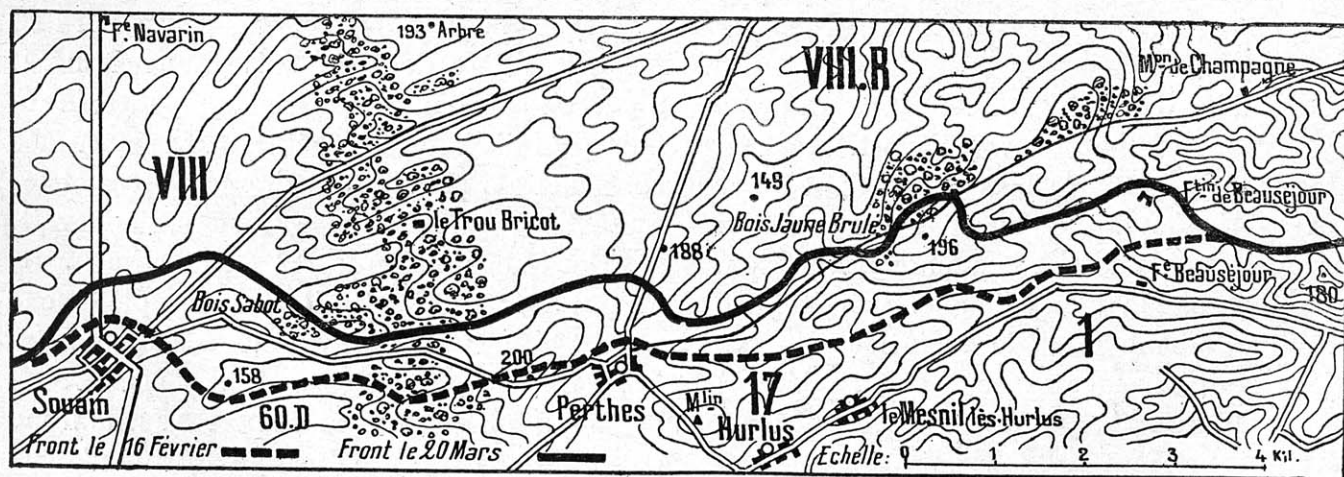
Si notre offensive a bien atteint le résultat recherché *au point de vue de l'aide que je voulais vous donner*, elle a eu également pour effet de permettre à l'armée anglaise, qui n'avait plus devant elle que des troupes ennemies peu nombreuses, de remporter sur elles un important succès (Neuve-Chapelle).

A l'aide des réserves dont je dispose actuellement, je compte, *en agissant sans cesse*, conserver toujours sur l'ennemi l'initiative des opérations jusqu'au moment où, grâce à de nouveaux renforts et à ceux que vont recevoir les Anglais, grâce aussi à une augmentation prochaine du matériel et des munitions, je pourrai reprendre une offensive plus générale.

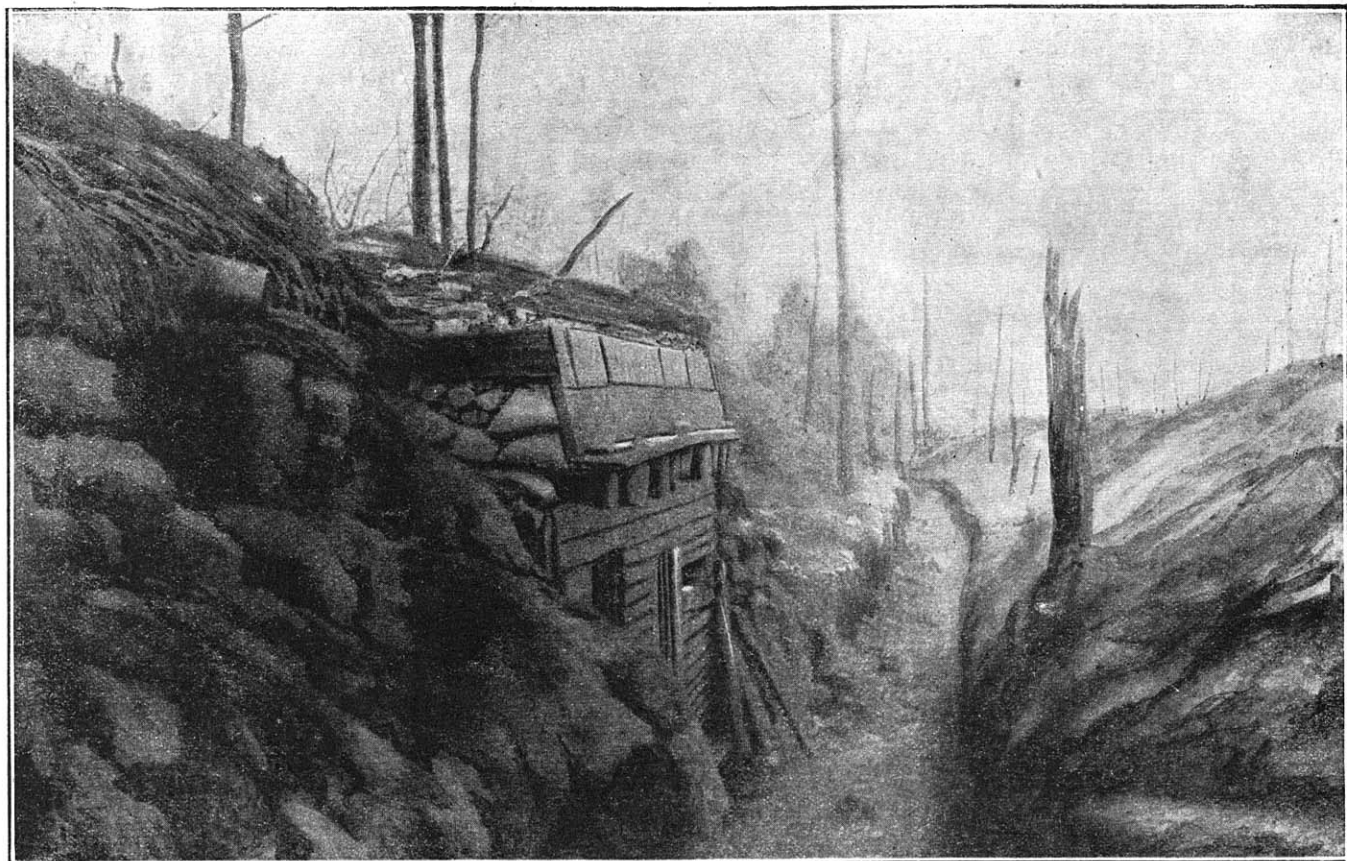
L'état moral de nos troupes est excellent, la confiance de l'armée et du pays s'accroît chaque jour.

Au moment où le concours de quelques-unes des nations restées neutres jusqu'à présent serait de nature à apporter aux nations alliées un surcroît de forces et leur permettre d'obtenir plus rapidement un succès définitif, je tenais à renouveler à Votre Altesse Impériale l'assurance que tous nos efforts seront toujours dirigés vers le but commun.

**NEUVE-CHAPELLE** (10 MARS 1915) Pendant les opérations des armées françaises, les forces britanniques de French n'étaient pas restées tout à fait inactives. French avait dû, devant la résistance de Joffre, abandonner son idée d'une offensive sur Zee-



BATAILLE DE PERTHES. — BEAUSÉJOUR (FÉVRIER-MARS 1915).



UNE TRANCHÉE FRANÇAISE AU TROU BRICOT

brugge-Ostende. Mais, bien que ses renforts arrivassent lentement, il devenait maintenant urgent de profiter des difficultés des Allemands en Russie et de la faiblesse de leurs lignes en France pour les attaquer ; sans compter qu'il n'était pas inutile non plus de réveiller l'esprit offensif des troupes anglaises.

On attendait donc un temps favorable. Dès le 13 février, Douglas Haig écrivait à Gough, commandant le 4<sup>e</sup> corps : « Mon intention est d'attaquer Neuve-Chapelle, aussitôt que le terrain sera assez sec et que les canons lourds et les renforts auront rejoint. Je propose de bombarder d'abord, puis de faire l'assaut du village. Le succès dépend d'une préparation méthodique. »

Pourquoi Neuve-Chapelle ? C'est que ce village était au pied de la crête d'Aubers, objectif principal pour une avance sur Lille. La 1<sup>re</sup> armée britannique se prépara. L'assaut devait être donné par le 4<sup>e</sup> corps (Gough) à

gauche, le corps indien à droite, l'ennemi étant tenu en respect au nord vers Armentières par le 3<sup>e</sup> corps et au sud vers Givenchy par le 1<sup>er</sup> corps. L'action commença le 10 mars à 7 h. 30 par une très violente préparation d'artillerie d'une demi-heure.

<sup>1</sup> La ligne allemande courait à l'ouest de la route de La Bassée à Neuve-Chapelle, du canal au ruisseau des Layes et, pendant les derniers jours un peu secs, elle avait été sommairement réorganisée. Les tranchées étaient remplies d'eau et les parapets formés de sacs de sable empilés et déjà emportés par le tir des canons. Il y avait derrière les fils de fer barbelés 8 000 hommes du VII<sup>e</sup> corps (général von Claer), armés de fusils, disposés sur deux lignes, défendant un front de 10 kilomètres. Neuve-Chapelle n'était occupée que par six compagnies d'infanterie et de chasseurs. Dans le petit bois de Biez et près du moulin de Saint-Pierre se trouvaient de maigres réserves (1).

Les tranchées allemandes enlevées, les fils de fer balayés, Anglais et Indiens tombèrent

(1) Hermann STEGEMANN, *Histoire de la guerre*, 3<sup>e</sup> vol.

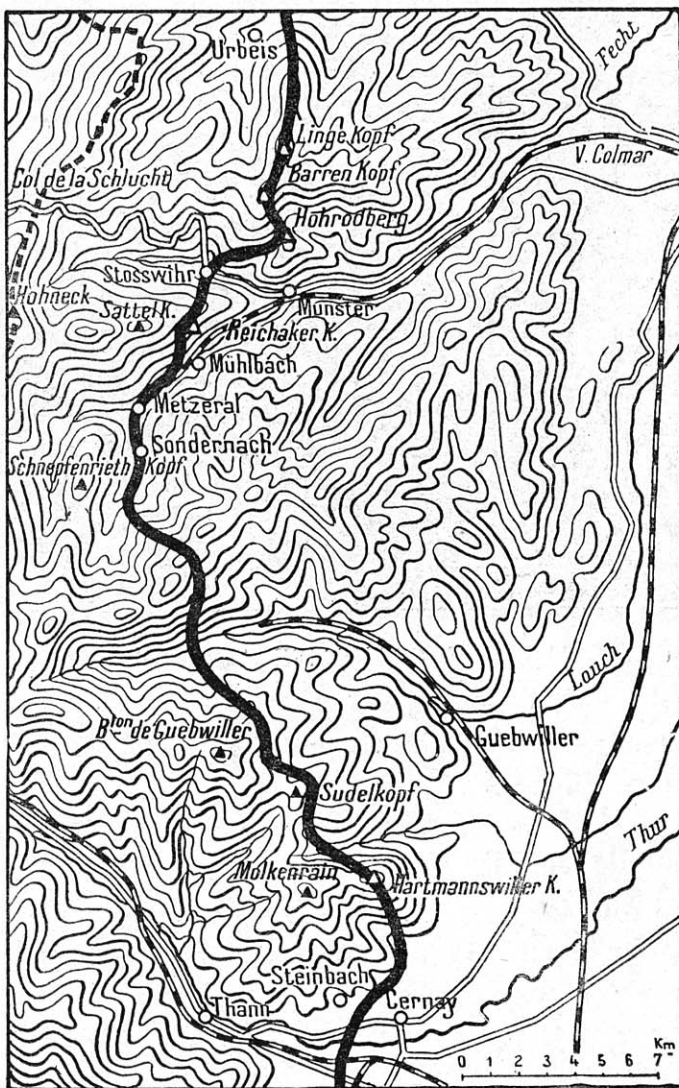
sur les Westphaliens avec une telle soudaineté que ceux-ci se rendirent en masse. Neuve-Chapelle tomba. Les premières lignes enlevées, les secondes, très fortes et formant une chaîne de points d'appui, furent attaquées par des troupes qui, malheureusement, échappaient déjà à l'action des chefs. Les mitrailleuses allemandes brisèrent l'assaut de façon sanglante. Cependant Haig faisait appel à la 2<sup>e</sup> division de cavalerie en lui annonçant qu'à 3 heures et demie le 4<sup>e</sup> corps marchait sur Aubers, le corps indien sur le bois de Biez, la 7<sup>e</sup> division tenant Moulin-de-Piètre ; ordre était donné à la cavalerie de marcher sur ce dernier point « sans délai ». Allait-on pouvoir enlever les derniers retranchements ennemis avant le soir ?

Douglas Haig l'espérait. Mais, pour l'instant, il n'a pas de réserves. Il les attend en vain, tandis que ses unités sont mélangées, leur cohésion rompue. Il accourt pour reprendre l'affaire en main. Mais on est épuisé et, déjà, l'ennemi croise ses feux, entre le ruisseau des Layes et le bois de Biez, sur les assaillants ; deux bataillons saxons et une brigade bavaoise arrivent en toute hâte et établissent une vigoureuse défensive dans la nuit. Haig se résigne à faire creuser une nouvelle ligne au pied de la crête d'Aubers. La nuit tombe.

Reprise sans succès le lendemain ; car Givenchy avait résisté si Neuve-Chapelle avait été enlevée, et voici que l'artillerie allemande, se renforçant, canonait Neuve-Chapelle. On résista à une vive contre-attaque, mais le résultat ne pouvait plus être modifié : dans la nuit

du 12 au 13, French donnait à Haig l'ordre de se consolider sur le terrain conquis.

Aux écoutes de la rupture un instant espérée, Joffre avait rapproché de ce côté ses 4<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions de cavalerie et alerté Foch. Mais il n'eut pas à intervenir directement. Le combat avait cessé. 1700 prisonniers, plusieurs milliers de cadavres, telles étaient les pertes du Kronprinz de Bavière. Celles des Anglais étaient lourdes : 2 500 tués, 8 500 blessés, 1 700 manquants. Une des causes de l'arrêt du mouvement offensif était le manque de munitions. On avait tiré autant d'obus que pendant toute la guerre du Trans-



LE FRONT DES VOSGES (15 FÉVRIER 1915)

vaal, et on apprenait avec stupeur que l'artillerie de campagne consommait en pleine action environ 120 coups par pièce et par jour. Convaincu de la nécessité de pousser énergiquement le travail des usines, French ne craignit pas d'écrire au gouvernement : « Il n'est pour ainsi dire pas de limite que l'on puisse pratiquement appliquer aux approvisionnements en munitions. » Dès ce jour,



TRANSPORT D'UN CANON LOURD, A TRAVERS BOIS, EN ALSACE

nous le verrons, l'Angleterre entra en plein dans la guerre.

Dans le courant d'avril, les renforts tant attendus arrivèrent (division canadienne, North Midland, South Midland, 2<sup>e</sup> division de Londres, West Riding, Northumbria), permettant, par la relève de la 8<sup>e</sup> armée d'Urbal, la constitution des réserves françaises. Joffre atteignait ainsi son but. Les deux armées britanniques formèrent dès lors une masse de 5 corps et 1 corps de cavalerie anglais, 1 corps de cavalerie indiens, repartis sur 50 kilomètres entre la Bassée et Langemarck, tandis que l'armée belge à 6 divisions tenait un front de 25 kilomètres entre Bixschoote et Ramscapelle.

**L'HARTMANNSWILLERKOPF** Nous n'avons (19 JANVIER-26 MARS 1915) raconté, jusqu'ici, que les opérations importantes du début de 1915, les combats de Perthes-Beau-séjour pour l'armée française, celui de Neuve-

Chapelle pour l'armée britannique. Mais les instructions de Joffre du 21 janvier avaient également prévu des actions secondaires.

Voyons d'abord celles qui vont consolider le pivot des Vosges. Nous avons dit l'importance de ce pivot. Il était le rempart de toute notre droite. S'il cédait, on ne sait ce qu'il serait advenu des conditions stratégiques de la guerre. De ce côté, le plan du général Joffre consistait à occuper les hautes vallées alsaciennes et les débouchés dans la plaine. Steinbach, nous l'avons vu, avait été enlevé le 8 janvier. Au nord de ce village, le massif du Vieil-Armand s'avance en plaine d'Alsace, commandant de 600 mètres toutes les pentes et les vallées vosgiennes entre la Lauch et la Thur, c'est-à-dire entre Guebwiller et Cernay.

Le détachement d'armée von Gaede, gêné par la perte de Steinbach et de la cote 425, se mit en travers du plan conçu par le général Putz et tenta, le 19 janvier, d'enlever le som-

met du Vieil-Armand ; la division Fuchs et la 51<sup>e</sup> brigade de landwehr y cernèrent une grand'garde du 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs qu'après quatre jours on ne put dégager.

Le général Serret, commandant la 66<sup>e</sup> division, dut faire le siège de la montagne. Après une période de brouillards et de neiges, on croyait être prêt le 26 février : l'assaut de la 1<sup>re</sup> brigade de chasseurs du colonel Tabouis échoua. Le 5 mars, puis surtout le 23, on approche du sommet que l'artillerie a écrasé ; un créneau est à 1<sup>m</sup>,80 de la tranchée allemande ; enfin, le 26 mars, le bois de sapins qui domine s'abat sous les obus et les chasseurs conquièrent, avec 400 prisonniers, la montagne couverte de cadavres enfouis sous la neige.

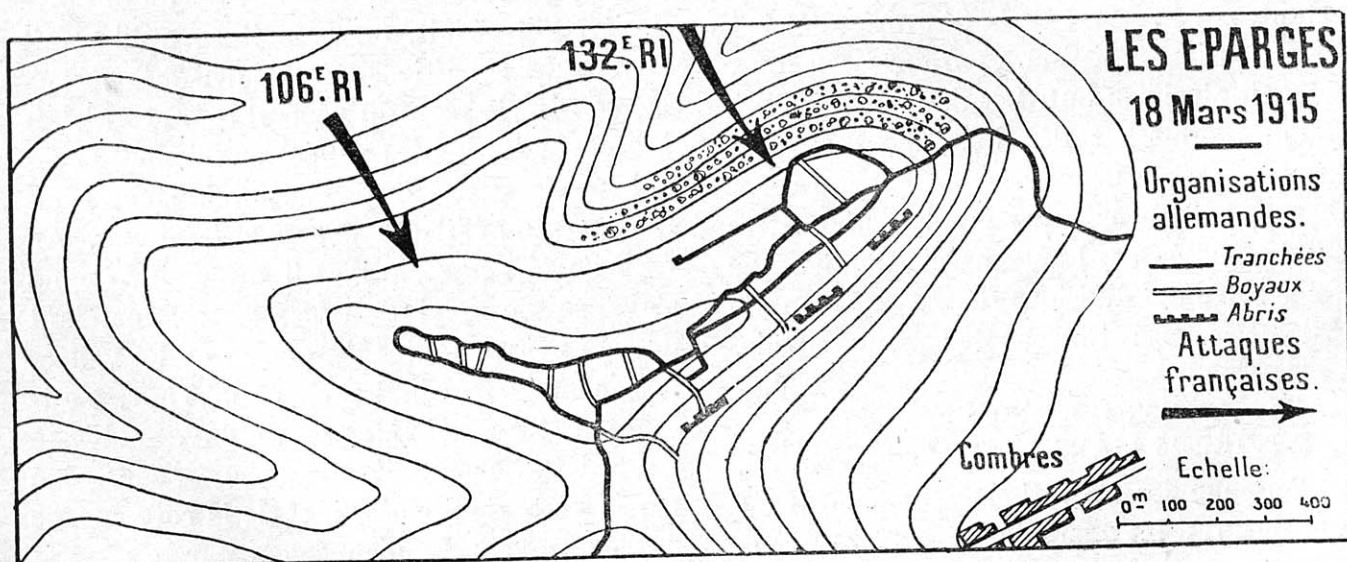
Plus au nord, une brigade de landwehr, accrochée aux pentes du Sudelkopf, en fut rejetée le 11 février par le 24<sup>e</sup> bataillon alpin et le 17 par le 6<sup>e</sup> bataillon.

Plus au nord encore, la ligne française passait par Sondernach et Mühlbach, les pentes du Sattelkopf, le Reichackerkopf, Stossweier, le Hohrodberg, le Schratzmannle et la Tête de Faux conquise le 3 décembre. Le général von Gaede, installé dans la vallée de Munster, y était dominé par les troupes françaises occupant ces hauteurs. Il lance sur elles, le 19 février, deux divisions, la 6<sup>e</sup> de landwehr sur Sulzern, la 8<sup>e</sup> bavaroise

sur Stossweier. Un feu de flanc parti du Barrenkopf arrête les Bavares qui, le soir, grimpent cependant aux pentes du Reichackerkopf et, rejetant la 47<sup>e</sup> division Blazer finissent par s'emparer, le 22, de Stossweier, et, le 23, de Kilbel. Mais les Alpains ripostent et, le 6 mars, plantent à nouveau (bataillon Fabry) leur fanion au sommet du Reichackerkopf. On se fortifie ; mais l'ennemi, qui assiège la montagne à la sape et à la grenade, la reconquiert le 19 mars.

Falkenhayn, sans doute enhardi par ce succès, ne veut pas en rester là et, aux deux ailes du front français, il décide de prendre l'initiative. Cherche-t-il à devancer l'action de Joffre en Artois ? Toujours est-il que von Gaede s'enprend à l'Hartmannswillerkopf, de même que le duc Albert de Wurtemberg, à la même heure, avec des moyens importants et nouveaux, attaque le saillant d'Ypres. Von Gaede dispose de la division Fuchs et de la 12<sup>e</sup> division de landwehr. Le 2 avril, il arrose les flancs nord du Molkenrainstock, monte à l'assaut de l'Hartmannswiller et échoue sur les pentes. Il ne renonce pas, masse des renforts et, le 27 avril, un terrible combat corps à corps se livre autour de la crête héroïque où l'ennemi finit par se cramponner aux pentes est. On était à cinq mètres les uns des autres.

Dès lors, on s'organise, on crée des routes,



LES ÉPARGES (18 MARS 1915)



UNE BATTERIE D'ARTILLERIE LOURDE ANGLAISE

on aménage et on élargit les pistes pour assurer, le cas échéant, la maîtrise absolue de la crête des Vosges. Joffre vient d'ailleurs de préciser son but le 29 mars : enrayer définitivement toute tentative ennemie vers le nœud orographique capital Hohneck - Rheinkopf-Drehkopf. Le 3 avril, le détachement d'armée des Vosges est devenu la 7<sup>e</sup> armée. De Maudhuy en a pris le commandement.

#### LES ÉPARGES

(17 FÉVRIER-20 MARS 1915) Les actions secondaires prévues par Joffre le 21 janvier intéressaient surtout la 3<sup>e</sup> armée (Sarrail), dont l'objectif fut de soutenir la bataille engagée par Langle de Cary en Champagne. Elles intéressaient aussi la 1<sup>re</sup> armée (Roques) qui reçut l'ordre de se préparer à une offensive ultérieure importante en Woëvre. Le haut commandement français se rendait bien compte qu'un jour ou l'autre, la région de Verdun attirerait les initiatives de

l'ennemi, un des flancs du saillant allemand restant toujours menacé par la « dent de Verdun ».

L'armée Roques devait porter son effort sur les deux flancs du détachement allemand von Strantz, de manière à réduire, si possible, la hernie de Saint-Mihiel. Elle était déjà aux prises avec l'ennemi au bois Le Prêtre, au bois Brûlé, au bois de Consenvoye. Elle s'attaqua bientôt, sur l'ordre de Dubail, à la position des Éparges.

C'était une haute crête longue de 1 500 mètres où la 33<sup>e</sup> division de réserve allemande avait organisé une grande redoute bastionnée et entourée de deux lignes de tranchées. Le 6<sup>e</sup> corps (général Herr) tenait, dans la vallée, le village des Éparges et, depuis le 9 février, le village de Saint-Remy. S'il s'emparait de la colline, il menacerait les positions de von Strantz dans la forêt de la Montagne et, par suite, dans l'angle de Saint-Mihiel. La 12<sup>e</sup> division avait cheminé à la sape et installé

des fourneaux de mine. Sur ordre de Dubail, l'attaque commence le 17 février. Quatre mines de 1 500 kilos sautent ; le 106<sup>e</sup> monte l'arme à la bretelle et enlève la crête ; mais le 67<sup>e</sup>, descendant vers Combres, est pris entre des barrages et, décimé, se replie ; l'ennemi contre-attaque à la grenade ; le 132<sup>e</sup> perd son colonel, mais reprend le bois de sapins, clef de la position. On lutte ainsi, pied à pied, jusqu'au 21. Les Bavares ont perdu 2 000 hommes tués, blessés ou prisonniers, mais von Strantz a décidé de tenir coûte que coûte ; il fait creuser des abris-cavernes ainsi que des galeries boisées, à 8 mètres sous terre. Aussi, la 12<sup>e</sup> division se heurte-t-elle, du 18 au 20 mars, à des défenses formidables que l'ennemi ne lâche qu'en partie et après une âpre résistance.

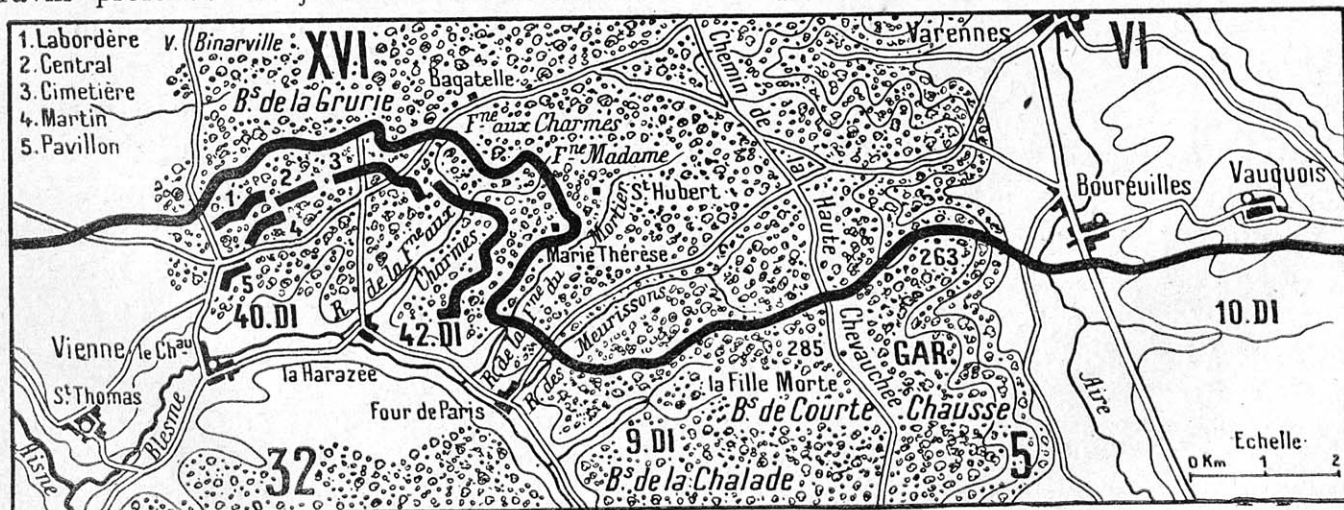
**L'ARGONNE ET VAUQUOIS JANVIER-MARS 1915** Toujours dans la même région, mais de l'autre côté de la Meuse, en Argonne, une vive activité n'avait cessé de se manifester. Nous avons dit que Joffre avait attiré sur ce point l'attention du général de Langle. Ici, l'initiative était allemande et, comme il importait, aux yeux du général Joffre, de garder toujours l'ascendant, le caractère de la lutte, dans cette contrée particulièrement difficile, ne pouvait manquer de revêtir un grand acharnement. Fourrés mystérieux et impénétrables, maigres chemins boueux et rares, eaux glissant des ravin profonds et jaillissant en fontaines,

la forêt d'Argonne était un lieu fait pour la guerre de tranchées, où le sapeur triomphe avec la pioche et le fourneau de mine, où l'artilleur est aveugle et hésite, où le fantassin vit dans l'obsession du danger et l'horreur de la surprise que le tient à la gorge.

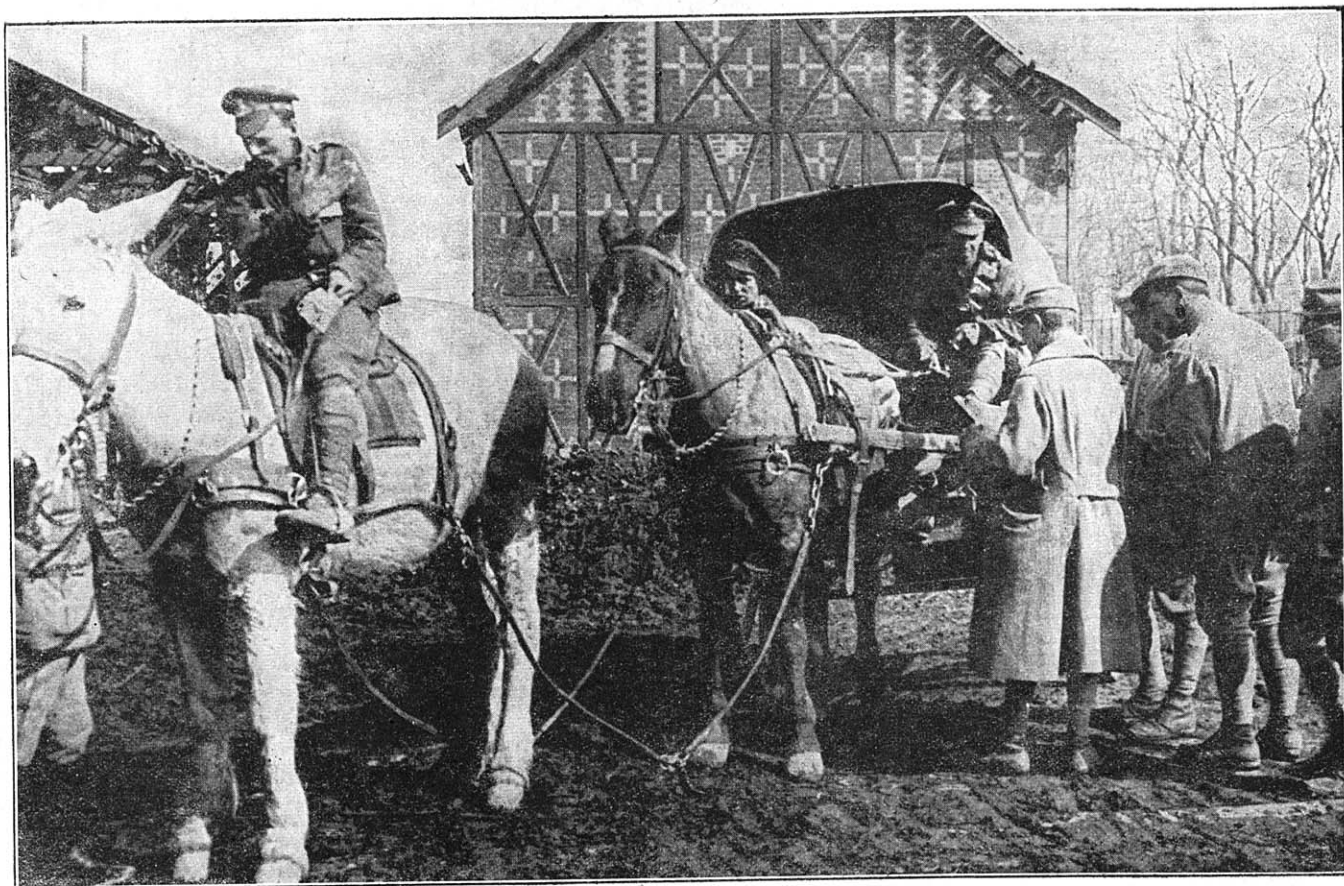
Bien que la nature du sol fût un obstacle presque insurmontable à un résultat décisif, l'armée du Kronprinz s'obstinait à chercher, de ce côté, l'investissement progressif de Verdun. C'était la grande pensée du haut commandement allemand qui le cherchait depuis l'échec de la manœuvre de Belgique.

Rendre intenable la seule voie ferrée qui, venant de Sainte-Menehould, ravitaille le camp retranché de Verdun, tel était le but poursuivi par l'état-major de Stenay. Pour l'atteindre, il fallait utiliser, sur un tel terrain, des troupes spécialisées. Le XVI<sup>e</sup> corps (von Mudra), équipé avec soin, y tenait, à 3 kilomètres au nord de la faille de la Biesme, les anciens pavillons de chasse de Bagatelle et de Saint-Hubert. Cette faille de la Biesme était ainsi le premier objectif ; le second était, à l'est, l'épine dorsale de l'Argonne, c'est-à-dire le chemin de la Haute Chevauchée et son point culminant, la cote 285.

Par les ravins qui descendent vers la Biesme, le XVI<sup>e</sup> corps avait donc poussé ses têtes de sape jusqu'à 10 mètres des positions françaises. On se battait à Fontaine-Madame, à Saint-Hubert, à Courtechausse où tenaient héroïquement les Garibaldiens. On se servait peu



L'ARGONNE ET VAUQUOIS (POSITIONS FRANÇAISES LE 7 FÉVRIER 1915)



SOLDATS ANGLAIS DEMANDANT LEUR ROUTE À DES SOLDATS FRANÇAIS

de fusil, mais surtout de grenades et de bombes ; il y avait des lance-bombes de tous calibres, des Célerier faits avec des douilles d'obus, d'autres qui lançaient un projectile surnommé « le poupon ». L'ennemi surtout avait de nombreux et excellents « minenwerfer », à raison de cinq par compagnie, qui causaient de lourdes pertes aux troupes françaises.

Les combats étaient quotidiens et souvent très durs. Le 8 janvier, la 10<sup>e</sup> division Gouraud, attaquée au ruisseau des Meurissons, perdit 1600 prisonniers et plusieurs positions. Le 29, la 40<sup>e</sup> division Leconte (du 32<sup>e</sup> corps Humbert), qui a relevé le 2<sup>e</sup> corps (Gérard), est assaillie par la 27<sup>e</sup> division würtembergeoise entre la lisière occidentale de l'Argonne et la route de Bagatelle ; elle perd 700 prisonniers, quelques lance-mines, mitrailleuses, mortier de bronze, canon-revolver et des stocks de grenades (1).

(1) Voir général DUBAIL, *Quatre années de commandement*, t. II, et Jean LÉRY, *La bataille dans la forêt*, p. 29.

L'ennemi allait-il prendre l'ascendant en Argonne ?

On essaya bientôt de se dégager de cette étreinte. Conformément à l'ordre de Joffre du 14 janvier, Sarrail (quartier général à Sainte-Menehould) poursuivait l'établissement de la seconde ligne de défense, appuyant sa droite sur la Meuse. Il eût voulu se dégager par une double offensive en zones libres, de part et d'autre de la forêt, en direction de Binarville à l'ouest et de Varenne à l'est. Mais, en raison de l'importance des ressources dont il disposait pour la 3<sup>e</sup> armée, Joffre n'approuva que l'attaque à l'est de l'Argonne (2), mais en recommandant, le 7 février, l'attaque « à fond » du 5<sup>e</sup> corps (Micheler). Cependant le Kronprinz attaquait lui-même ; le 10 février, c'est une brigade allemande qui assaille la 42<sup>e</sup> division à l'ouvrage de Marie-Thérèse, à cheval sur les

(2) Voir *Enquête parlementaire sur la métallurgie*, 1<sup>re</sup> partie, p. 351, et 2<sup>e</sup> partie, p. 154 (dépositions Joffre et Sarrail).

ruisseaux formant le ruisseau de la Fontaine-aux-Charmes ; le 16, c'est entre le Four-de-Paris et la cote 263 que l'ennemi échoue.

Il était temps de réagir « à fond ». Sarrail attaqua donc le 17 février sur cote 263-Boureilles-Vauquois, avec l'appui de l'artillerie des secteurs voisins et celui du 15<sup>e</sup> corps, à droite, sur Malancourt. On progressa sur 263-Boureilles (où déjà l'on avait pris pied le 21 décembre), mais ce fut autrement dur à la butte de Vauquois. Cet éperon, occupé par des fractions du VI<sup>e</sup> corps, de la 2<sup>e</sup> division de réserve de la Garde et de la 2<sup>e</sup> division de landwehr, masquait les convois allemands ravitaillant l'Argonne, et surveillait en même temps nos arrières. Dominant la vallée de 130 mètres, il avait été creusé comme une puissante forteresse avec des caves-abris, des couloirs souterrains, des soupiriaux servant de meurtrières. La 10<sup>e</sup> division (Valdant), après une préparation de 75, de 65 de montagne, de 155 et de mortiers de 270, charge, le 17 février après-midi, au son du clairon et de la *Marseillaise*. Là-haut, le 31<sup>e</sup> et le 76<sup>e</sup> atteignent déjà le cimetière et l'église quand l'ennemi, accroché aux contre-pentes, se renforce, réagit, refoule et submerge les régiments français. On s'y reprend, avec le même enthousiasme, mais sans succès, le 28. Enfin, le 1<sup>er</sup> mars, la division repart dans un superbe élan. Du haut de l'observatoire de Bertrametz, le général Valdant, suivant cet assaut héroïque, dit avec émotion à ses officiers : « Découvrons-nous, messieurs ! » La position est enlevée, mais il faut lutter corps à corps jusqu'au 5 mars pour rester maîtres de la crête ; en quatre jours, on a perdu 2 500 hommes (1).

#### LA SITUATION GÉNÉRALE FIN MARS 1915

deux résultats importants. D'abord, les Allemands, devenus plus calmes en Argonne,

Précisons. L'activité offensive française avait obtenu, à la fin de mars,

avaient dû faire affluer vers les secteurs menacés toutes leurs disponibilités ; ensuite, les prélèvements que Falkenhayn voulait faire pour étayer son front de Russie avaient été réduits au minimum et les Russes avaient pu, le 23 mars, entrer à Przemyśl. Cependant, des pertes sévères avaient éprouvé l'armée française depuis la bataille des Flandres, en quatre mois, de décembre à mars : 143 000 morts et prisonniers et 351 000 évacués. L'héroïsme des troupes s'était heurté à des organisations défensives extrêmement fortes, insoupçonnées le plus souvent, pour la destruction desquelles on avait dépensé un stock de munitions plus considérable qu'on ne s'y attendait. Le général Joffre ne pouvait cependant, devant ces difficultés nouvelles, modifier sa ligne de conduite.

Depuis la bataille des Flandres, écrivait-il à M. Millebrand le 17 mars, nous avons entrepris, dans des zones choisies au point de vue des conditions tactiques, une série d'opérations dont le *but final* sera de *briser*, dans des directions permettant une *exploitation stratégique*, la ligne de défense organisée par l'ennemi.

C'est une œuvre qui demande de *puissants moyens*. Je continue à être convaincu qu'elle est *nécessaire et réalisable*. L'offensive prise par nous en Champagne, de même que l'attaque anglaise, ne constituent qu'une phase de cette *action générale* que je poursuivrai *jusqu'au bout*.

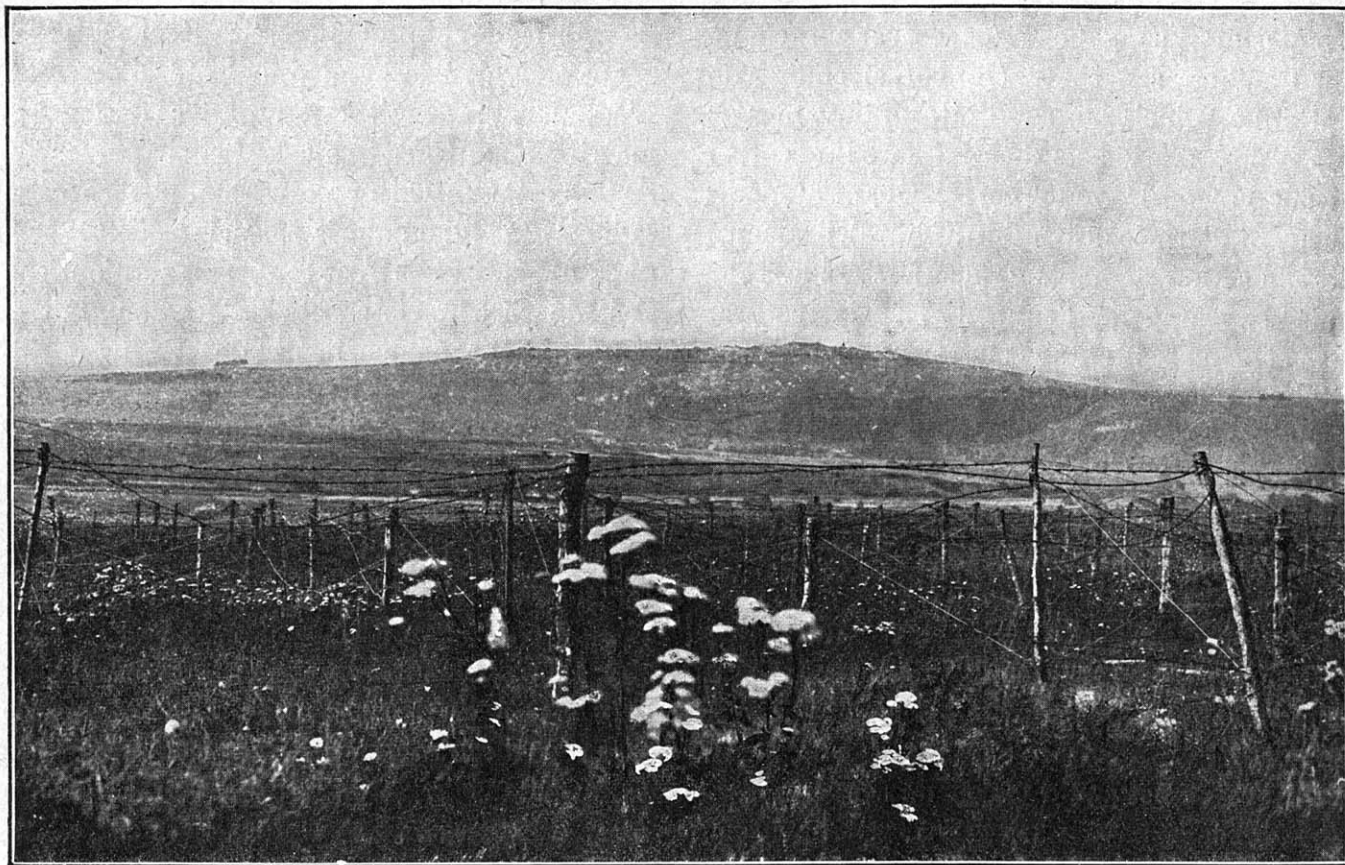
Cette forte détermination, ce ferme dessein n'allaient pas sans une adaptation des projets aux leçons de l'expérience. C'est ainsi que la dépense des munitions forçait le général Joffre à se borner à des actions de détail qui, écrivait-il le 17 mars, maintiendraient le moral de l'armée et du pays, et, en attirant l'attention de l'ennemi dans des directions secondaires, l'empêcheraient de prendre lui-même l'initiative des opérations.

#### LES COMBATS DE WOËVRE POUR RÉDUIRE LA HERNIE DE SAINT-MIHIEL (31 MARS-13 AVRIL 1915)

Nous allons donc voir la bataille abandonner pour quelque

temps les directions principales qui, sans doute, dans l'esprit du général en chef, sont, comme

(1) Voir général DUBAIL, *Quatre années de commandement*, t. II, Ernest BEAUGUITTE, *Vauquois*, et notre épopée, récits officiels des combats, p. 92.



LE CAMP DES ROMAINS DEVANT SAINT-MIHIEL

nous l'avons indiqué, l'Artois et la Champagne.

Arrêté le 13 mars en Champagne, l'effort principal de l'armée française va, dès ce jour, se porter vers l'Est où le général Joffre, pour commencer le dégagement de Verdun, envisage une action en Woëvre. Dubail en est aussitôt avisé. Le projet que, déjà, il avait établi, comportait une double manœuvre, de part et d'autre de la hernie de Saint-Mihiel, l'une dans l'axe Toul-Thiaucourt, l'autre dans l'axe Verdun-Mais-la-Tour avec une manœuvre secondaire sur Vauquois-cote 263. Ainsi que l'a dit le général Joffre devant la Commission de métallurgie, le premier pas à faire pour réoccuper la région industrielle de Briey était en effet la réduction de la hernie de Saint-Mihiel. Ce succès une fois obtenu, il eût fallu ensuite créer des voies de communication, préparer de puissants moyens et tenter enfin une large offensive pour déboucher de Verdun. Nous allons voir qu'une telle opération n'eut même pas à être envisagée, par suite de l'échec de la bataille de Woëvre.

D'abord les moyens n'étaient pas encore tellement abondants qu'on ne dût rogner les plans. Joffre supprima l'attaque secondaire sur Vauquois et accorda à Dubail, comme renforts, ce qui était déjà très beau, les 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> corps et le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, pour le 1<sup>er</sup> avril, puis le 17<sup>e</sup> corps pour le 8 avril. 360 canons des calibres 95 à 220 lui furent envoyés pour compléter une artillerie qui comptait déjà 900 pièces de 75, 100 pièces de 90 et un matériel de tranchée (canons de 58) récent et encore peu connu. La conception de Joffre était très nette : Verdun pouvant devenir peu à peu le champ de la lutte, il entendait préparer à l'est de Verdun une attaque par surprise, rapide et à fond, où il tâterait l'ennemi, mais de façon à rester toujours maître de sa manœuvre générale si l'attaque échouait.

Dubail donne, en conséquence, le 26 mars, l'ordre d'exécution. L'objectif est de chasser l'ennemi des côtes de Meuse. La 1<sup>re</sup> armée (Roques), renforcée du 12<sup>e</sup> corps, attaquera sur

Thiaucourt, sa gauche (6<sup>e</sup> corps) marchant sur Chaillon, son centre (12<sup>e</sup> corps) chargé de l'attaque principale, sa droite appuyant par des actions sur le bois de Mortmare (31<sup>e</sup> corps) et sur Fey-en-Haye (8<sup>e</sup> corps). Quant au détachement d'armée de Verdun (Gérard), il rompra l'organisation allemande face à Mars-la-Tour puis enveloppera l'ennemi par le sud-est (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps) en se couvrant à gauche sur Étain par la garnison de Verdun.

Mais, par contre, à travers la Woëvre, von Strantz s'est organisé. Il a construit des voies ferrées, l'une de Spincourt à Dun-sur-Meuse et Montfaucon, une autre de Conflans à Harville, une troisième de Thiaucourt à Vigneulles et Saint-Mihiel. La proximité du camp retranché de Metz lui assure des renforts en personnel et en matériel qu'il peut manœuvrer par la ligne intérieure : 5<sup>e</sup> division de landwehr, V<sup>e</sup> corps, 33<sup>e</sup> division de réserve, division d'ersatz bavaroise, III<sup>e</sup> corps bavarois, division d'ersatz de la Garde, 8<sup>e</sup> division d'ersatz s'échelonnent dans l'angle compris entre Fresnes, Combres, bois des Chevaliers, Saint-Mihiel, bois d'Ailly, de Mortmare et Le Prêtre. Des installations défensives très étudiées barrent ce pays humide disposé comme un glacis du formidable camp retranché de Metz.

C'était, pour Dubail, un gros morceau à avaler. Le secret qui avait manqué précédemment fut, cette fois, observé ; on concentra rapidement les troupes. Le 30 mars, la 73<sup>e</sup> division (Lebocq) attaqua sur Remenauville-Regniéville-nord de Fey-en-Haye ; à gauche, une brigade du 8<sup>e</sup> corps investit Fey-en-Haye ; à droite, le 31<sup>e</sup> corps s'approcha à 100 mètres du bois de Mortmare. Fey-en-Haye fut enlevé dans la nuit du 31 mars au 1<sup>er</sup> avril par le 8<sup>e</sup> corps, tandis qu'une lutte âpre s'engageait au Quart-en-Réserve (ouest du bois Le Prêtre) entre la 73<sup>e</sup> division et la 8<sup>e</sup> division d'ersatz (1). Enfin, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 avril, le 12<sup>e</sup> corps (Descoins) entra en ligne ; il enleva,

le 3, Regniéville et investit Remenauville.

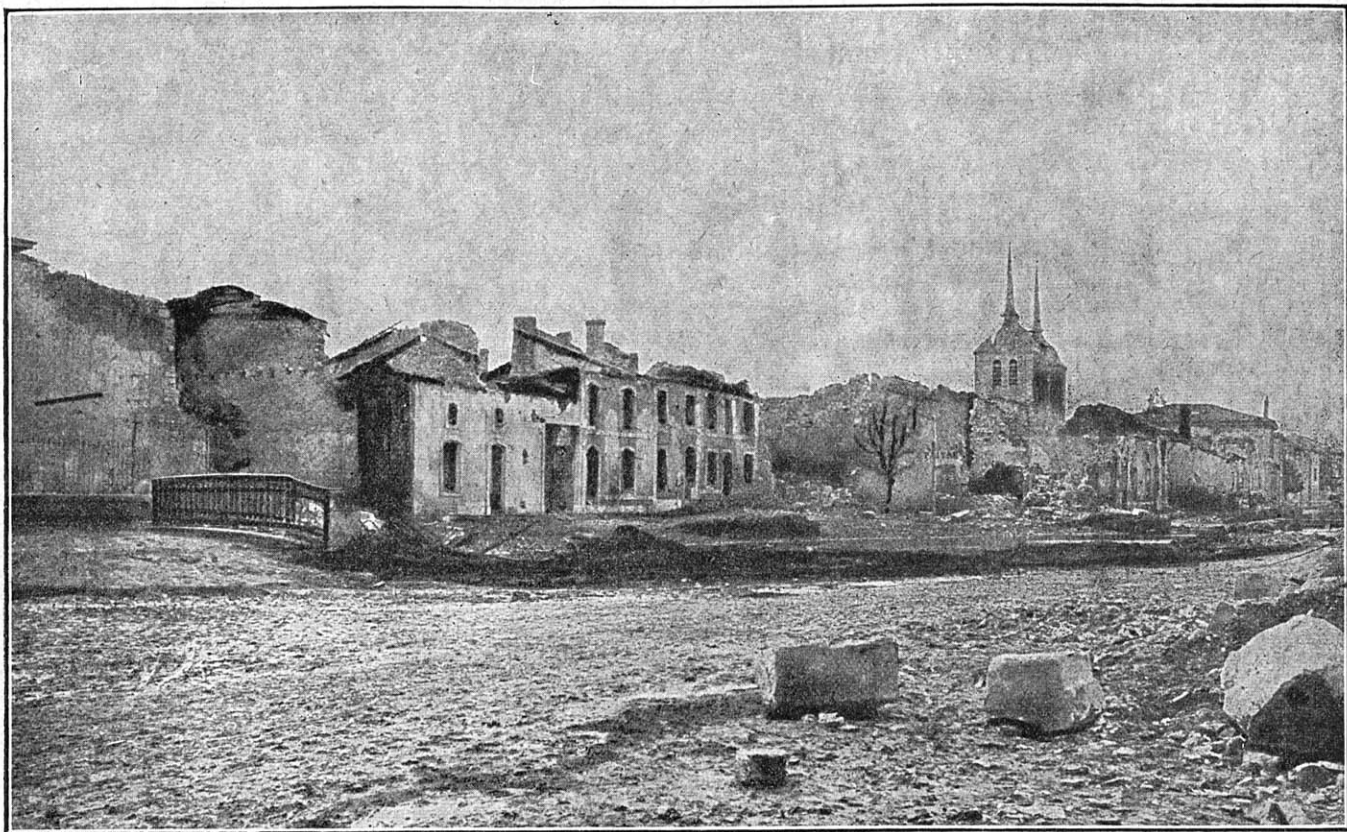
On arrivait à la ligne principale allemande. L'assaut est préparé. Le 5 avril, il se déclenche, mais il échoue : les défenses de Remenauville sont restées intactes. On a progressé un peu à l'ouest du bois d'Ailly, on a pris pied à la lisière du bois de Mortmare, mais c'est tout. Dubail n'obtient pas, de ce côté, le succès qu'il escomptait.

Restait le détachement de Verdun. Les troupes du général Gérard s'étaient approchées à la nuit et, le 5 avril à l'aube, les canons se firent entendre, mais des averses violentes empêchèrent le réglage du tir et ralentirent les mouvements ; les obus n'éclataient pas. Si la garnison de Verdun (division Morlaincourt) réussit à chasser les troupes de von Strantz des bois de Hautes-Charrières, de Fromezey, des fermes du Haut-Bois-et de l'Hôpital, de Gussainville, du bois de Darmont, le général Gérard, dans l'après-midi du 5 avril, a échoué avec trois divisions en ligne lancées entre Parfondrupt et Maizeray. Les défenses ennemies, là aussi, sont intactes.

Et c'est une déception qui se renouvelle les 6 et 7 avril ; la pluie continue, favorable à la défense ; les obus, comme les cisailles, restent inefficaces pour détruire les fils de fer ennemis. Une division échoue sur Marcheville-Maizeray, la division Morlaincourt sur la cote 233. Il faut s'incliner devant l'impossibilité de rompre ce front organisé dont les avions n'ont pas révélé toute la puissance : entre l'Orne et les Hauts-de-Meuse, protégeant directement la route de Mars-la-Tour et de Metz, il y a des tranchées bétonnées, des dispositifs de flanquement, de gros fils de fer en larges lignes successives. Le soir du 7 avril, l'attaque brusquée n'étant plus possible, Dubail en avisa Joffre et reçut, le 8, l'ordre de « passer à l'attaque méthodique et puissante pour maintenir l'attention et les réserves de l'ennemi ».

En trois points, le 9 avril, aux Éparges, au bois d'Ailly, au bois de Mortmare, une action des 6<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup> corps consolida notre situation. Elle le fut, surtout, au 6<sup>e</sup> corps (Herr) ; la forteresse des Éparges, où la 10<sup>e</sup> division

(1) Voir Paul GINISTY, *Histoire de la guerre par les combattants*. Les Loups du bois Le Prêtre, p. 521.



FRESNES-EN-WOEVRE. — LA TRAVERSÉE DU VILLAGE

allemande avait cinq étages de feux, fut enlevée à la suite de plusieurs assauts héroïques menés, depuis le 5, par le 132<sup>e</sup>, le 106<sup>e</sup>, le 25<sup>e</sup> bataillon de chasseurs. Au bois d'Ailly, nivelé par les obus du 5 au 13, l'acharnement a été terrible, mais le 8<sup>e</sup> corps (de Mondésir) a gardé sa conquête ; au bois Brûlé, le 8 avril, assailli par une pluie de grenades dans un boyau où il marche sur des cadavres, l'adjudant Péricard a jeté le cri légendaire : « Debout, les morts ! »

Il n'est pas de période dans la guerre où l'ardeur de la lutte fut plus vive, ni le moral plus haut de chaque côté de la tranchée. Mais, quelle que fût la valeur des hommes, mal secondée par le matériel, elle se brisait devant la supériorité de la défense. Le 12 et le 13 avril, Gérard échoua encore sur Maizeray-Marcheville. La puissance, du moins momentanée, de la tactique défensive venait en effet, une fois de plus, de faire ses preuves. Cette guerre de tranchées donnait, partout à la fois, l'impression de l'effort arrêté et contenu, de l'effort pour lui-même, le plus pénible de tous parce

qu'il paraît stérile. C'est vrai : on tenait, on aidait la Russie, et le pays, à l'arrière, mettait les choses au point pour l'effort suprême. Mais que de sacrifices déjà et que de sacrifices prévus ! On sentait bien que ce n'était pas fini et que si l'on s'armait et se préparait, l'ennemi devenait aussi, chaque jour, plus acharné et plus redoutable.

Devant ces échecs, Joffre prescrivit de se borner désormais, en Woëvre, à une progression pied à pied, mais *avec méthode afin de durer*. Et, dès lors, la bataille s'achevait : le 17<sup>e</sup> corps et le corps de cavalerie Conneau, puis le 1<sup>er</sup> corps furent retirés.

Par l'impossibilité de réduire la hernie de Saint-Mihiel se trouvait écartée, pour la campagne de 1915, toute idée d'opération importante dans la région de Verdun. Une leçon sévère se dégagait maintenant des nombreux combats, où des succès toujours partiels n'avaient que bien rarement répondu à l'attente des chefs : de plus en plus s'imposait la nécessité d'attaques méthodiques.

**LA BATAILLE  
DES GAZ  
DEVANT YPRES  
(22 AVRIL-  
4 MAI 1915)**

Tandis que ces réflexions allaient amener le haut commandement français à une conception plus appropriée de la bataille, Falkenhayn recherchait, lui aussi, le moyen de terminer la guerre par une rapide décision. La leçon

qu'il avait tirée de la bataille d'hiver en Champagne exigeait bien une amélioration de la défensive : pour résister au roulement de tonnerre de l'artillerie française, il fallait trouver de nouveaux procédés, on comprenait la nécessité d'une défense étalée avec une partie en contre-pente ; en outre, on développait le flanquement par les mitrailleuses ; on soignait le défilement ; on adoptait le principe des abris à deux entrées, celui des communications téléphoniques enterrées ; on reconnaissait la nécessité des positions de seconde ligne à 1 500 ou 2 000 mètres

de la première ; on multipliait les minenwerfer et les grenades à mains (1). Mais une autre question se posait : si l'on se décidait non plus à la défensive, mais à une offensive, quel serait, pour obtenir cette « décision rapide », le moyen de surprise ?

Au Grand Quartier général de Charleville, on crut avoir trouvé la solution par la chimie

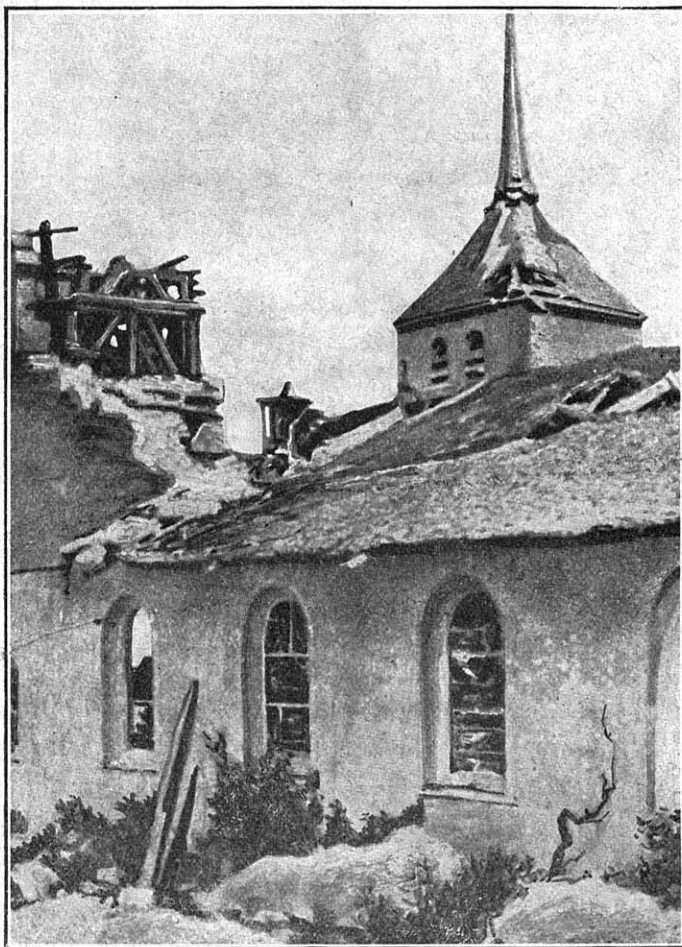
(1) Note de l'armée du Kronprinz du 13 mars 1915 citée par le colonel NORMAND, *L'évolution de la fortification de campagne en France et en Allemagne, 1914-1918*, p. 58.

des gaz asphyxiants. Déjà, le 26 février, à la tranchée de Malancourt, une attaque de liquide enflammé avait surpris des troupes du 15<sup>e</sup> corps. Cette fois, on se décidait à expérimenter un grand procédé nouveau.

Le duc Albert de Wurtemberg, écrit Stegemann, disposait de troupes éprouvées connaissant le terrain, d'une forte artillerie et d'un nouveau matériel d'attaque. On avait passé de la bombe enfumante à l'obus asphyxiant et à la création de bouteilles de gaz dont les vapeurs asphyxiants faisaient évacuer plus vite les tranchées que les balles et les baïonnettes. Dans la guerre de position, cette arme cruelle opérait d'une manière d'autant plus dangereuse qu'on était près de l'ennemi et que le réseau des tranchées de défense s'étendait loin. En présence de ce moyen d'attaque surprenant, le duc Albert conduisit dans la bataille les XXIII<sup>e</sup>, XXVI<sup>e</sup> et XXVII<sup>e</sup> corps de réserve entre le canal d'Ypres et la route Menin-Ypres.

Devant la VI<sup>e</sup> armée allemande, tandis que le 36<sup>e</sup> corps (Hély d'Oissel) et l'armée belge gardaient la ligne Nieuport-Steen-

straete, le détachement Putz (87<sup>e</sup> division territoriale Roy et 45<sup>e</sup> division algérienne Quiquandon) tenait, depuis quelques jours, le saillant d'Ypres entre Steenstraete-Langemark et la route de Poelcappelle ; l'armée anglaise occupait le reste du saillant jusqu'à la cote 60 avec la 1<sup>re</sup> division canadienne Alderson et les 28<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> divisions (5<sup>e</sup> corps Sir Herbert Plumer). Des déserteurs avaient bien parlé d'une attaque par les gaz, mais on ignorait tout de ce projet, quand, le 22 avril à 17 heures,



FRESNES-EN-WOEVRE. — L'ÉGLISE SOUS LES OBUS



REGNÉVILLE. — LA RUE PRINCIPALE

un aviateur aperçut de petites flammes jaunes au-dessus des tranchées allemandes, entre Steenstraete et Langemark; la première ligne fut immédiatement envahie par un nuage de chlore projeté au moyen de pompes foulantes et de canalisations établies sous les parapets. Les assaillants (XXVI<sup>e</sup> corps von Hügel et 37<sup>e</sup> brigade de landwehr) suivaient, protégés par des masques. Les hommes occupant les premières tranchées moururent asphyxiés; les artilleurs eux-mêmes, en arrière, furent atteints par ces vapeurs vertes et mortelles; des unités furent prises de panique et s'enfuirent jusqu'au canal; on voyait des soldats qui, « les traits tordus par la souffrance, haletaient, suffoqués, à bout de souffle, torturés de spasmes et s'efforçant à des vomissements qui ne les soulageaient en rien » (1). La ligne de soutien, vers Pilkem, ne put être défendue; les artilleurs qui s'y trouvaient furent bientôt massacrés sur leurs

pièces. On perdit ainsi une cinquantaine de canons. Derrière la brèche de six kilomètres, l'ennemi avançait. Quelques « Joyeux » se battirent avec acharnement autour de Langemark et s'appuyèrent, en reculant, sur la division canadienne Alderson. Celle-ci, tout en repliant sa gauche, s'établit en crochet défensif et contre-attaqua avec vigueur (brigade Turner) au bois à l'ouest de Saint-Julien; elle lutta toute la nuit, aidée le matin du 23 par le détachement Geddes, puis par la brigade Currie. Les Allemands n'osèrent pas pousser jusqu'à Ypres et s'arrêtèrent entre le canal et le nord-ouest de Wieltje. Des éléments de la 90<sup>e</sup> brigade Mordacq se jetèrent au-devant d'eux, tandis que des bataillons territoriaux de la 174<sup>e</sup> brigade Couillaud organisaient la rive est du canal à Boesinghe. Cependant le XXIII<sup>e</sup> corps (général Kathen), ayant enlevé Steenstraete, poussait jusqu'à Lizerne, coupant la liaison entre les Belges et les Français. Le général Putz, prévenu à Roosbrugge,

(1) Sir Max AITKEN, *Les Canadiens en Flandre*, p. 49.

jeta sa brigade de zouaves Codet sur Elverdinghe. Lizerne était le point critique. Foch fut avisé.

Derrière nous, le général Foch, avec son esprit de décision coutumier, fit immédiatement embarquer en camions et repartir vers le nord une division du 9<sup>e</sup> corps avec le général Curé, commandant ce corps d'armée, puis deux divisions de nouvelle formation commandées par les généraux Joppé (152<sup>e</sup>) et Deligny (153<sup>e</sup>), et un certain nombre de batteries de campagne et d'artillerie lourde à tracteur. Tous ces éléments furent lancés contre les Allemands et, dès le 23, l'offensive fut reprise sur tout le front. C'est au général Curé, puis au général Deligny que revient l'honneur d'avoir mené très heureusement cette offensive sur notre gauche, appuyée par l'artillerie anglaise et par une assez nombreuse artillerie française commandée par le colonel Le Breton (1).

Les 24 et 25 avril, la bataille traîne, Lizerne a été perdu ; mais les renforts (32 000 hommes transportés par 1 840 camions les 24 et 25), venus de tous côtés, se concentrent vers le canal et, le 26, l'artillerie écrase Lizerne et Hetsas. L'infanterie progresse le long de la berge du canal, pressant à tel point la 46<sup>e</sup> division allemande que le duc de Wurtemberg fait évacuer Lizerne et les écluses de Hetsas, et se replie sur la rive est du canal, abandonnant 2 000 cadavres.

Toutefois, la ligne anglaise subissait à droite le contre-coup de ces combats. Le duc de Wurtemberg se renforçait de ce côté, et jetant le XXVI<sup>e</sup> corps Hugel sur Saint-Julien, il s'en

empara le 25. Alors, étendant encore son effort vers l'Est, il lance son XXVII<sup>e</sup> corps, von Schubert, le 26, sur la crête de Gravenstafel. French s'inquiète et penche pour la retraite ; Foch le conjure de résister encore. La division de Lahore, une division de cavalerie sont jetées en soutien sur Saint-Julien. Les combats continuent les jours suivants. Mais, finalement,

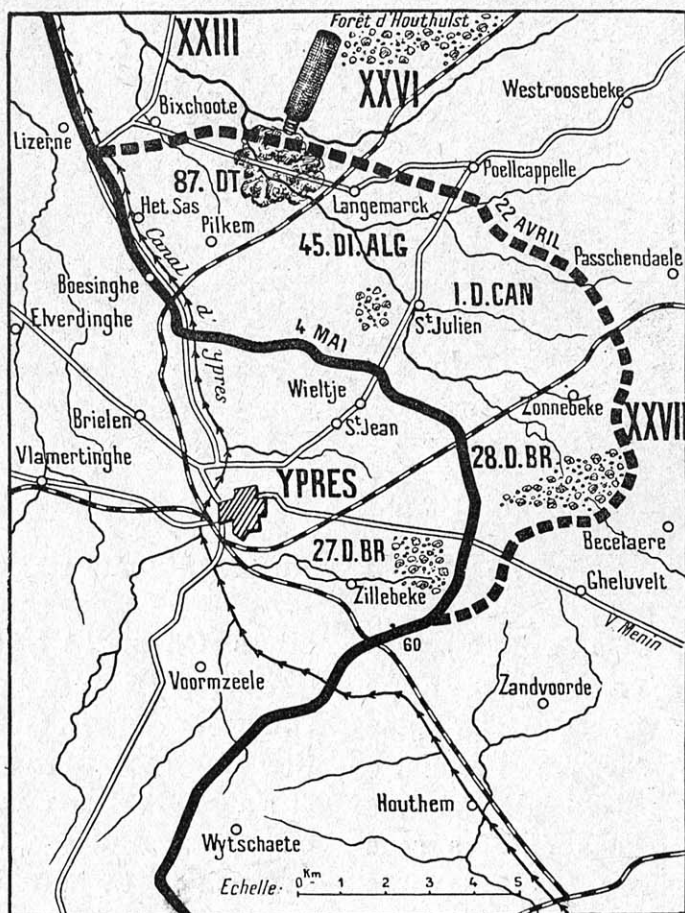
le maintien des forces anglaises dans un saillant de plus en plus étroit devient trop dangereux : le 4 mai, la ligne anglaise du 5<sup>e</sup> corps se reforme en arrière, au nord de Wieltje, à l'est de Frezenberg et de Westhoek, jusqu'à la cote 60 que la brigade Bulfin avait enlevée le 17 avril. Sir Herbert Plumer commande maintenant la II<sup>e</sup> armée à la place de Smith Dorrien.

Quel était le résultat de la seconde bataille d'Ypres ? Falkenhayn avait espéré un succès décisif. Il obtenait un resserrement du saillant, une

certaine sécurité pour son aile nord, mais, comme l'avoue Stegemann, « aucun résultat décisif n'était obtenu, car Ypres même, en dépit de l'attaque de surprise par les gaz, était restée au pouvoir des Alliés. »

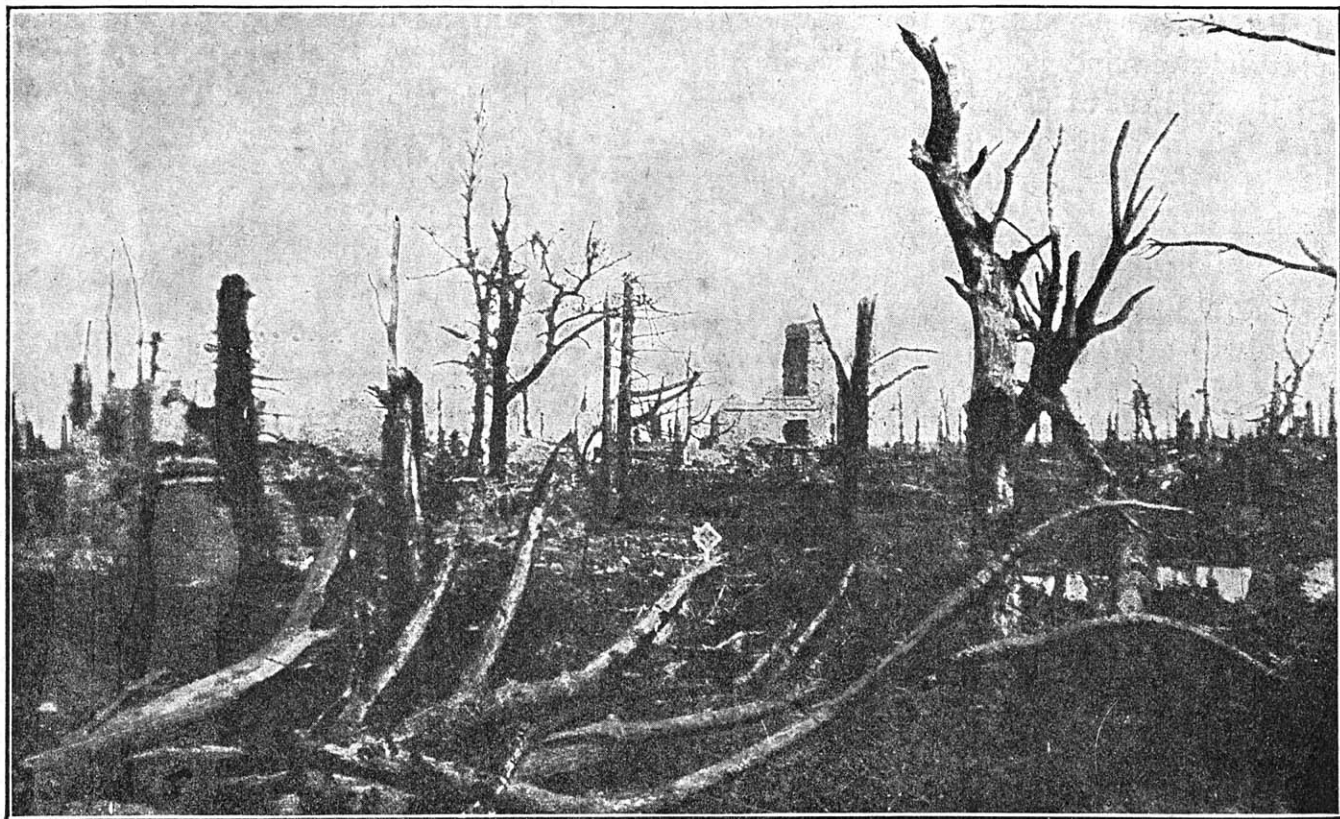
« Enfin, ajoute-t-il, le jugement fut prononcé sur le nouveau moyen d'attaque qui passa désormais en la possession de tous les participants à la guerre. »

Constatation un peu amère ; la leçon des gaz, en effet, ne devait pas être perdue par les Alliés.



LA BATAILLE DES GAZ DEVANT YPRES  
(22 avril — 4 mai 1915)

(1) Lettre du général Putz, publiée dans *l'Histoire de la guerre par les combattants*, p. 423.



BÈSINGHE. — LE CHATEAU ET LE PARC ÉCRASÉS PAR LES OBUS

# LA CONCEPTION DE LA BATAILLE D'ARTOIS

Le haut commandement français, bien qu'il suivît attentivement toutes les opérations de détail, les réorganisations et jusqu'à l'administration des armées, ne perdait pas de vue la poursuite de son plan d'ensemble, en ce qui concerne, d'une part, l'aide à apporter aux Alliés, d'autre part, les directions capitales de sa manœuvre pour la rupture du front allemand et l'exploitation en rase campagne. Comme nous l'avons dit et comme il l'affirmait lui-même au gouvernement le 17 mars, le général Joffre était convaincu que cette manœuvre était *nécessaire* et qu'avec de *puissants moyens*, elle était *réalisable*. Pénétré avant tout de cette idée de la solidarité des fronts qui était à la base même d'une guerre mondiale menée avec des armées immenses et des moyens multiples, il ne négligeait aucune mesure qui pût l'aider à atteindre l'objet principal tout en continuant les entreprises particulières de manière à ce qu'elles convergeassent vers le but suprême.

Les Instructions du 21 janvier avaient ainsi prescrit aux 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées « le renforcement des premières lignes, la constitution des deuxièmes lignes, la constitution de réserves partielles et la mise au repos du plus grand nombre de forces possible ». C'était un premier pas vers une meilleure coordination des forces. L'expérience de la bataille d'hiver en Champagne avait permis de conclure à la possibilité d'une rupture par une offensive énergique et sur un large front, à condition qu'elle fût appuyée par des opérations secondaires et simultanées. Joffre se décida pour une attaque principale de la 10<sup>e</sup> armée en Artois, mais en la secondant de part et d'autre par des actions de l'armée britannique et de la 2<sup>e</sup> armée ; Falkenhayn serait ainsi obligé de disperser ses forces.

Joffre songeait de plus en plus à l'Artois, Nous avons dit la raison : dressé comme un seuil au bord de la plaine du Nord, l'Artois fermait la vue sur les communications allemandes. Enfoncer cette porte et tomber

sur les arrières de l'armée ennemie, c'eût été, en fait, terminer la guerre ; la victoire de 1918 l'a clairement démontré.

A plusieurs reprises, le 21 janvier, puis le 24 février, le général Joffre avait insisté pour que la 10<sup>e</sup> armée (général d'Urbal) poussât l'étude et la préparation des attaques d'ensemble qui devaient être ordonnées dès qu'il serait possible. Foch, chargé du groupe du Nord, eût volontiers hâté l'heure, mais Joffre ne voulait engager la bataille qu'avec les atouts en main, c'est-à-dire au moment où tous les « moyens puissants » seraient réunis.

Un plan d'offensive avait été préparé par le général Foch et présenté au général Joffre le 24 mars : trois corps d'armée marcheraient sur la crête de Vimy, soutenus par deux attaques de flanc, l'une sur Notre-Dame de Lorette, l'autre sur la croupe 93-96, au sud de Bailleul-Sire Berthoult et par une attaque de l'armée britannique sur Ligny-la Cliquotterie. Le promontoire d'Artois enlevé ainsi de vive force, la plaine se fût ouverte, à gauche sur Lille, à droite sur Douai.

#### LA PRÉPARATION MATÉRIELLE ET MORALE DE LA BATAILLE

Dès lors, toute l'attention du haut commandement se porta sur la préparation de la bataille. Être très fort et bien faire comprendre par les troupes la technique tirée des expériences récentes, telle était la tâche du Grand Quartier général de Chantilly.

Le mois d'avril permit de concentrer les disponibilités. Grâce aux renforts britanniques enfin arrivés, on put relever, du 1<sup>er</sup> au 20 avril, les 9<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> corps français de la 8<sup>e</sup> armée, devenue détachement d'armée de Belgique à partir du 4 avril, sous les ordres du général Putz. Et comme, en même temps, M. Millebrand mettait à la disposition du front des forces nouvelles formées à l'intérieur (151<sup>e</sup>, 152<sup>e</sup>, 153<sup>e</sup>, 154<sup>e</sup> divisions et 5<sup>e</sup> brigade de chasseurs), le général Joffre put, grâce à ces ressources, se constituer une réserve générale de trois corps d'armée.

Cependant les combats d'Ypres et de la Woëvre absorbaient tant de forces qu'ils déterminèrent la suppression de l'attaque secondaire de la 2<sup>e</sup> armée Castelnau.

L'essentiel était de dégager la doctrine et de faire pénétrer partout la connaissance réfléchie et convaincue de la technique nouvelle. Par une Instruction du 16 avril, Joffre la précisa à la fois dans son principe et dans ses détails. Le but d'une action offensive, est-il dit dans ce document, est de chasser l'ennemi de l'ensemble d'une position, de le battre et de ne pas lui laisser le temps de se rétablir. La préparation de la bataille doit être faite sur place, directement, en s'aidant surtout de la photographie. Le terrain de l'attaque doit être aménagé ; l'artillerie est chargée, d'abord, de détruire les défenses accessoires, les abris, les boyaux, les organes de flanquement, puis de protéger et d'accompagner l'infanterie. L'attaque, faite sur un front étendu pour supprimer les flanquements ennemis, sera brusque et violente, sans arrêt, et alimentée par des troupes fraîches, les grandes unités étant articulées en profondeur pour durer.

C'était, au fond, sur un autre thème, la recherche de la guerre de mouvement, non plus par les jambes des soldats, mais par la mise en branle méthodique de toutes les armes, artillerie, infanterie, génie, aviation, cavalerie, et de toute la force physique et morale du combattant. Une immense action de tous ces éléments livre la *bataille*, en vue de reprendre ensuite la *marche*. En somme, toutes les offensives futures ne seront qu'une mise au point continue de cette première Instruction de Joffre et, au fur et à mesure du *perfectionnement* des armes, une réadaptation incessante pour obtenir, par leur *liaison*, la *décision*.

Aux exécutants, il appartenait d'interpréter et d'appliquer ces directives. Tandis que les armées du centre s'efforçaient de se constituer de nouvelles réserves et que French, comme condition de sa collaboration, réclamait trois divisions françaises pour le relier à l'armée



BESINGHE. — LES ZOUAVES DANS UNE TRANCHÉE

belge (l'ennemi étant actif sur Ypres), la 10<sup>e</sup> armée d'Urbal s'était mise au travail. Un de ses corps d'armée surtout, le 33<sup>e</sup>, appliquant à la recherche de la solution de la guerre de tranchées la méthode rigoureuse de son chef, le général Pétain, poussait très loin ses préparatifs.

Sous son instigation, l'opération fut préparée avec un soin minutieux pendant trois semaines : 1<sup>o</sup> la *préparation d'artillerie* proprement dite, conduite jusque-là sans méthode et sans précision, fut réglée par un programme détaillé. Les destructions furent contrôlées et les tirs observés scrupuleusement. Elle dura, en raison du mauvais temps, près de six jours au lieu de quatre ; 2<sup>o</sup> l'*aménagement du terrain* d'attaque fut une innovation : les troupes d'assaut face à leurs objectifs, s'élançant de *parallèles de départ* poussées au préalable à 150 mètres environ de l'ennemi, ne devaient avoir à parcourir en terrain découvert que l'espace minimum. Les réserves et les soutiens étaient maintenus abrités dans des *places d'armes*. Un vaste réseau de boyaux de communication et d'évacuation reliait les parallèles et les places d'armes à des dépôts de munitions, de vivres, d'outils, aux postes de secours, etc. ; 3<sup>o</sup> l'artillerie avait poussé ses emplacements aussi en

avant que possible ; ses déplacements étaient prévus et ses liaisons assurées avec l'infanterie (1).

Le général d'Urbal, disposant de 400 pièces lourdes, devait conduire l'action principale avec les 21<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps sur le front cote 140-La Folie-Thélus-Bailleul-Point du Jour et la flanquer par une action du 9<sup>e</sup> corps et de la 58<sup>e</sup> division de réserve en direction de Loos-cote 70-Annay.

La 1<sup>re</sup> armée anglaise (Douglas Haig) se reliait avec eux et attaquait elle-même au nord-ouest de La Bassée en direction de Don.

Le mauvais temps des 6 et 7 mai retarda un peu la date de l'attaque. On la fixa au 9 mai au matin.

On peut dire que ce jour était attendu avec une réelle ferveur. Les troupes, tout le long de l'hiver, avaient, dans leurs tranchées, rêvé longuement à l'heure où il leur serait enfin donné de

(1) Lieutenant-colonel CORDA, *L'évolution des méthodes offensives* (Revue militaire suisse d'avril 1921).

sortir de la boue, du paysage morne des parapets et des fils de fer. D'un bout à l'autre de l'immense front, des dunes de Nieuport aux vignes d'Alt-kirch, ce rêve magnifique hantait les hommes.

2 avril, dans les tranchées de Sulzern (Alsace). — Nous touchons à la fin de l'hiver ; toute la France, toute l'Europe attend l'heure de la résurrection... Ce n'est plus l'attente patiente et simplement confiante de l'hiver ; maintenant, c'est l'espoir des réalisations prochaines, la préparation à une certitude depuis longtemps entrevue.

9 avril. — Ainsi nous arrivons au printemps, à ce printemps si patiemment et ardemment attendu, comme l'aurore de jours meilleurs. Que se passe-t-il ? Que va-t-il se passer ? Les journaux donnent vaguement l'impression de quelque chose qui couve, qui achève de mûrir dans le silence après une gestation laborieuse (1).

Pas un carnet de route qui ne révèle cet état d'âme de l'armée sur tout le front. Et, maintenant, voici les chefs :

En passant à Arnèke le 8 avril, nous défilons, musique en tête, devant le général Foch. Une fois le régiment passé, il fait appeler les officiers... Écouter le général, c'est éprouver un choc, une commotion qui bouleverse. Il martèle des mots, il scande des phrases d'une manière qui fait presque mal... D'abord, il nous parle de notre mission, de l'utilité d'entraîner les hommes en vue de fatigues prochaines : « Refaites-leur des bras, refaites-leur des jambes, refaites-leur des muscles, refaites-leur des reins. Des qualités, vous en avez, tirez-les du fond de vos bottes s'il le faut, pour les faire monter jusqu'à la tête. Je ne veux pas de gens qui se disent animés de bonne volonté. La bonne volonté, ce n'est pas assez ; il faut des gens qui veulent arriver, et qui arrivent. »

Il y a des lambeaux de phrases qui restent gravés dans mon cerveau, comme une brûlure, phrases hachées, courtes, ponctuées d'un geste cassant, d'un regard indescriptible : « Si vous voulez renverser ce mur, n'émous-

sez point la pointe de vos baïonnettes dessus ; il faut le casser, ce mur, le briser, le renverser, le piétiner, et marcher sur les ruines, car vous allez marcher sur des ruines. Si nous ne l'avons pas encore fait, c'est que nous n'étions pas prêts. Il nous manquait les explosifs, les bombes, les grenades, les minenwerfers que nous avons maintenant. Et nous allons pouvoir frapper, car nous allons avoir un stock dont vous ne pouvez même pas vous faire une idée. L'ennemi, nous allons l'inonder, le frapper partout à la fois : dans ses défenses, dans son moral ; le harceler, l'affoler, l'écraser ; nous ne marcherons que sur des ruines (1). »



UNE SIRÈNE POUR L'ALERTE AUX GAZ

Quelles paroles et quelle secousse sur les âmes !

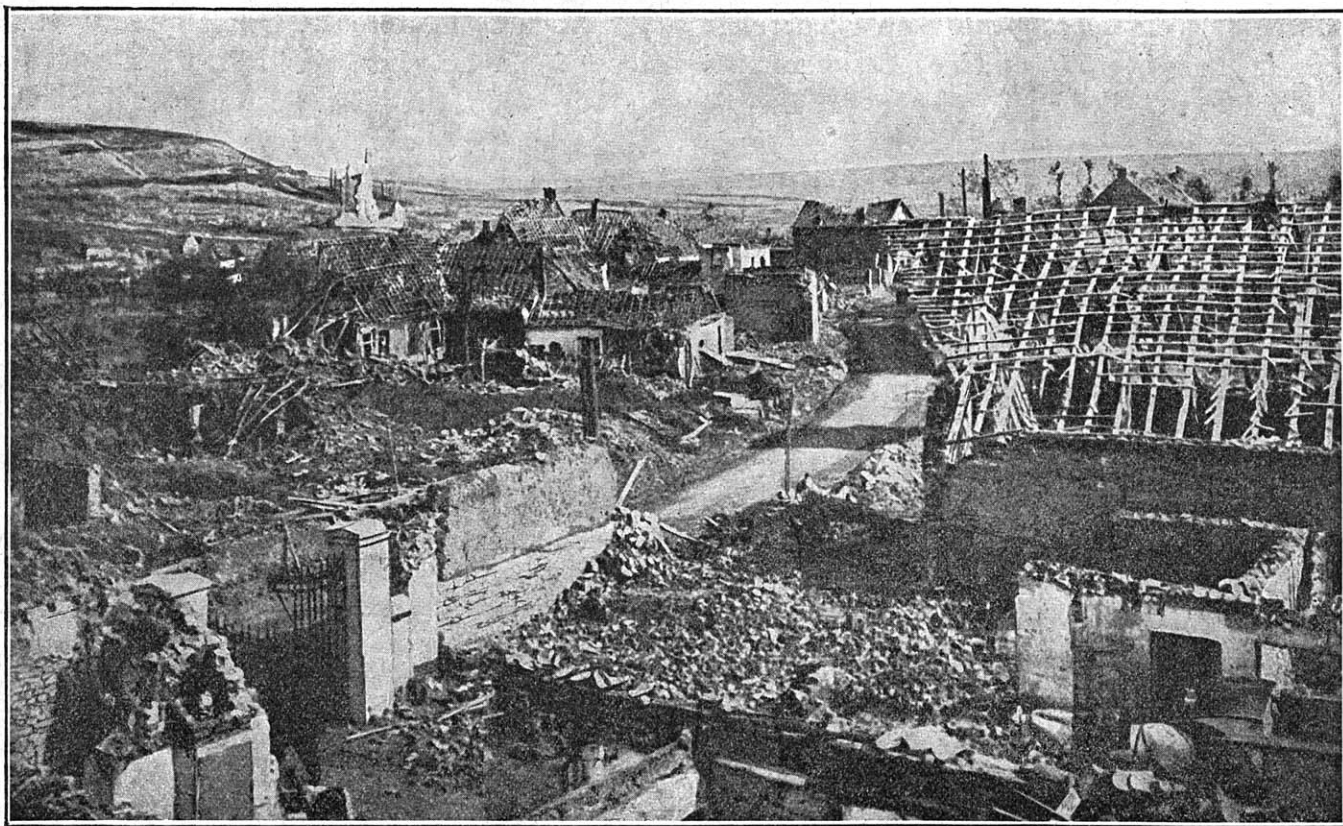
Dans les villages d'Artois où se prépare l'assaut en qui la France met une telle espérance, les combattants eux-mêmes ne peuvent se défendre, à la vue de ce labeur intense, d'un « enthousiasme presque religieux ».

Le printemps était splendide, les nouvelles excellentes ; on attendait avec confiance la chute de Constantinople, de grandes victoires russes, l'entrée en

ligne de l'Italie... On se bourrait un peu le crâne : il faisait si beau ! Avec quelle fièvre les officiers, aux abords des villages, développaient à leurs hommes les motifs de leur propre confiance !... En vingt-quatre heures, nous allions être à Douai, et ensuite c'était la frontière !... Sur le front, cet enthousiasme se traduisait par l'activité des travaux d'aménagement. De nouveaux boyaux, numérotés, étaient creusés de toutes parts : ils devaient permettre d'amener à couvert toutes les troupes d'attaque depuis Mareuil et Mont-Saint-Éloy ; partout le génie construisait postes de secours, abris, dépôts de matériel ; enfin, pour permettre le débouché par surprise, toute une parallèle de départ souterraine était creusée en avant de nos fils de fer : la voûte n'en devait être effondrée qu'au moment même de l'assaut... Jamais, peut-être, attaque ne fut préparée avec un soin aussi méticuleux ; pour la première fois, l'infanterie était dotée de grenades explosives et stupéfiantes — si peu ! Les plans directeurs, distribués

(1) *Lettres du capitaine Belmont*, p. 162 et suivantes.

(1) CHRISTIAN MALLET, *Étapes et combats*, p. 208.



ABLAIN-SAINT-NAZAIRE. — LES RUINES DU VILLAGE

jusqu'aux commandants de compagnie, faisaient aussi leur première apparition ; certaines unités avaient reçu des tampons d'ouate avec lesquels les hommes devaient se boucher le nez pour échapper aux fameux gaz asphyxiants que l'ennemi venait d'employer sur l'Yser. Afin de mesurer l'appui constant de l'artillerie, des carrés de toile blanche avaient été cousus sur le sac de chaque fantassin.

Un jour, enfin, on voit passer en première ligne un général au profil de médaille, à la figure impassible, glaciale malgré la douceur des yeux ; il regarde la plaine par-dessus le parapet, et s'en va, sans parler : c'est le général Pétain, commandant le corps d'armée (1).

#### LA BATAILLE D'ARTOIS. LA JOURNÉE DU 9 MAI 1915

Telles furent ces heures fiévreuses. Et quand tout fut prêt pour le 9 mai, chaque grande unité devant opérer ainsi que nous l'avons dit, le 9<sup>e</sup> corps (Curé) sur Loos-cote 70, le 21<sup>e</sup> corps (Maistre) sur la crête de Notre-Dame-de-Lorette, le 33<sup>e</sup> corps (Pétain) et la division marocaine sur Souchez, Carency, les cotes 119 et 140, le 20<sup>e</sup> corps (Balfourier) sur Neuville,

les 17<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps plus au sud jusqu'à Arras, on alerta la cavalerie, et, le matin même du grand jour, les disponibilités arrivèrent : 3<sup>e</sup> corps, 55<sup>e</sup> division, corps de cavalerie Conneau ; en plus, la 6<sup>e</sup> division de cavalerie était à Hesdin, la 3<sup>e</sup> division de cavalerie à Amiens.

L'heure approchait. Joffre se transporta lui-même à Doullens.

A l'aube du 9 mai, limpide et ensoleillée, un grand calme régnait sur la plaine. Soudain, à 6 heures, la tempête des canons se déchaîna. Sans arrêt, jusqu'à 10 heures, le bombardement s'acharna sur les positions de la VI<sup>e</sup> armée (Kronprinz de Bavière), solidement tenues par le VII<sup>e</sup> corps (von Claer), le XIV<sup>e</sup> corps (von Hänisch) et le I<sup>er</sup> corps de réserve bavarois (von Fasbender), appuyés par plusieurs brigades de landwehr. Dix-sept fourneaux de mine explosent, détruisant fils de fer, chevaux de frise, tranchées, organes de flanquement et travaux souterrains de l'ennemi. Toutes ces organisations sont-elles anéanties ? Des

(1) Capitaine HUMBERT, *La Division Barbot*, p. 34.

officiers (1) s'en préoccupent jusqu'à la dernière seconde, mais la troupe, pleine d'une confiance admirable, a déjà le pied sur les gradins de franchissement :

A 10 heures moins le quart, toute la section est en ligne, sac au dos ; la section du génie se colle contre le boyau du fond pour ne pas gêner nos mouvements. Placé au centre, je sors ma montre : encore dix minutes...

J'appelle à haute voix : « Cinq minutes, deux minutes. » Je regarde les hommes à la dérobée ; je vois sur leur figure une expression tellement tendue, quelque chose de tellement fixe, que cela ressemble à une transe. Au moment où je crie : « Plus qu'une demi-minute », j'aperçois la gauche de la compagnie qui part ; je crie : « En avant ! » et je cours droit à la première ligne allemande, sans rien voir, sans rien entendre (2).

Ce que fut ce premier et magnifique assaut, de nombreux carnets nous en ont laissé une impression profonde. L'enthousiasme, la brèche faite en un point, la victoire suspendue à l'attente des réserves, puis l'échec sur d'autres points, les pertes douloureuses, le recul au bas des pentes, la victoire repliant ses ailes, ce drame si émouvant, nous le reverrons si souvent au cours de la guerre !

Sur le centre de l'armée, c'est-à-dire sur le 33<sup>e</sup> corps (général Pétain), tous les espoirs sont concentrés ; ils sont réalisés et au delà. L'élan de ses trois divisions Fayolle (70<sup>e</sup>), Barbot (77<sup>e</sup>) et Blondlat (marocaine) est tel, en effet, que toutes les prévisions sont dépassées.

Posté à la corne ouest du bois de Berthonval, Barbot, à 300 mètres de ses troupes, assiste à ce départ enthousiaste. Le 97<sup>e</sup> et le 159<sup>e</sup> enlèvent en courant l'ouvrage Oméga et toute la masse des bastions des Ouvrages blancs ; ils dépassent la route de Béthune ; le 97<sup>e</sup> enlève le Cabaret Rouge, le cimetière de Souchez et, à 11 heures, entre dans le village presque abandonné où il achève sa mission ; le 159<sup>e</sup> se rue dans le ravin des Écouloirs, capture une batterie d'obusiers et grimpe la cote 119. Déjà la compagnie Sénéchal descend dans Givenchy et l'ennemi abandonne

l'ouvrage de la Déroute, tandis qu'on voit, le long de la Souchez, des caissons allemands fuir au galop vers l'Est. Pas un coup de canon ennemi. C'est la victoire !

A la division marocaine qui engage la légion étrangère et le 7<sup>e</sup> tirailleurs, le téléphone a annoncé des succès d'une étonnante rapidité, une progression endiablée, de nombreux prisonniers ; déjà des officiers d'artillerie s'impatientent : « Qu'est-ce que nous foutons !... Il faut aller de l'avant ! » Ce sont des heures inoubliables, la *Marseillaise* déborde des cœurs emplis de joie. A 11 h. 30, la division marocaine a atteint la cote 140 et le sergent Bouziane a poursuivi l'ennemi jusque dans Givenchy. C'est la percée ! Une estafette téléphone ce résultat splendide qu'on ne veut pas croire : en une heure et demie, on a fait plus de 4 kilomètres, anéanti ou capturé une brigade ennemie. Blondlat, à midi, griffonne ce billet à Pétain : « Que l'on fasse immédiatement donner un corps d'armée dans la trouée que nous avons faite et nous coucherons ce soir à Douai. »

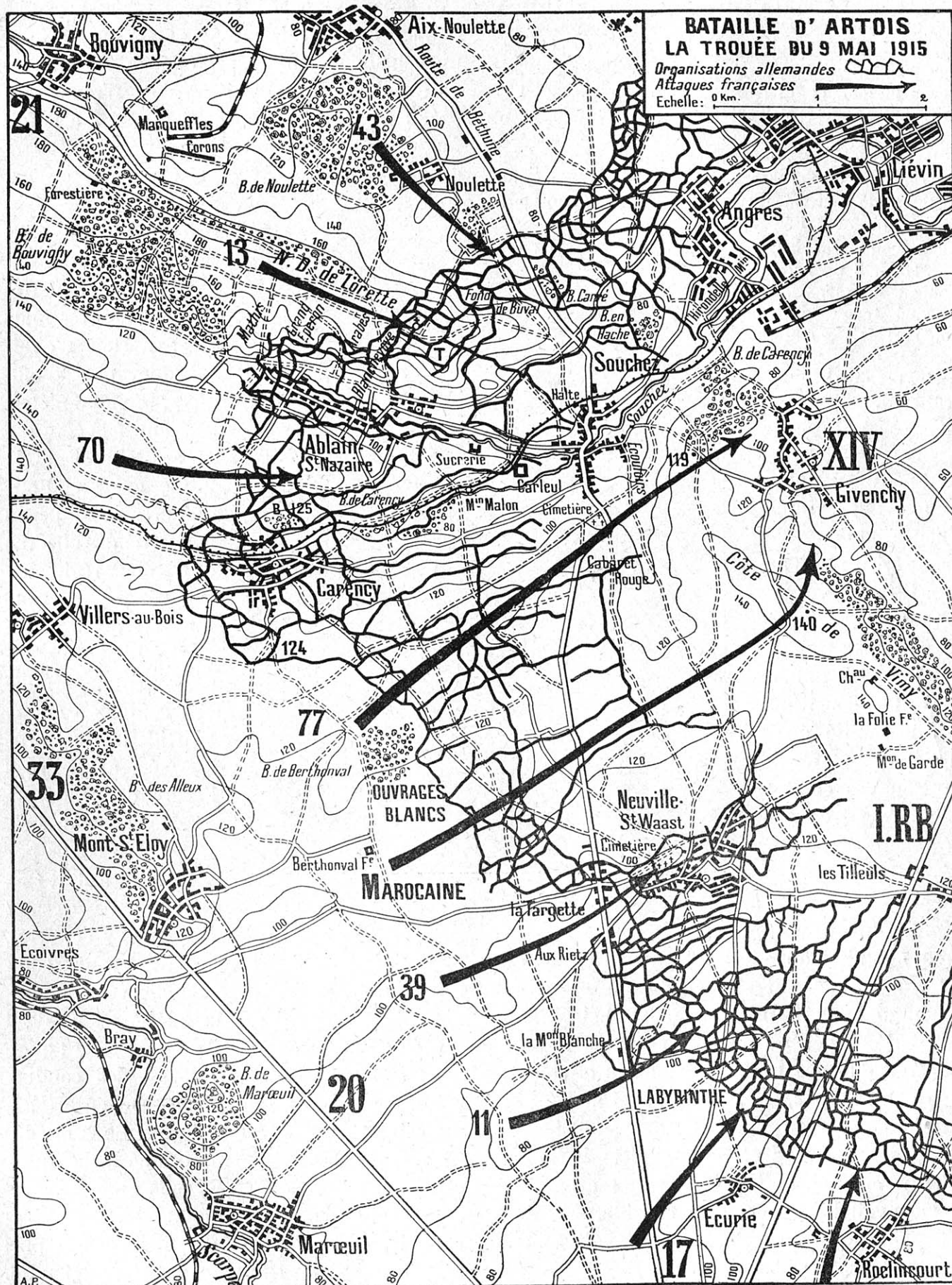
Lorsqu'il apprit la nouvelle, le général d'Urbal, paraît-il, s'écria : « Ces fantassins n'en font jamais d'autres. Ils ne savent pas lire une carte. Ils ne se sont certainement pas avancés de plus d'un kilomètre et ils se croient déjà à la cote 140 ! » (1). Pourtant, chez l'ennemi rejeté en désordre dans la plaine de Lens, la surprise était grande, le désarroi profond. Plus de fils de fer, plus de tranchées pour arrêter les vagues d'assaut ; le champ de bataille ne reçoit plus aucun obus allemand ; des colonnes de voitures ont été vues, par les avions et par les troupes, en retraite vers Douai. Les vainqueurs, sur les hauteurs conquises, s'impatientent. L'ordre n'a-t-il donc pas été donné d'élargir la brèche, que les renforts se font tant attendre ?

Non, rien encore que des isolés ou de petites unités... De partout, coureurs sur coureurs partent vers l'arrière, porteurs des mêmes papiers : « Des renforts ! des ren-

(1) Voir les volumes d'Henri RENÉ (Commandant Laur) : *Lorette*, et d'André LAFFARGUE : *Études sur le combat*.

(2) CHRISTIAN MALLET, *loc. cit.*

(1) MAURICE MAUGARS, *Avec la Marocaine*, p. 72.



forts ! » Il est temps ! Qu'ils se hâtent !... Tiens ! voici quelques obus allemands, bien hauts ! et puis, dans les vergers de Souchez, voici un obusier qui se révèle et tire, à 500 mètres de là, en plein dans le cimetière : tous les coups portent, et les blessés sont nombreux... Ah ! il faut que les renforts arrivent ! C'est trop bête, vraiment !... Personne encore : il est une heure, peut-être... Voici des balles qui sifflent... d'où viennent-elles ? Et soudain, du cimetière de Souchez, de la route de Béthune, on distingue du mouvement sur les pentes de 119 : quelques blessés, quelques isolés... Cela continue?... Serait-ce... Oui... il n'y a pas de doute... le 159, contre-attaqué, redescend de la cote 119 ! Mais les renforts, bon Dieu, les renforts ! qu'est-ce qu'ils foutent ? (1).

Les renforts ne vinrent pas ou, du moins, quand ils vinrent, l'heure qu'on avait crue décisive était passée. Les réserves propres du 33<sup>e</sup> corps, réclamées par Blondlat à Pétain dès 10 h. 45, étaient constituées par la moitié de la division marocaine (8<sup>e</sup> zouaves et 4<sup>e</sup> tirailleurs). Or, ces deux régiments étaient restés à leurs emplacements initiaux, à Mont-Saint-Eloy et à

Acq, à 8 kilomètres des objectifs atteints. Le 8<sup>e</sup> zouaves ne put s'engager qu'à partir de 15 h. 30, le 4<sup>e</sup> tirailleurs vers 18 heures. De son côté, le général d'Urbal avait sa réserve générale d'armée, la 18<sup>e</sup> division (du 9<sup>e</sup> corps), à 12 kilomètres, à Béthonsart. Elle ne put atteindre, par une brigade, que Mont-Saint-Eloy à 17 h. 15 et le premier bataillon n'entra en ligne qu'à 2 heures du matin.

On avait bien préparé la bataille, mais non l'exploitation du succès. Joffre n'avait cepen-

dant pas ménagé les réserves pour une bataille qu'il avait prévue « sans arrêt » avec un échelonnement en profondeur des grandes unités. Mais, sur les lieux, on n'avait pas prévu le cas où, le succès local étant à la fois foudroyant et chèrement payé, il y aurait arrêt du mouvement en avant si les réserves n'entraient pas immédiatement en ligne pour

relever la bataille épuisée.

Or, les pertes avaient été très lourdes ; Barbot n'avait presque plus d'officiers ; Blondlat n'était parvenu à la cote 140 et aux abords de la ferme de La Folie qu'après avoir perdu la moitié des effectifs de ses deux régiments engagés et presque tous ses officiers. On était à bout de souffle par ce magnifique et coûteux effort. L'artillerie du corps d'armée avait reçu l'ordre de ne dépasser, sous aucun prétexte, 300 coups par pièce ! Elle s'était tue, en effet. Et c'est le moment où l'ennemi,

dans l'après-midi, se ressaisit. Ayant compris que la ferme de La Folie est son dernier point d'appui sur la falaise de Vimy, il y précipite tout ce dont il peut disposer : quelques compagnies, des artilleurs, des conducteurs, des recrues qui s'exerçaient en arrière, des estafettes, des blessés légers. Sous la contre-attaque, la division marocaine lâche quelques centaines de mètres, puis abandonne la cote 140, de sorte que, quand le 8<sup>e</sup> zouaves et le 4<sup>e</sup> tirailleurs arrivent, il ne s'agit plus d'avancer, ce sont les pentes qu'il faut défendre.



MONT-SAINT-ÉLOY. — UNE RUE DU VILLAGE

(1) Capitaine HUMBERT, *La Division Barbot*.



BAILLEUL. — UNE PARTIE DE LA VILLE EN RUINES

La division Barbot, elle aussi, doit abandonner la cote 119 puis, le soir venu, le cimetière de Souchez. L'ennemi n'ose pas encore descendre de la cote 119 pour reprendre le contact ; mais, dans la nuit, le Kronprinz de Bavière renforce sa ligne mince de nombreuses réserves accourant des secteurs voisins : il aura ainsi, le 10 à midi, la valeur d'un corps d'armée frais. En même temps, il masse ses batteries derrière La Folie. La brèche était aveuglée.

Tel fut le drame d'Artois, au point sensible du front d'attaque. Cependant, de part et d'autre du corps Pétain, la bataille avait déferlé à travers les lignes allemandes avec le même enthousiasme, mais avec un succès moins brillant. Même la division de gauche du 33<sup>e</sup> corps, la 70<sup>e</sup> division Fayolle, n'a pu s'emparer de la cuvette de Carency, cerclée de quatre lignes de tranchées, fortifiée dans ses maisons et dans ses caves et garnie de canons dans ses jardins. Malgré un arrosage de 20 000 obus en quatre heures, Fayolle n'a

enlevé que trois lignes. Carency, largement débordé à l'est, où les chasseurs de la division Barbot tiennent, au fond de la vallée de la Souchez, le boyau de Bavière, n'a pas été emporté.

Au nord, sur le massif escarpé de Lorette, la ligne du 21<sup>e</sup> corps (général Maistre) courait à travers « les Côtes de melon », l'éperon Mathis, le Grand Éperon, le sommet de l'éperon des Arabes et à un kilomètre du réduit de la Chapelle vers lequel avaient tendu tous les efforts depuis octobre.

En face de nous, l'organisation allemande est formidable : de l'éperon des Arabes à la route de Béthune, cinq ou six lignes de tranchées profondes, renforcées durant six mois de sacs à terre et de sacs de ciment, couvertes par des réseaux doubles et triples de fils de fer et de chevaux de frise ; de 100 mètres en 100 mètres, des barricades formant flanquements, garnies de mitrailleuses. Plusieurs ouvrages servent de points d'appui. L'un d'eux, au nord-est de la Chapelle, est particulièrement fort, avec des fossés, des grilles, des abris-cavernes de 10 mètres et plus de profondeur (1).

(1) Général PALAT, *Les batailles d'Artois et de Champagne en 1915*, p. 98. Voir également : *Notre Épopée*, récits officiels des combats, p. 271.

Tout l'effort de préparation, toute la confiance, tout l'héroïsme du corps de Maistre échouent dès la première heure devant les mitrailleuses allemandes ; on prend péniblement trois lignes de tranchées ; les blessés affluent et les réserves ne peuvent déboucher dans les boyaux obstrués. Les canons d'Angres et les mitrailleuses d'Ablain clouent sur place les bataillons décimés. La nuit tombe.

Plus au nord encore, le 9<sup>e</sup> corps (général Curé), avec des difficultés semblables, au milieu du fracas des obus, a poussé avec une belle énergie jusqu'aux pentes ouest de Loos ; et c'est tout ; on a conquis les lignes allemandes, mais au prix de quelles pertes et de quelles fatigues !

La 1<sup>re</sup> armée britannique (Douglas Haig) avait pour objectif Don ; elle avait attaqué avec le 4<sup>e</sup> corps au nord-ouest de Fromelles, le 1<sup>er</sup> corps et le corps indien entre Neuve-Chapelle et Givenchy-lez-La Bassée ; mais ce n'était pas après un bombardement d'une demi-heure qu'elle pouvait enlever ses objectifs. Les premières tranchées, d'abord conquises, furent perdues ; de lourdes pertes furent subies à la Quinque-Rue et au bois de Biez, devant Rouges-Barres et Fromelles, et les barrages et les mitrailleuses de l'ennemi brisèrent un essai de reprise.

Ainsi l'aile gauche traînait, alourdie, brisée, tandis que la tête elle-même, le 33<sup>e</sup> corps, un instant altière et victorieuse, se courbait, le bec piqué dans le sol. Eût-on conçu quelque espoir à l'aile droite qu'il eût été de courte durée. Le 20<sup>e</sup> corps (général Balfourier) réalisa d'abord une belle avance. En liaison avec le corps Pétain, il attaquait devant Neuville, à 2 km. 500 à l'ouest de ce village et à 1 km. 500 au sud. Il avait à franchir des lignes de tranchées successives, le hameau de la Targette et, au sud-est, un ouvrage de 2 kilomètres de côté, le Labyrinthe, puissamment fortifié. Il partit aligné comme à la manœuvre. La 39<sup>e</sup> division, enlevant cinq lignes de tranchées et La Targette, arriva vers 11 h. 30 aux premières maisons de Neuville et au cime-

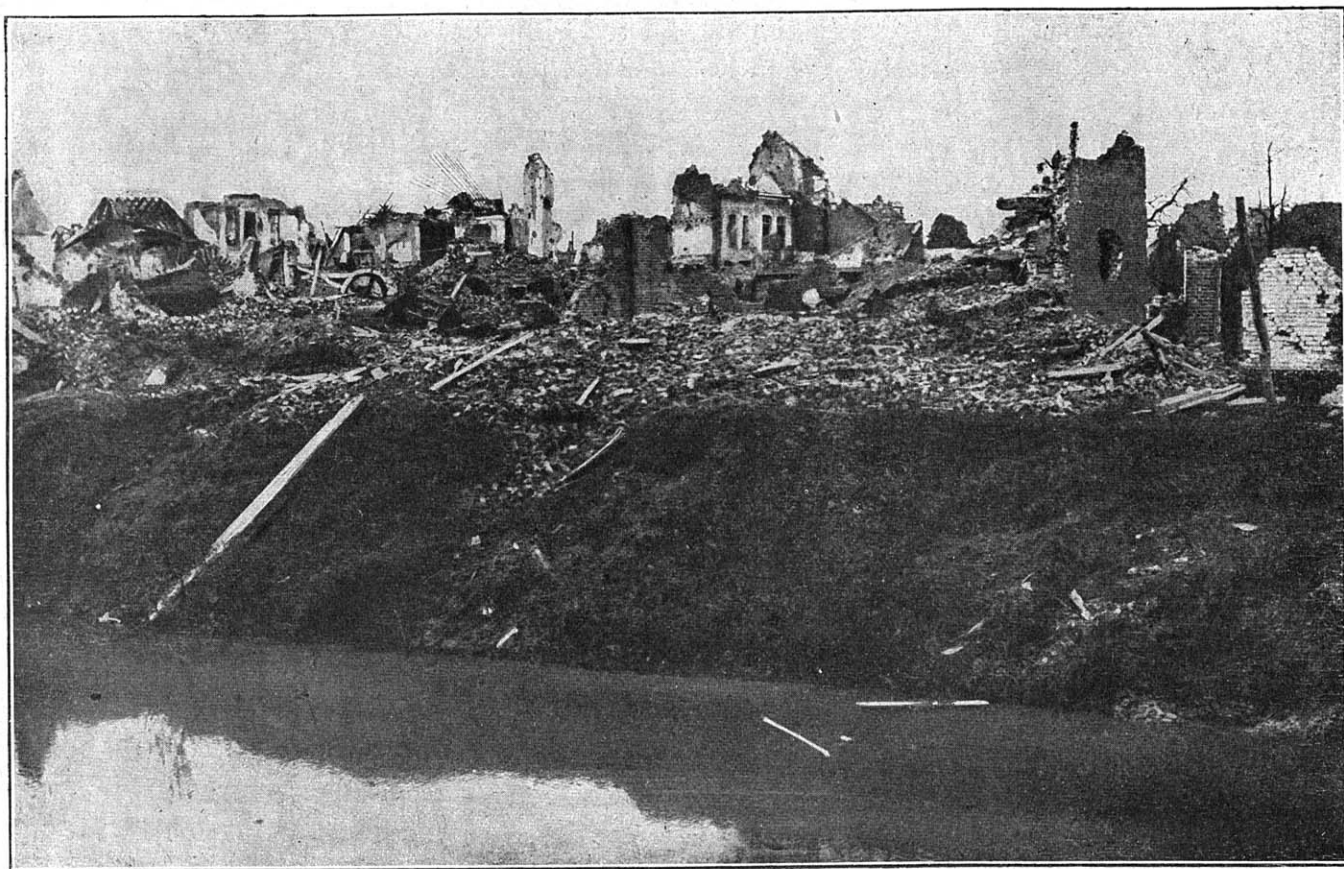
tière, pris, puis reperdu ; mais la 11<sup>e</sup> division Ferry mordit à peine dans les fils de fer du Labyrinthe ; l'après-midi, elle y pénétra d'un kilomètre dans la partie sud-ouest. Les cadavres allemands jonchaient le sol et 7 pièces de 77 avaient été capturées dans une casemate effondrée.

Au sud, le 17<sup>e</sup> corps (général J.-B. Dumas) avait été arrêté net par des réseaux de fil de fer intacts. Quant au 10<sup>e</sup> corps (général Wirbel), il avait attaqué après une préparation d'artillerie lourde tout à fait insuffisante : la 19<sup>e</sup> division Bailly, en face de Chantecler, partie à 350 mètres de l'ennemi avec un superbe entrain, fut immédiatement fauchée par les mitrailleuses et perdit 3 000 hommes en dix minutes. La victoire restait accrochée aux pentes de la falaise.

**APRÈS LE 9 MAI** La journée du 9 mai avait été la grande journée dans cette offensive engagée. Ensuite, la bataille se traîne, impuissante, au milieu des souffrances terribles des blessés et de l'anxiété tragique des combattants. Avec le premier jour, l'intérêt stratégique et tactique de la bataille tombait presque tout entier ; il ne restait plus que deux volontés étroitement en lutte pour le maintien du terrain conquis, pour la reprise du terrain perdu ; dans l'anonymat de l'héroïsme, c'est surtout alors, et pour quelques mottes de terre, que le sang allait couler à flots.

Ce que furent ces souffrances, sous le bombardement de plus en plus violent de l'ennemi réglé de la cote 119, quelle autre voix que celle des combattants d'Artois pourrait nous le dire :

Nos Alpins, n'ayant pas eu le temps de s'incruster profondément dans le sol, étaient couchés sur l'herbe, derrière de minces bourrelets de terre, sans abri contre les éclats. Le nombre des blessés augmentait avec une rapidité déconcertante ; mais, comme le barrage interdisait tout mouvement vers l'arrière, ils restaient à leur place sur la ligne de tirailleurs. Les cuistots ne pouvaient arriver. Les bidons étaient vides depuis la veille ; la chaleur accablait ; sur ce plateau d'argile, pas une goutte



LA BASSÉE. — LE VILLAGE DÉTRUIT SUR LE BORD DU CANAL

d'eau n'affleurait ; dévorés par la soif, les Alpains burent leur urine (1).

Les 10 et 11 mai, l'artillerie allemande se renforça de plus en plus et l'armée d'Urbal ne put que maintenir ses progrès : elle ne réussit pas à s'emparer de Souchez et de Neuville défendus avec opiniâtreté (2). Tandis qu'il observait le bombardement du Cabaret Rouge, dans l'après-midi du 10, l'héroïque Barbot fut blessé mortellement ; son successeur, le général Stirn, devait tomber à son tour deux jours plus tard. Une lutte ardente se poursuivit sur tout le front. Fayolle investit complètement Carency par l'est et l'ouest, y prit pied le 11, et, dans la nuit du 11 au 12, pénétra dans Ablain-Saint-Nazaire en flammes. Il tenait le bois de Carency et la cote 125 et il avait fait 2 000 prisonniers.

Autour de Neuville, Balfourier s'acharnait

(1) *La Division Barbot.*

(2) Voir *Die Schlacht von La Bassée und Arras im Mai 1915* (Loretoschlacht).

à la conquête du village, rue par rue, maison par maison, cave par cave. La division Ferry s'usait, le 11 et le 15, devant le Labyrinthe et au cimetière de Neuville, enlevé le 11 par le 37<sup>e</sup>. Quant aux 17<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps, leurs attaques coûteuses ne leur procuraient aucune avance.

A l'aile nord du champ de bataille, *là-haut*, sur le plateau de Lorette, le 21<sup>e</sup> corps Maistre déployait une énergie surhumaine ; il cherchait à déborder la chapelle et l'extrémité du plateau par le sud et par le nord pour faire tomber le fortin, mais l'ennemi se massait aux pentes sud des éperons. Ici les mitrailleuses d'Ablain, là-bas les canons d'Angres, partout les défenses allemandes brisaient les efforts ; on parvint cependant, le 11 au soir, au bas des pentes de l'éperon des Arabes. Le 12, un bel assaut du 2<sup>e</sup> bataillon du 21<sup>e</sup> d'infanterie enlève les ruines de la chapelle. Après deux jours de pluie, une attaque, le 15, échoue ; on se consolide jusqu'au 20, on creuse des boyaux ; mais l'ennemi s'accroche désespérément au Fond

de Buval et, le 21 mai seulement, l'éperon de Blanchevove (chemin des Barricades, disent les Allemands) est enlevé.

Sur le plateau de Lorette et ses contreforts, 3 000 ennemis dormaient leur dernier sommeil. Et combien des nôtres ! Cependant, si la force physique s'affaiblissait, la force morale paraissait inépuisable. La confiance des chefs et, dans l'ensemble, celle des troupes, résistaient à l'impression causée par les lourdes pertes et les insuccès locaux. Le général d'Urbal avait demandé que son front s'étendît au sud de la Scarpe, mais de graves nouvelles de Russie parvenaient au même moment à Chantilly : les Russes étaient enfoncés à Gorlice-Tarnow. Il était urgent d'obtenir un résultat appréciable en Artois et d'interdire, si possible, les transports allemands vers le front oriental. Joffre, le 14, décida que la 10<sup>e</sup> armée continuerait ses attaques

sans arrêt jusqu'à la conquête de la crête Givenchy-Bailleul et exploiterait le succès. Des renforts, la 5<sup>e</sup> division et le corps colonial, furent prélevés aux 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées.

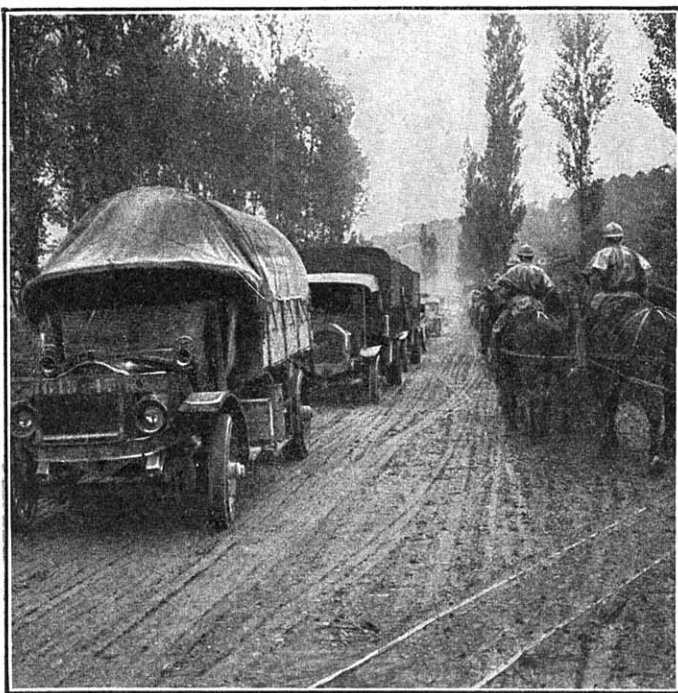
Ainsi, la bataille allait rebondir : d'Urbal, le 16 mai, fixa la base de départ à atteindre avant de reprendre une nouvelle offensive. Celle-ci, on pouvait l'espérer, profiterait de l'expérience du 9 mai.

Une instruction de Joffre, le 20 mai, déclara qu'il fallait « pousser les réserves en avant le plus possible. L'heure du succès est fugitive et l'occasion est perdue si les troupes réservées n'interviennent pas sur-le-champ. Il en résulte que les réserves doivent être articulées en largeur, à proximité immédiate des parties du

front où une rupture de la ligne ennemie peut être exploitée ».

En vue de ce nouvel assaut, la 10<sup>e</sup> armée s'efforça de parvenir à la base de départ fixée. A sa gauche, l'armée de Douglas Haig tenta bien de lui prêter main-forte : le peu de succès du corps indien et des 2<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions, au nord-est de Festubert, le 15 mai, ne donna guère d'espoir. Les jours suivants, la division canadienne, la 51<sup>e</sup>, puis la 47<sup>e</sup> division, s'ef-

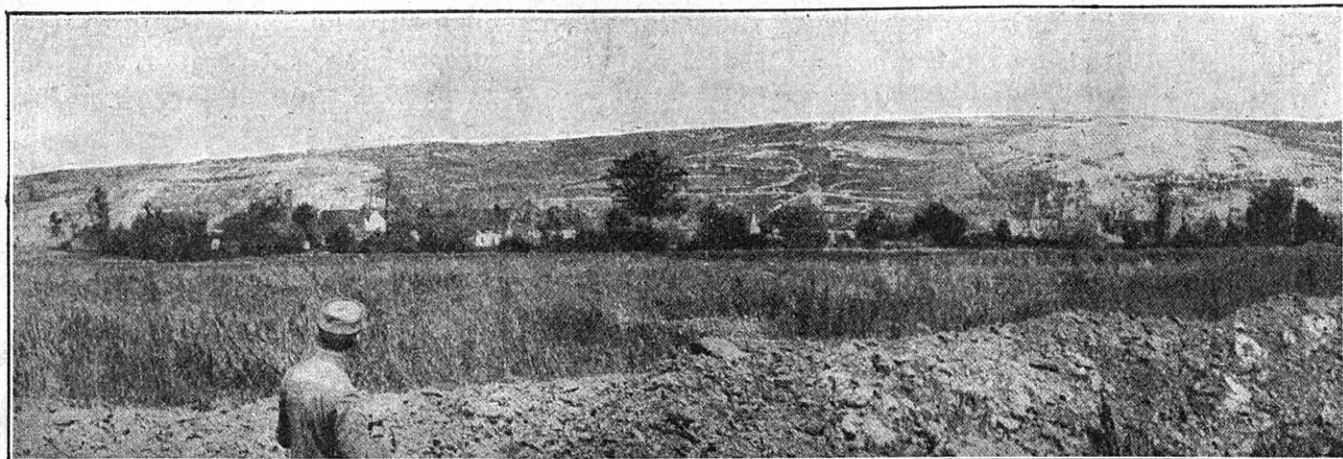
forcèrent de progresser à leur tour ; finalement, French arrêta les attaques le 26 mai, après avoir gagné 600 mètres sur 6 kilomètres de front et fait 785 prisonniers. Ce fut une déception en Angleterre et le point de départ d'une campagne du *Times* (Lord Northcliffe) en faveur d'une production intensive des munitions ; la politique s'en mêla aussitôt et le résultat fut la création d'un gouvernement de coali-



CONVOI DE RAVITAILLEMENT SUR LE FRONT

tion et d'un comité de guerre.

Sur son front d'Artois, le Kronprinz de Bavière n'avait pas cessé de se renforcer ; il avait amené cinq divisions nouvelles ; d'autres devaient suivre. Du 9 mai au 23 juillet, voici d'ailleurs les forces qu'il allait mettre en ligne entre La Bassée et Arras : I<sup>er</sup> corps de réserve bavarois (von Fasbender), III<sup>e</sup> corps (von Lochow), IV<sup>e</sup> corps (Sixt von Armin) VI<sup>e</sup> corps (von Pritzelwitz), VII<sup>e</sup> corps (von Claer, puis von François), VIII<sup>e</sup> corps (Riemann), XIV<sup>e</sup> corps (von Hänisch), 2<sup>e</sup> division de réserve de la Garde, 3<sup>e</sup> division bavaroise, 6<sup>e</sup> division de réserve bavaroise, 58<sup>e</sup>, 115<sup>e</sup> et 117<sup>e</sup> divisions, 5<sup>e</sup> brigade d'ersatz, 38<sup>e</sup> brigade de landwehr, 85<sup>e</sup> brigade de réserve, 185<sup>e</sup> et



Éperon Mathis. Bois de Bouvigny. Grand Éperon. Éperon des Arabes. Ancien emplacement de la Chapelle. Éperon des Spahis.

VUE GÉNÉRALE DU PLATEAU DE LORETTE (ÉPERON SUD)

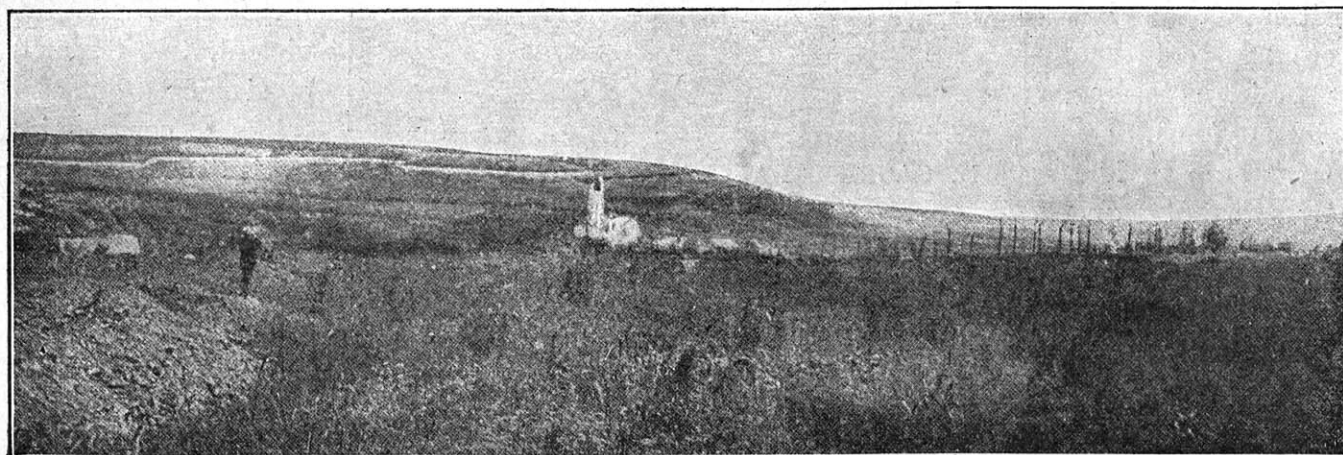
187<sup>e</sup> brigades. Cette masse imposante révèle la volonté de ne rien lâcher du promontoire d'Artois qui puisse compromettre les communications allemandes.

Si une réaction tentée du 22 au 25 mai échoua devant les tranchées françaises, une attaque combinée des 9<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> corps français pour réduire la poche de Souchez fut brisée les 25 et 26 mai. Dans le Fond de Buval, vers le château de Carleul, la progression ne pouvait se faire que lentement, péniblement ; Ablain-Saint-Nazaire ne fut conquis en entier que le 29, le Moulin Malon et la Sucrerie de Souchez le 31 ; mais le Labyrinthe résistait toujours.

Telle était la situation à la fin du mois. Les

soldats étaient exténués ; un officier notait sur son carnet : « Lorette les glace d'horreur et leur sang se fige à la pensée de retourner déjà piétiner leurs morts sur ce plateau. » Cependant, il restait à conquérir « l'invisible Souchez » que l'on commençait seulement d'apercevoir, alors que les canons français battaient ce village depuis huit mois ; et il restait à s'emparer du bastion énorme du Labyrinthe. On s'y employa pendant la première quinzaine de juin.

Ce fut une lutte terrible dans les boyaux, à coups de grenades, à coups de couteaux, à coups de crosses, à coups de mines, sur un terrain rempli de cadavres, à chaque instant déterrés par les explosions. La 5<sup>e</sup> division (Mangin) finit par tenir Neuville en entier



Blanche Voye. Éperon de l'Eglise. Église d'Ablain. Éperon de Souchez. Cimetière d'Ablain. Sucrerie de Souchez.

VUE GÉNÉRALE DU PLATEAU DE LORETTE (ÉPERON SUD)

le 9 juin et la 53<sup>e</sup> division, une grande partie du Labyrinthe. Mais le cirque de Souchez, protégé par les batteries allemandes de Liévin et de l'Hirondelle, fortifié sur ses pentes invisibles, restait l'inconnu du 21<sup>e</sup> corps.

**LA REPRISE  
DU 16 JUIN.  
LA FIN  
DE LA  
BATAILLE**

On se prépara donc pour tenter une seconde fois l'escalade de la falaise. Joffre insistait auprès de Foch (M. Millerand était également

averti) sur la nécessité de maintenir élevé le moral de l'infanterie en donnant à celle-ci l'impression de la supériorité incontestable de l'artillerie. Il voulait, en outre, s'assurer la collaboration des Belges et des Anglais.

La supériorité de l'artillerie, tel était bien ce qu'on voulait obtenir, à défaut de la surprise. Le 10 juin, le tir systématique de destruction des organisations ennemies commença. L'objectif principal était la crête de Vimy (cote 119, cote 140, La Folie, cote 132, Point-du-Jour), soit un front de 10 kilomètres devant lequel

se concentraient, du nord au sud, le 33<sup>e</sup> corps renforcé de la division marocaine, le 9<sup>e</sup> corps, le 20<sup>e</sup> corps et la 53<sup>e</sup> division, le 10<sup>e</sup> corps, le 17<sup>e</sup> corps ; en outre, masquant Souchez, le 21<sup>e</sup> corps agirait sur le bois de Givenchy. En réserve d'armée se trouvaient les 55<sup>e</sup> et 153<sup>e</sup> divisions, le 3<sup>e</sup> corps et le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie. A l'est de Saint-Pol,

tous les camions automobiles se tinrent prêts pour embarquer, dès le point du jour, l'infanterie tenue en réserve, franchir avec elle les lignes de tranchées de l'ancien front et la déposer à pied d'œuvre.

Le but, dégagé par une Instruction du 14 juin, était de « rompre, le 16, la ligne des défenses organisées et de forcer l'ennemi à accepter la bataille en rase campagne ». Joffre le précisait à Foch en insistant sur la nécessité d'obtenir des résultats décisifs ; s'ils

n'étaient pas assurés dès les premières journées, on s'arrêterait provisoirement et l'on s'y reprendrait plus tard méthodiquement, en étendant la bataille à la 2<sup>e</sup> armée au sud d'Arras. Il semble que, dès lors, tous les soins se soient portés sur la grosse artillerie et les munitions (on tira 300 000 obus), sans qu'on s'inquiétât suffisamment de creuser des tranchées de départ et des abris contre le bombardement ennemi. Or, le tir de l'artillerie allemande fut violent, très renforcé et si efficace que certaines compagnies avaient perdu 40 hommes avant l'assaut.



M. GABRIEL HANOTAUX SUR LE FRONT

A 12 h. 15, le 16 juin, les hommes débouchèrent sur toute la ligne. Tout de suite, le barrage allemand fit rage sur les troupes qui, non plus alignées comme au 9 mai, « se précipitaient en fourrageurs, perdues dans la poussière et dans la fumée ». Seuls, les 21<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> corps réalisèrent quelque avance, occupèrent le cimetière de Souchez, grimpèrent la



LE RAVIN SAINT-HUBERT, EN ARGONNE

cote 119, mais furent cloués sur place, à hauteur du Cabaret Rouge, par des rafales de mitrailleuses et d'artillerie. Les autres corps furent arrêtés net par des barrages. A la 19<sup>e</sup> division Bailly, les unités furent détruites, prises ou rejetées, comme certains l'avaient prévu, et la division perdit 1 750 hommes.

Le lendemain, l'armée ne fit aucun progrès et le général d'Urbal décida, une fois encore, de s'établir sur une nouvelle base pour lancer, de là, une offensive ultérieure ; on s'emparerait donc des points d'appui importants, puis on manœuvrerait par la gauche.

Le Labyrinthe entièrement conquis (1), les 20<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps furent maintenus sur la défensive du 19 au 23 juin, tandis que les 21<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> corps continuaient bien lentement à progresser. Le 21<sup>e</sup> corps, notamment, finit par atteindre en plusieurs points le chemin creux d'Angres à Ablain ; il emporta, le 18, le Fond de Buval (*Schlammulde*, ravin

de la Boue, disent les Allemands) ; il occupa le bois Carré et un poste près de la halte de Souchez. Mais il s'épuisait ; ses pertes étaient énormes ; du 9 mai au 20 juin, il était tombé, au 21<sup>e</sup> corps, tués ou blessés, 18 000 hommes !

Et déjà, la bataille de la 10<sup>e</sup> armée s'alanquissait ; elle se stabilisa, le 25, devant la supériorité de l'artillerie lourde allemande. Il restait, et ce fut l'ordre de d'Urbal, à progresser lentement, la gauche en avant, pour faire tomber les points d'appui.

Ainsi cette reprise du 16 juin, que Joffre avait voulue écrasante en artillerie, se trouvait écrasée par l'artillerie ennemie ; celle-ci, favorisée par la connaissance de nos projets et du terrain, avait eu tout le temps de se renforcer.

Dans son ensemble, l'offensive était suspendue. Elle avait démontré les difficultés d'enlever les villages organisés, si les canons n'ont pas détruit les caves bétonnées, d'où les mitrailleuses intactes se dévoilent à l'heure de l'assaut,

Est-ce à dire que l'échec était complet et

(1) Voir *Notre Épopée*, p. 293 et suivantes.

grave? La percée n'avait pas réussi, mais la 10<sup>e</sup> armée avait fait 7 450 prisonniers (la division Fayolle, seule, en fit 3 000). Elle avait pris 24 canons et 134 mitrailleuses et progressé, sur 10 kilomètres de front, de 2 à 4 kilomètres en profondeur. « La force de résistance des Allemands avait été mise à une rude épreuve, écrit Falkenkayn, et plus encore, comme toujours dans les grandes batailles défensives, la force nerveuse du commandement local et du G. Q. G. » Il avoue que « la situation fut très inquiétante toute une journée ». Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que toutes ses réserves, soit 10 divisions, avaient été transportées en Artois, que la pression allemande sur le front oriental en fut affaiblie, que la Russie put prolonger sa résistance et qu'enfin la mobilisation de l'armée italienne s'en trouva hâtée et facilitée.

Pourtant, les sacrifices consentis par l'armée française dépassaient peut-être la mesure où ils étaient indispensables à la cause commune : en trois mois, d'avril à juin, les armées de Joffre venaient de perdre 143 000 tués, morts dans les hôpitaux et prisonniers et 306 000 hommes évacués à l'intérieur. La France était-elle capable de renouveler un tel effort, pour sauver la coalition et forcer la victoire? Et cette première bataille des communications n'ayant pas réussi, pouvait-on attendre d'avoir les moyens d'en fournir une seconde?

#### LA FERME DE TOUTVENT ET QUENNEVIÈRES JUN (1915)

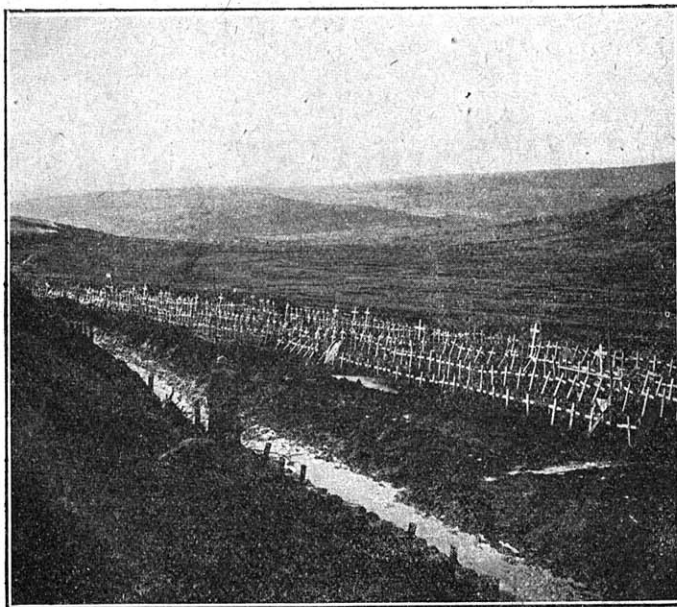
Tandis qu'il poursuivait sa bataille d'Artois, le général Joffre avait inquiété l'ennemi par des

coups de main sur le front des 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées. Deux d'entre eux furent des actions assez importantes.

Le 7 juin, le général de Castelnau (2<sup>e</sup> armée), qui tenait Hébuterne, avait mis en ligne le 11<sup>e</sup> corps (Baumgarten), la 53<sup>e</sup> brigade et l'artillerie de la 56<sup>e</sup> division; avec ces forces, il s'empara, entre Serre et Hébuterne, de la ferme de Toutvent. Il eût volontiers poussé sur Serre, mais Joffre ne pouvait disposer en sa faveur de troupes nouvelles. D'ailleurs la

11<sup>e</sup> armée allemande (Fritz von Below depuis le 4 avril) accumulait en hâte le XIV<sup>e</sup> de réserve (von Stein), les 26<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> divisions de réserve, la 52<sup>e</sup> division, la 185<sup>e</sup> brigade et des fractions du 1<sup>er</sup> corps bavarois. On dut en rester là.

La 6<sup>e</sup> armée (général Dubois) avait fait une attaque plus importante. Dubois venait de remplacer Maunoury qui, en même



LES ÉPARGES. — TOMBES FRANÇAISES

temps que le général de Villaret, avait été blessé dans la région de Soissons, par une balle allemande derrière un créneau d'où ils observaient l'ennemi. La 6<sup>e</sup> armée allait recevoir pour tâche, d'organiser en avant de Paris, de la Vesle à la Somme, trois positions successives dont la troisième s'appuyait au mont Ganelon, près de Compiègne, et de les compléter ensuite par la création de deux grandes régions fortifiées, l'une englobant Amiens-Longueau, l'autre la forêt de Compiègne et le plateau d'Estrées-Saint-Denis, soit en réalité un barrage de neuf lignes de tranchées ayant 12 kilomètres de profondeur moyenne. Paris devait être ainsi protégé par un système fortifié dont le rôle fut important pendant la campagne offensive allemande de 1918.



LES ALPINS AU REPOS DANS LES VOSGES

C'était aussi l'époque où, pour se créer un matériel de combat rapproché, chaque armée devait prendre des initiatives personnelles. La 6<sup>e</sup> armée avait mis ainsi en service, dès le printemps, des pétards explosifs, des grenades, des cache-flammes B pour mitrailleuses, des carabines lance-grenades, dites tromblons, des canons à air comprimé ; ce fut le seul moyen de franchir la période difficile où les Allemands s'armaient sans cesse d'engins nouveaux, lance-torpilles, lance-flammes, avions de bombardement, canons à longue portée, gaz asphyxiants, prenant ainsi une avance momentanée sur le matériel français.

Sur l'ordre de Joffre, le général Dubois avait préparé une attaque de son armée et il avait proposé d'enlever un saillant allemand au sud de la ferme de Quennevières. Le 35<sup>e</sup> corps (Ebener) et la 61<sup>e</sup> division (Nivelle) en furent chargés. Nivelle prit sous ses ordres les troupes d'attaque (73<sup>e</sup> brigade Boyer et 121<sup>e</sup> brigade Niessel) ; l'artillerie, comprenant des calibres depuis le 58 jusqu'au 155 long,

fut groupée en 49 batteries sur un dispositif en équerre, à 3 000 mètres de l'ennemi. La 1<sup>re</sup> armée allemande (von Fabeck remplaçant von Kluck depuis le 28 mars) tenait le secteur avec le IX<sup>e</sup> corps (von Quast). Après un bombardement de vingt-quatre heures, le 6 juin à 10 h. 40, zouaves et tirailleurs s'élancent, traversent trois lignes ennemies et clouent sur leurs canons les artilleurs allemands de trois pièces de 77, derrière la crête ouest du ravin de Toutvent.

Le soir, n'ayant perdu que 250 tués et 900 blessés, Nivelle avait fait 300 prisonniers et trouvait sur le terrain conquis 2 000 cadavres allemands. Le général Dubois eût voulu enlever le plateau les Loges-le Tiolet ; mais Joffre dut limiter la nouvelle action à la crête de La Bascule de Quennevières. D'ailleurs, von Fabeck réagissait vigoureusement et se renforçait de fractions appartenant aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> corps et au IX<sup>e</sup> corps de réserve ; il bombardait et contre-attaquait. Le 16 juin au matin, Nivelle enleva La Bascule, puis

l'abandonna, tandis qu'il échouait partout ailleurs (1).

**LA TRANCÉE  
DE CALONNE  
ET LES COMBATS DE  
L'ARGONNE  
(AVRIL-  
SEPTEMBRE 1915)**

Sur d'autres points du front et pour bien marquer sa volonté de ne rien perdre des observatoires qu'il occupait, Falkenhayn avait pris l'initiative. L'Argonne et Verdun entrent déjà, dès ce moment, dans ses préoccupations. Nous avons dit le but des premiers engagements livrés par l'ennemi en Argonne et la tentative de dégagement de Joffre. Falkenhayn n'acceptait pas facilement la perte de Vauquois et la perte des Éparges. Il résolut de réagir, entre les Éparges et la Tranchée de Calonne, avec le Ve corps (von Strantz), la 33<sup>e</sup> division de réserve, les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> divisions.

Le 24 avril, von Strantz attaqua, après un violent bombardement, sur la Tranchée de Calonne. La première ligne du 6<sup>e</sup> corps (Herr) fut enlevée sur 4 kilomètres entre Saint-Rémy et Vaux-les-Palameix ; la deuxième ligne fut également enlevée et l'ennemi poussa un moment jusqu'au carrefour entre Mouilly et les Éparges ; huit bataillons le rejetèrent au carrefour entre Mouilly et Saint-Rémy. Jusqu'au 7 mai, on se battit dans les bois, sans autre succès de part ni d'autre. Le général Roques avait, de nouveau, échoué le 29 avril, avec le 8<sup>e</sup> corps au bois d'Ailly et, comme il ne pouvait faire plus à la Tranchée de Calonne, où Gérard disposait de trois divisions, il devait bien convenir, quoiqu'à regret, que ces actions restreintes autour de la hernie de Saint-Mihiel n'auraient pas d'efficacité.

On se préoccupa surtout d'améliorer les positions. La région Argonne-Verdun, reliant notre pivot de l'Est aux secteurs de bataille de Champagne et d'Artois, demandait une consolidation incessante. La lutte locale prit un véritable caractère d'acharnement dans la

forêt d'Argonne. Elle était très vive en mai à Bagatelle ; contre les bombes asphyxiantes de l'ennemi, la 3<sup>e</sup> armée (Sarrail) avait grand-peine à tenir, faute de grenades et de pétards de tranchée. Le 20 juin, la 27<sup>e</sup> division allemande s'empara de l'ouvrage de Labordère. Le 30, les obus lourds, les obus à gaz, les minenwerfer allemands détruisirent les ouvrages Central, Cimetière et Bagatelle et la première ligne du 32<sup>e</sup> corps (Duchêne) fut emportée entre la route de Binarville et Marie-Thérèse ; on ne put reprendre que Blanleuil. Le 2 juillet, le 151<sup>e</sup> (commandant Rémy) se défendit héroïquement à la « Tranchée Verte ». Mais le tir à obus asphyxiants bouleversait les hommes ; des buées de vapeurs bleues s'élevaient au-dessus des arbres et restaient immobiles ; la forêt s'embrasait comme une fumière gigantesque.

Dans les sous-bois, les grenades à main et les mitrailleuses faisaient rage, des bombes et des obus à gaz étaient lancés de la hauteur enveloppée de vapeurs ; des charges de dynamite creusaient dans les profondeurs de la terre des entonnoirs, détruisant les palissades et les corps des hommes. Encore une fois, la forêt était redevenue un enfer (1).

Avec ces moyens puissants, von Mudra enleva, le 13 juillet, la première ligne du 5<sup>e</sup> corps (Hallouin) ; il grimpa la pente sud du ruisseau des Meurissons, conquit la cote 285 et une partie du plateau de la Fille-Morte et fit 3 700 prisonniers.

Une magnifique contre-attaque, les clairons sonnait la charge, du 66<sup>e</sup> bataillon de chasseurs Leclère (9<sup>e</sup> division Arlabosse) reprit la cote 285 (2).

C'était l'heure où Sarrail préparait lui-même une opération sur la droite de von Mudra. Le 14 juillet, son attaque, dépassant un instant Labordère, échoua finalement avec le 5<sup>e</sup> corps (Hallouin) au sud des Meurissons, le 32<sup>e</sup> corps

(1) STEGEMANN, 3<sup>e</sup> volume, et BERNARD KELLERMANN, *Der Krieg im Argonnenwald*.

Voir : DUBAIL, *Journal de Campagne* t. II. — SARRAIL, *Souvenirs de 1914-1915* (dans *Revue politique et parlementaire* du 10 août 1921).

(2) Louis THOMAS, *Les diables bleus*, page 172.

(1) Général A. DUBOIS, *Deux ans de commandement*, p. 174 et suivantes.



GÉRARDMER. — UNE REMISE DE DÉCORATIONS A UN BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS

(Duchêne) à Labordère, et la 128<sup>e</sup> division (Riberpray) à la croupe 213. Joffre finit par s'inquiéter de ces insuccès. On avait perdu depuis un mois près de 7 000 prisonniers et 52 mitrailleuses. Après avoir demandé à Dubail quelle était « l'atmosphère morale » de la 3<sup>e</sup> armée, il fit passer l'armée d'Argonne au groupe d'armées du centre (Castelnau) et, le 22 juillet, remplaça Sarrail par Humbert.

On se battit encore le 12 août pour l'ouvrage Martin qui fut perdu, le 8 septembre pour l'ouvrage de Marie-Thérèse, perdu également avec 2 000 prisonniers et 50 mitrailleuses.

Malgré ces succès locaux, le résultat obtenu par le Kronprinz n'était pas celui qu'il avait souhaité : la vallée de la Biesme, qui était son objectif immédiat, restait entre les mains de l'armée française, ainsi que les pentes sud de la Fille-Morte et de la vallée de Courtes-Chausses. Toutefois la ligne de communication de Sainte-Menehould à Verdun était désormais sous le feu de l'artillerie lourde allemande

et elle devait y être encore au printemps suivant, quand Falkenhayn se décidera à l'assaut de Verdun. Il y avait donc là un point de départ. Rien n'est négligeable à la guerre.

#### LE PIVOT DES VOSGES.

**METZERL,  
LINGEKOPF,  
REICHACKERKOPF,  
SCHRATZMAENNELE**

L'initiative prise par l'ennemi en Argonne obligeait le haut commandement français à s'assurer à tout instant de la solidité du « pivot de l'Est ». Nous ne pouvons trop le répéter : la solidité de sa « droite aux Vosges » était la garantie principale de Joffre depuis le début de la guerre. Le général Dubail était chargé, avon-nous dit, de s'assurer la maîtrise absolue du cirque de montagnes Hohneck - Rheinkopf - Drehkopf, d'où descendent toutes les rivières des deux versants vosgiens. Cette mission incombait, au début d'avril, à la 7<sup>e</sup> armée (Maudhuy). Le Vieil-Armand déjà conquis, il

était nécessaire, pour atteindre le but cherché, d'attaquer, au nord, la ligne de crêtes Lingekopf-Reichackerkopf-Schnepfenriedkopf-Kahlerwasen. On se mit énergiquement à l'œuvre.

Dès le 17 avril, le Schnepfenriedkopf était enlevé. Maudhuy espérait être prêt à la fin du mois pour l'assaut du Linge et du Reichacker ; mais à la suite d'une conférence tenue le 21 entre Joffre, Dubail, Maudhuy et Serret, il fut décidé d'attaquer d'abord le Kahlerwasen. Les difficultés cependant commençaient. Von Gaede, le 25, reprit le Vieil-Armand que le 7<sup>e</sup> bataillon réoccupa le 26 : on tenait le sommet au point trigonométrique 956,5 mais l'ennemi gardait une butte à 180 mètres au sud-est, ce qui lui permit d'ergoter sur la possession du sommet.

Il fallait hâter les travaux. Maudhuy y déployait toute son activité.

Trente-deux kilomètres de chemins furent construits ou aménagés ; places d'armes, boyaux et sapes, baraquements et lignes télégraphiques, tout finit par s'achever. Joffre, alors en pleine bataille d'Artois, recommanda, le 31 mai, de « fixer l'ennemi ». L'attaque devait être menée sur Braunkopf - Metzeral-Sondernach-Hilsenfirst par la 47<sup>e</sup> division (de Pouydraguin) et la 66<sup>e</sup> division (Serret).

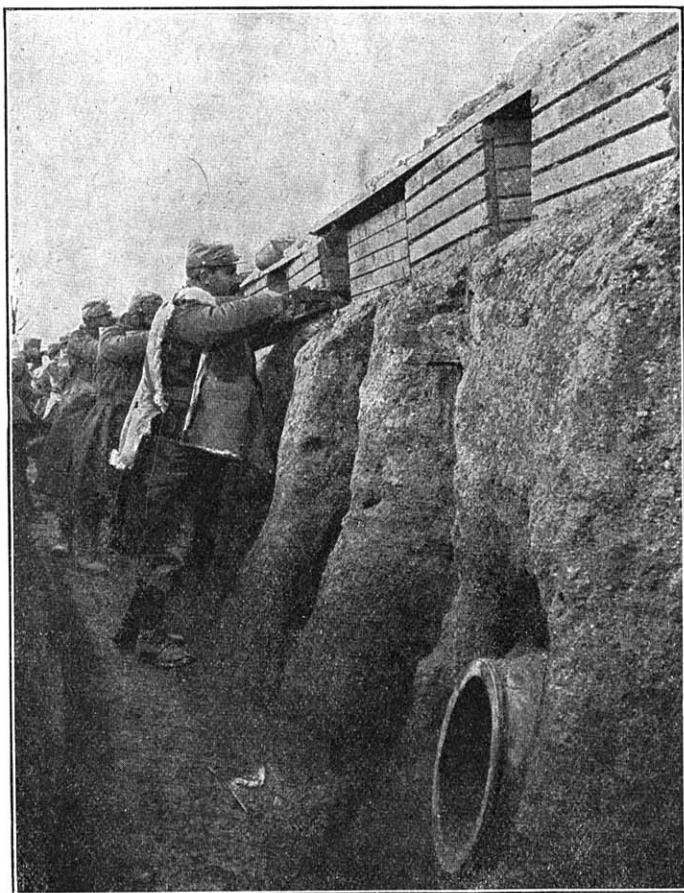
Aux accents de la *Sidi-Brahim* et de la *Marseillaise*, l'assaut des chasseurs, au jour fixé, le 15 juin, se déclenche et enlève les ouvrages

d'Hilsenfirst, de Braunkopf et de la cote 830 (Sillackerwasen). Le combat continue le lendemain et, le 17, von Gaede cède devant Maudhuy ; celui-ci pousse alors la 47<sup>e</sup> division d'Altenhof sur Metzeral et la 66<sup>e</sup> d'Hilsenfirst sur Sondernach. Le 20 juin, l'ennemi cède à l'Anlass tandis que, descendus de la croupe ravagée du Braunkopf, les chasseurs atteignent, le 21, Metzeral en flammes ; Sondernach tombe également.

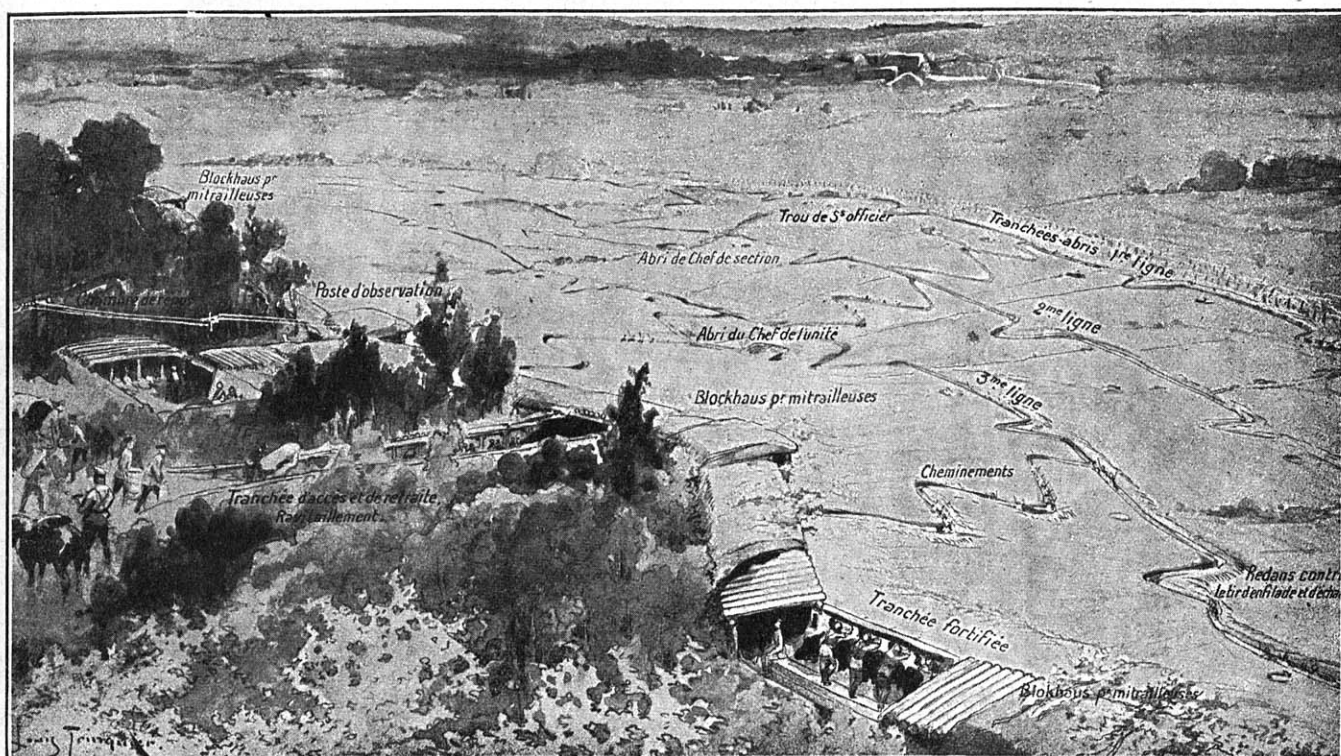
C'était un beau succès. Restait, au nord de la Fecht, le massif du Linge barrant l'horizon d'une haute muraille de trois kilomètres. Ici encore, il avait fallu une longue préparation. Là où il n'y avait que de rares sentiers muletiers, une route de 12 kilomètres fut construite, ainsi que de larges boyaux bien défilés, des camps, des baraquements pour les hommes et les mulets, des dépôts de munitions et d'outillage, des relais d'ambulance.

Tandis qu'on se préparait ainsi, une brillante action de la 41<sup>e</sup> division reprenait à l'ennemi (détachement d'armée von Falkenhausen), plus au nord, au Ban-de-Sapt, l'observatoire de la cote 627 et, poussant à l'est de La Fontenelle, enlevait à la 3<sup>e</sup> division de réserve 800 prisonniers.

Cependant, l'assaut du Linge était imminent. Le 20 juillet, après dix heures de bombardement, les bataillons de chasseurs de la division de Pouydraguin s'élancèrent : le 14<sup>e</sup> enleva le Lingekopf, le 22<sup>e</sup> le Barrenkopf, mais l'ennemi maintint au centre, sur le Schratz-



FANTASSINS DANS UNE TRANCHEE



(D'après l'illustration.)

## VUE PANORAMIQUE D'UN SECTEUR DE TRANCHÉES

maennele, des positions formant flanquements et, le 21, il fallut abandonner du terrain. Au Reichackerkopf, les 6<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> bataillons avaient aussi beaucoup souffert.

Et ce fut, désormais, une lutte âpre et sans merci pour se maintenir et progresser sur les pentes, sous les bois, de crête en crête. Le 22 juillet, sous les yeux de Dubail venu à l'Altenberg, les jeunes soldats de la classe 1915 bondissent vers le Linge, encerclent le Schratzmaennele, escaladent le Barren ; mais quelque témérité se paya d'un recul et, le 26, il fallut faire un nouvel effort : le Lingekopf et le Collet du Linge furent enlevés par les 14<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> bataillons. Les sommets, les jours suivants, passent de mains en mains au cours de rudes et ardents combats, où des compagnies alignées attaquent des tranchées qu'aucun obus n'a atteintes et tombent décimées dans le même alignement, en chantant la *Sidi-Brahim* (1).

C'est que, maintenant, du Linge à Metzeral, von Gaede dispose de quatre divisions (6<sup>e</sup> de

landwehr bavaroise, 8<sup>e</sup> de réserve bavaroise, 19<sup>e</sup> de réserve, 187<sup>e</sup> brigade, éléments de la 12<sup>e</sup> de landwehr). Les 4 et 5 août, un déluge de 40 000 obus s'abat sur les positions françaises et la Schlucht est canonnée avec du 420. Pourtant, on parvient à maîtriser l'ennemi. Enfin, le 17 août et jusqu'au 23, on progresse au Barrenkopf, au Collet du Linge et, surtout, on occupe définitivement, le 22 août, la clef de la position, le sommet du Schratzmaennele, d'où l'on aperçoit, tout proches, la vallée de Munster, Colmar et la plaine d'Alsace.

### CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DES TRANCHÉES

Ainsi, depuis les premières semaines de l'automne de 1914, combien d'efforts ont été nécessaires, combien de combats ont été livrés pour atteindre seulement quelques observatoires ! La « guerre des tranchées » est maintenant installée. Le soldat « remue de la terre ». Un des esprits les plus avertis qui aient écrit sur la guerre, le commandant Laur, au début de son livre

(1) *Lettres du capitaine Belmont*, p. 228 : « Ce Linge est bien le tombeau des chasseurs. »

*Lorette* (publié sous le pseudonyme de Henri René), écrit : « 8 octobre 1914. ... Mais nous, la 2<sup>e</sup> division, pour qu'on nous eût débarqués sans suivre la première à l'ouest d'Arras, *pour qu'on nous fît construire hâtivement des tranchées* autour des villages où nous étions cantonnés... il fallait donc nous attendre à être engagés *sur place*. » C'est déjà la guerre de position. Il ne s'agit plus seulement de ces simples trous de tirailleur où le soldat se couche et tire en s'abritant derrière son sac, et il est bien question, dès lors, d'une fortification de campagne ; on installe en fortins les villages « où l'on était cantonné ». La grande ligne de la mer aux Vosges commence à s'ébaucher.

Les Allemands avaient été frappés du savoir-faire des Français et de leur adresse à s'abriter. Mais quand, après la bataille de la Marne, l'heure de la retraite eut sonné pour les Allemands, ce fut aux Français de s'étonner et de s'émouvoir.

Au nord de la rivière d'Aisne, ils se heurtèrent à des organisations puissantes et qui n'avaient plus rien des improvisations hâtives dont on s'était contenté jusque-là. A tel point que l'on admit généralement l'idée que l'État-major allemand avait fait étudier préventivement le terrain autour du massif de Coucy et qu'il l'avait fait retrancher au fur et à mesure de l'avance de ses troupes vers la Marne, pour leur ménager un abri en cas de retraite. Si cette supposition est aujourd'hui écartée il n'en reste pas moins vrai que l'armée allemande avait été mieux préparée que l'armée française à organiser la fortification de campagne. La leçon de la guerre du Transvaal et de la guerre russo-japonaise était trop récente et trop éloquente ; la doctrine même de Schlieffen sur l'inviolabilité des fronts et sur la manœuvre par les ailes conduisait à l'organisation du centre ; enfin, la tradition du retranchement pour les campements et pour la protection des places fortes était inhérente à tout enseignement militaire. La « terre remuée » avait joué un trop grand rôle dans les guerres antérieures à Napoléon, pour que l'ima-

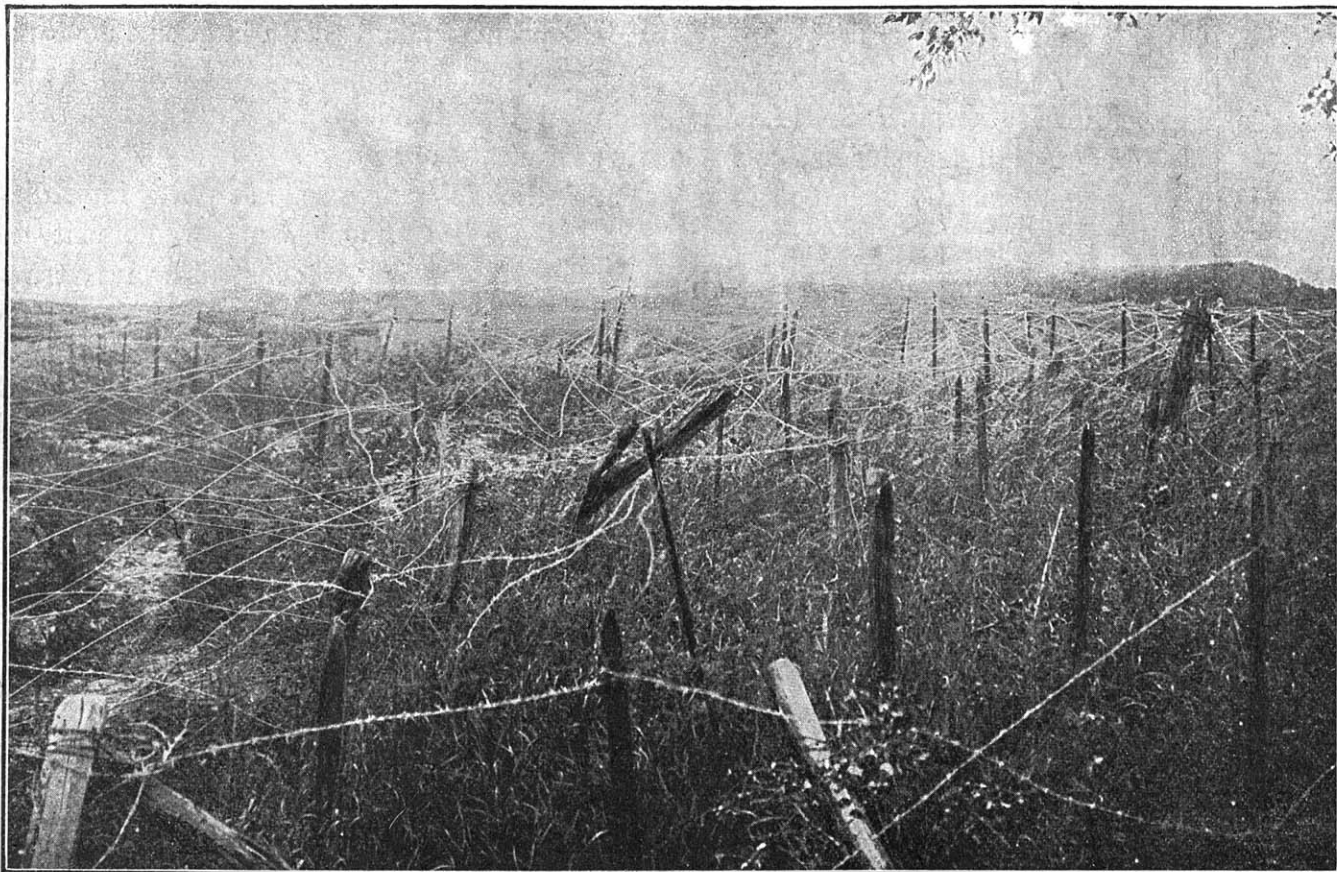
gination, surtout érudite, de la stratégie allemande y eût complètement renoncé

Cette tradition était à la base de l'enseignement que le jeune Bonaparte lui-même avait reçu à Brienne et à l'École militaire. Ses véritables maîtres, les Bourcet et les du Teil, — qui étaient loin de compter parmi les partisans de la défensive passive, — ne manquaient pas, cependant, d'appuyer leurs manœuvres sur une solide organisation du terrain. J'ai entre les mains un cahier manuscrit où sont rédigées les leçons que la génération de Bonaparte reçut dans les écoles royales : or, voici la liste des sujets qui y sont traités : *Castramétation de Vauban* ; *Mémoires sur les reconnaissances*, par Bourcet ; *Profil de Filey pour retranchements* ; *Mémoire pour déterminer le déblai des ouvrages de campagne* ; *Réflexions sur la fortification, l'attaque et la défense des places*, par Baudouin (l'auteur du livre sur les campagnes du maréchal de Luxembourg que Napoléon étudiait à la Malmaison) ; *Le mineur en campagne*, par Mouret ; *Objet de l'étude des ingénieurs*. Comme on se préoccupait de construire des tranchées, on avait également réfléchi à l'art de les attaquer et de les enlever. On trouve, dans la littérature militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle et, en particulier, dans les ouvrages de du Teil, des formules qu'il a fallu retrouver, pour ainsi dire, dans la pratique :

Le moment où les troupes doivent agir est déterminé par les ravages qu'aura faits l'artillerie sur les troupes et les retranchements... Les retranchements étant ouverts, les troupes ennemies inquiétées et battues de toutes parts, la victoire qu'a préparée l'artillerie ne dépend plus que de la bravoure des troupes... Les retranchements ayant été renversés, les troupes battues dans tous les points où l'on a pu les découvrir, rien ne doit arrêter l'impétuosité de l'attaque.

Et le général Colin, qui cite et commente ce passage, ajoute :

Voilà donc, énergiquement présenté et rappelé sans cesse dans cet opuscule, le principe de la concentration des efforts ; et voilà, indiquée pour la première fois d'une manière formelle, la préparation de l'attaque par l'artillerie. Du Teil montre bien la filiation des idées dans l'ex-



UN RÉSEAU DE FILS DE FER BARBELÉS

posé qu'il fait des moyens d'action par lesquels on parvient à ce but ; c'est *aux gros calibres et aux obusiers qu'il faut avoir recours pour ouvrir la voie à l'infanterie* ; en un mot, c'est la destruction des obstacles, et des points d'appui que l'on demande, d'abord, à *cette artillerie nouvelle* (1)...

Ces lignes ne paraissent-elles pas écrites hier ? En fait, la théorie de la guerre des tranchées, soit défensive, soit offensive, est dominée par des principes raisonnables et qui se retrouvent naturellement exprimés dans tout enseignement militaire digne de ce nom. Ce qu'il faut dire, c'est seulement que Bonaparte adapta cet enseignement à une stratégie plus libre et plus hardie. Son vigoureux génie sauta par-dessus les obstacles et empêcha ses adversaires de s'appuyer sur eux.

Sa rapidité les éblouit. Ajoutons que cette précipitation, cette désinvolture, cet entrain extraordinaire avaient été prévus aussi par

l'école si brillante des philosophes militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle ; dans un passage célèbre, Guibert avait écrit :

Je dis qu'une armée bien constituée et bien commandée *ne doit jamais trouver devant elle de position qui l'arrête...* Je dis que les positions sont inépuisables, qu'il est facile d'obliger l'ennemi à en sortir et, s'il s'obstine à y rester, de l'y attaquer avec avantage. *On n'a qu'à se porter sur son flanc ou derrière lui...* Je dis qu'un général qui secouera, à cet égard, les préjugés établis, embarrasera son ennemi, l'étonnera, ne le laissera respirer nulle part, *le forcera à combattre et à reculer toujours devant lui.*

Qu'on se souvienne de la bataille de Foch ; et Guibert annonce, avec une précision extraordinaire, l'avènement qui va se produire :

Alors, dit-il, un homme s'élèvera, peut-être resté jusque-là dans la foule et dans l'obscurité, un homme qui aura peut-être ignoré son talent, qui ne l'aura senti qu'en l'exerçant et qui aura fort peu étudié. Cet homme s'emparera des opinions, des circonstances, de la fortune ; et il dira au grand théoricien ce que l'architecte praticien

(1) *Education militaire de Napoléon*, 1901, in-8°, p. 76.

disait devant les Athéniens, de l'architecte orateur : « Ce que mon rival vous a dit, je l'exécuterai. »

Cet homme, ce fut Napoléon. Mais, héritier de la Révolution, ce qu'il transforma, ce fut moins la méthode de la guerre que la politique de la guerre ; il se servit non seulement des armées, mais aussi des peuples ; il s'empara de la force nerveuse que donnait à la France la rupture avec un passé révolu et routinier ; ce chef intrépide gonfla la voile de sa fortune militaire « au souffle de la liberté ». Il inaugura la guerre à fond et, tant qu'il put disposer de ce nerf, il fut assuré de la victoire. Il n'avait rien oublié des enseignements reçus dans la période de préparation. Tous les moyens de la guerre, y compris « la terre remuée » et les retranchements, étaient sans cesse présents à son esprit. Ce serait méconnaître son bon sens fondamental de le croire capable de les négliger. Si son impétuosité l'imposa parfois à ses adversaires, lui-même était prêt à y recourir le cas échéant, et pour la plus extraordinaire des campagnes de mouvement, celle d'Iéna, il avait prévu qu'il pourrait se servir des retranchements ; il avait emporté tout l'outillage nécessaire ; la promptitude de la déroute adverse rendit inutile cette précaution.

On pouvait donc prévoir que, dans une guerre plus acharnée, où les peuples européens s'engageraient plus à fond encore, la tranchée

reparaîtrait : déjà deux guerres récentes l'avaient prouvé quand éclata la guerre de 1914. L'appareil de l'ancienne érudition en cette matière fut donc de mise à nouveau : pas un théoricien qui n'y eût pensé.

L'application universelle se porta immédiatement sur les moyens, non seulement de

construire les tranchées, mais aussi de les forcer. On pensait encore, comme Guibert, que, quelle que fût la solidité des retranchements de campagne, on finirait par en avoir raison, *si l'on se portait soit sur leur flanc, soit derrière eux.*

Mais voilà qu'un élément nouveau et extraordinaire surgissait. La ligne des tranchées ne pouvait plus ni être tournée, ni être enveloppée, car elle s'étendait de la mer à la frontière de la Suisse, pays neutre : ainsi discontinuée et fermée aux ailes, elle ne présentait ni flanc, ni derrière ; il fallait donc la rompre pour en avoir raison.

Toutes les prévisions

antérieures sont dépassées. L'enseignement classique est périmé. Il faut encore trouver autre chose.

#### L'AME

**DES TRANCHÉES** Mais, pour dégager ces moyens nouveaux, il fallait du temps. Le temps, ce fut le *moral* qui le fournit. Le soldat boucha, de son corps, de sa volonté, les trous que le fait nouveau venait de produire dans la théorie et dans la pratique modernes de la guerre. Il fit au pays



UNE MACHINE A CREUSER LES TRANCHÉES



UN ABRI SUR LE FRONT

un rempart de sa poitrine : *civis murus erat*. Cette guerre, qui a appris tant de choses à l'humanité, lui a appris notamment l'extensibilité indéfinie de son endurance et de son courage. La première ressource des chefs fut l'âme des soldats qui, en présence de l'obstacle, se spécialisa, en quelque sorte, et devint l'*âme des tranchées*. D'un côté comme de l'autre, le soldat s'enfonça précipitamment sous la terre, et non pas seulement pour s'abriter, mais pour ne pas céder, pour rester sur place, *pour tenir*.

Les Allemands savaient que, s'ils s'éloignaient de Paris, s'ils perdaient un pouce de terrain conquis, ils abattraient définitivement la force de résistance de leur peuple qui se traînait de désillusion en désillusion, en quête d'une prompte victoire toujours promise et toujours retardée ; et les Français savaient que la moindre parcelle de terrain cédée au sud de la ligne de l'Aisne mettrait de nouveau en péril Paris, et présagerait une issue fatale

de la guerre. D'où le prodigieux acharnement réciproque : en dépit des objurgations de Bernhardt, le soldat allemand *se terra* ; et malgré les objurgations inverses des théoriciens de l'offensive, le soldat français *se terra*, lui aussi.

Et, des deux côtés aussi, on construisit le réseau infiniment complexe des tranchées, mais non pour rester, — pour en sortir. Ces lignes, ces retranchements, ces fortins, ces fils de fer barbelés ne s'appliquent à la défensive que momentanément. On en sortira le plus tôt possible, pour reprendre ce qui fut l'éternel rêve et la déception infiniment renouvelée, dans les deux camps, la marche en avant, la guerre de mouvement. Chefs et soldats ne pensent qu'à cela, ne travaillent qu'à cela, et voilà ce qu'il faut avoir dans l'esprit quand on prononce ce mot *l'âme des tranchées* ; s'il n'y avait pas eu cette foi, cette conviction, cette certitude de la rupture à chaque nouvel assaut, la défensive en tant que défensive

eût plié. La guerre des tranchées ne fut jamais conçue autrement que comme la préparation d'un assaut victorieux.

L'avenir en sera réduit à deviner ce que fut cette lutte immobile, passionnée et terrible.

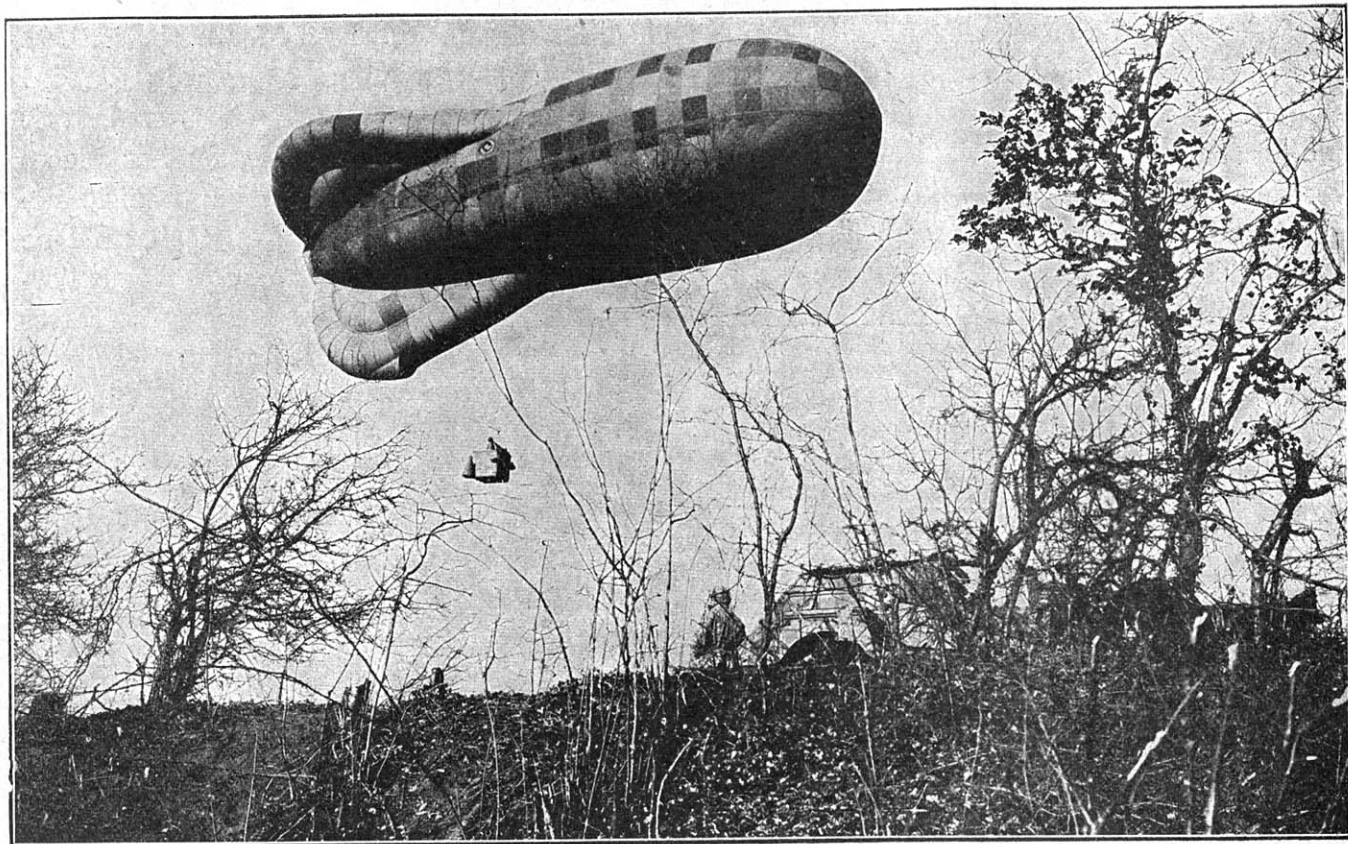
Sans doute, le monde ne reverra jamais rien de tel. Précisément parce qu'il fallut tout improviser, il y eut des misères effroyables et qui furent pourtant supportées. De ces quatre longues années accrochées aux tranchées, les plus mauvaises furent les premières. Il fallut tout faire dans un accablement noir et sous la chute constante de la mort. Seuls peuvent dépeindre ces souffrances ceux qui les ont subies :

Allons ! je m'exécute et j'essaye de t'introduire dans ma tranchée... En face d'un bois célèbre et qui réunit dans son nom et la mort et la mer (Mortmare), et contre lequel sont venues briser toutes les vagues de nos assauts, la ligne française actuelle suit de très près la lisière. Le Boche a installé ses tranchées en avant de cette même lisière. Les nôtres épousent parallèlement les leurs à une distance variant de 25 à 30 mètres ; ou plutôt, des deux côtés, on est actuellement en tête-à-tête sur les positions où se sont arrêtés les derniers combats, il y a huit mois environ. Dans certaines parties comme, par exemple, dans mon ancien secteur, on s'est avancé comme un coin dans la ligne ennemie et l'on y est resté. C'est un saillant qui les gêne et qui est très battu. La tranchée qui est maintenant notre tranchée de soutien, à 150 mètres de la première ligne, s'appelle encore « tranchée de départ », parce que c'est de là que l'on est parti pour les grands assauts. Entre elle et la première ligne, il y a une ou plusieurs tranchées intermédiaires toutes traversées par de grands boyaux perpendiculaires. Depuis la tranchée de départ jusqu'à la tranchée ennemie, c'est un sol perpétuellement bouleversé par les obus, les torpilles et les bombes, sol ensanglanté où il y a autant de débris humains que de terre, et où l'odeur du cadavre prend à la gorge pour qui le parcourt en arrivant sans préparation ; mais on s'y habitue vite. Entre les deux lignes s'étend une zone neutre, perpétuellement labourée, criblée de trous d'obus et d'entonnoirs de mines. Impossible de mettre en avant de ces tranchées de beaux réseaux, bien larges et bien solides, comme dans les parties du front où les adversaires sont assez loin : les réseaux seraient immédiatement détruits. Il n'y a de possible que des séries d'oursins, de chevaux de frise et autres hérissons barbelés, qui forment devant la tranchée une ligne continue et qui peuvent être malmenés par les projectiles... Mais, à vrai dire, comme disait le commandant R..., qui avait vécu six mois là, la tranchée, des deux côtés, se défend surtout

par la terreur qu'elle inspire. Derrière ces grosses murailles en sacs à terre de 15 à 20 mètres, le guetteur observe, parfois à travers un étroit créneau, vite repéré par les balles, plus souvent et plus commodément par un périscope. La nuit, on peut se risquer à regarder par-dessus le parapet ; mais, le jour, c'est impossible : aussitôt, une balle vous frôlerait les oreilles et risquerait même de vous faire redescendre dans la tranchée la tête la première. La nuit, les sentinelles tiraillent ; elles tirent de temps à autre une cartouche pour dire au Boche d'en face : « Nous sommes là... » Mais ce sont là des bagatelles ; il n'y a de sérieux que l'artillerie (sauf, bien entendu, s'il y avait une attaque : alors, la grenade est l'arme décisive). Chacun a ses canons braqués sur la tranchée ennemie pour faire, en avant d'elle, à la première alerte, un tir de barrage qui arrêterait net toute attaque. Dans la journée, nos 75 s'exercent à ce jeu. Mais ce qui est redoutable surtout pour l'occupant de la tranchée, ce sont toutes les gentilles de l'artillerie spéciale, bombes, torpilles, grenades à fusil, fléchettes, etc. A de certaines heures, des deux côtés, on s'arrose méthodiquement ; et, comme chacun des deux adversaires connaît très bien l'organisation et la topographie d'en face, on arrose les tranchées de première et deuxième ligne, les P. C., les boyaux les plus fréquentés, les mitrailleuses, etc. Généralement, les matinées sont calmes ; par une convention tacite, les deux artilleries se taisent, sauf de temps à autre, quand quelque artilleur grincheux envoie une bombe inattendue (mais ce n'est pas de jeu). Ce temps de repos est d'ailleurs bien nécessaire pour réparer les dégâts. Que de fois la tranchée est bouleversée, les boyaux nivelés, les abris comblés ! Alors, il faut se remettre à l'ouvrage, et sans se lasser. Vers 10 heures et demie, onze heures, notre 75 commence à taquiner le Boche ; il met un point d'honneur à ouvrir le bal ; et la fête commence ; avec des périodes de répit, cela dure jusque vers minuit. Il fait bon rester dans son abri, surtout quand il est solide. Si le service vous oblige à rôder dans le secteur, il faut alors cheminer prudemment, écouter les départs des mortiers, et regarder où vont tomber les oiseaux sinistres qu'on entend siffler au-dessus de soi. J'appelle cela vivre dangereusement (1).

Ce tableau paraît complet et, cependant, que de traits il néglige encore : la rudesse des hivers, la boue profonde et implacable, la longueur et l'énervement des attentes, la maussaderie,

(1) Cette lettre, datée du 19 janvier 1916, c'est-à-dire en pleine période de la guerre des tranchées, est extraite de l'admirable recueil des *Lettres de guerre* du brillant et sage officier Pierre-Maurice Masson, tué le 16 avril 1916, aux tranchées de Flirey. Cet écrivain plein de talent et plein de promesses qui corrigeait dans les tranchées son livre sur la Religion de Jean-Jacques, était un de ces hommes de haute valeur intellectuelle et morale que la guerre a fauchés dans leur fleur. Chrétien stoïque que la mort des héros couronna.



L'ASCENSION D'UN BALLON D'OBSERVATION

à rendre fou, de ces journées et de ces nuits sans repos avec la rencontre toujours imminente du hasard mortel, et puis, les autres misères répugnantes, les poux, la saleté, l'odeur insupportable, toutes les promiscuités. Mais on parle, par contre, comme tous ceux qui ont vécu ces jours, de la joie de l'assaut prévu et qui soutient le moral par l'espoir de la fin et de la délivrance ; il voit, autour de lui, la mort des soldats qui, pleins de vie, ne sont plus, à l'instant, qu'un petit amas de terre boueuse ; il râle avec les blessés qu'on ne peut enlever de jour et qui voient couler leur vie en attendant la nuit pour qu'on les transporte ; il frissonne à l'affreuse mort trop lente de ceux qui sont tombés entre les deux lignes ; mais il fait comprendre aussi, comme tous ceux qui ont dit, écrit, vécu cette existence surhumaine, la solidité de l'âme du soldat qui, même dans l'épouvante, ne fléchit pas, et de ce « bon-homme » qui, n'étant tout bonnement qu'un homme, ne pose pas pour le héros.

#### LES PROGRÈS DE LA DÉFENSIVE ET DE L'OFFENSIVE DANS LA GUERRE DES TRANCHÉES

Le perfectionnement de la guerre des tranchées devint la préoccupation constante des chefs, à partir de l'heure où l'on comprit que, pour briser la ligne ennemie, il fallait des moyens nouveaux et un effort intellectuel et matériel inlassable. Ils s'y entraînèrent les premiers, y entraînèrent leurs hommes et y entraînèrent le pays. Ce fut un changement progressif et continu dans la mentalité, une éducation nouvelle des réflexes ; et l'on ne sait pas comment, dans de telles conditions d'existence, ce miracle de jugement, de travail et d'adaptation put s'accomplir.

Quand une fois il fut entendu que, d'abord, il fallait tenir, on convint unanimement qu'un temps viendrait où il faudrait agir. La défensive et l'offensive se trouvèrent donc étroitement conjuguées dans les esprits. Tous se tendirent vers cette idée qu'on n'atteindrait les

heures fécondes qu'en soulevant des montagnes. Le commandant Laur, qui a parcouru tout le cycle, dit : « Qui reconnaîtrait la formule des batailles et des organisations défensives de 1915 dans la conception qui aboutit à la magnifique victoire de notre 4<sup>e</sup> armée, le 15 juillet 1918 ? » Il fait remonter la première intuition de ce

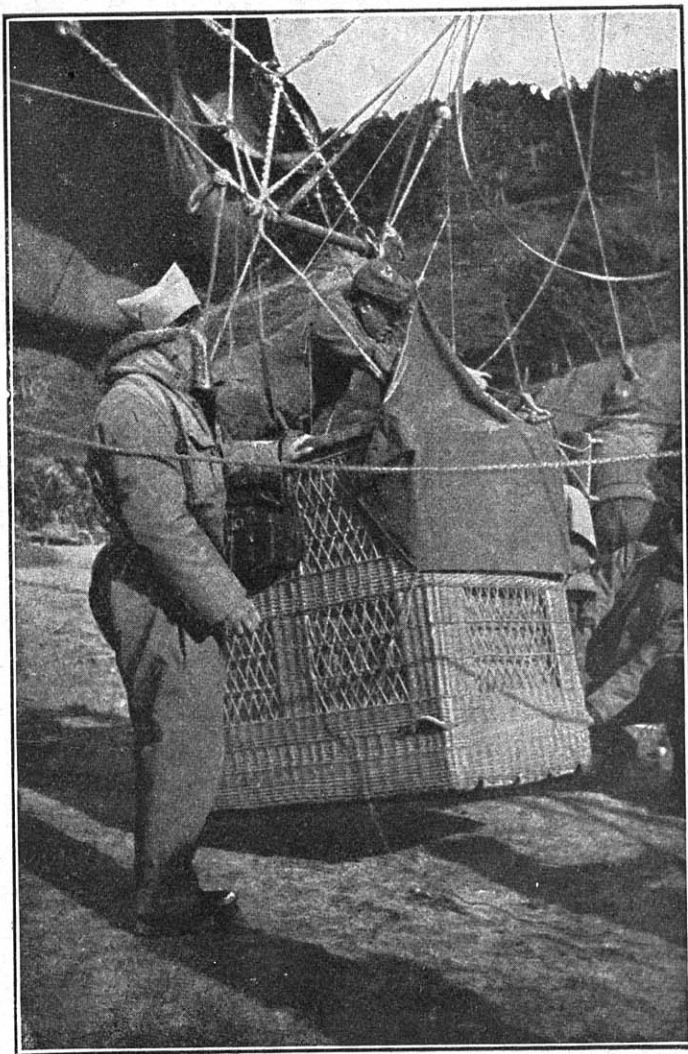
progrès nécessaire au rapport du général Pétain rédigé à l'issue de la bataille de Champagne de septembre-octobre 1915, et nous aurons à la suivre dans les étapes de ce long chemin de croix. Pour le moment, nous n'avons à envisager que la première phase qui s'étend de novembre 1914 à la bataille de Verdun. Considérons donc les premières transformations de l'infanterie, celle de l'artillerie, celle des autres armes, et notamment des aérostats, remettant à une époque plus tardive les armes qui se développeront dans la dernière phase de la guerre, les avions, les tanks, les automobiles, les tracteurs, etc.

Au début, la tranchée est une ligne à peine creusée où les soldats, tels des soldats de plomb, sont alignés coude à coude, et exposés à tous les dangers de la guerre et à toutes les intempéries des saisons, ne se servant que d'une arme, le fusil : on songea d'abord à multiplier les moyens de défense ; on creusa la terre, on aménagea des écoulements et des boyaux, on assainit ; surtout on multiplia, devant la tran-

chée, les réseaux de fils de fer barbelés. Une arme nouvelle, la grenade apparaît, d'abord dans le camp allemand ; aussitôt, on la voit surgir dans le camp français, où nos places fortes la possédaient comme approvisionnement en cas de siège. On s'aperçoit qu'il ne suffit plus de creuser le terrain, qu'il faut l'organiser par des sortes

de fortins qui, surveillant les points dominants, dispensent des inutiles efforts *linéaires*, ou *en cordon* ; les tranchées servent à entretenir les liaisons, à garder le terrain, plutôt qu'à combattre ; les observatoires ou postes d'écoute guettent pour tout le monde ; la « cagna » commence à assurer des heures de détente et de repos ; l'offensive, encore enterrée, se développe d'abord sous sa forme encore traditionnelle : la sape, la mine.

Mais voici qu'elle commence à chercher des méthodes nouvelles, on pourrait dire un art nouveau : on applique à la guerre



LA NACELLE D'UN BALLON D'OBSERVATION

du terrain les principes nouveaux de la guerre de mouvement, et notamment la méthode magistrale inaugurée par Joffre, consistant à puiser les réserves dans les corps combattants : on en arrive ainsi à monter le mécanisme extrêmement savant des *relèves* qui, limité d'abord au jeu de l'arrière sur l'avant et réciproquement, finira par entraîner le front tout entier dans un perpétuel tourbillon. Pour cela, l'organisation des arrières, des voies de



(Photo Henri Manuel.)

ARISTIDE BRIAND, PRÉSIDENT DU CONSEIL

communication, des convois, des apports et enlèvements constants d'approvisionnements, d'armes, de munitions, de blessés et de combattants, devient la préoccupation dominante : on dirait que l'armée n'est plus qu'une immense D. S. (service de l'arrière). Le front lui-même, jusque dans ses lignes les plus exposées, participe à ces soins vigilants et profondément réfléchis ; on scrute sans cesse le terrain découvert et qui n'est à personne, *no man's land* ; on règle d'avance les débouchés de l'assaut, et l'art encore à sa naissance de l'utilisation des réserves. Et puis, après les deux victoires incomplètes de l'Artois et de la Champagne, on s'aperçoit que cet art, il faut l'apprendre à l'armée tout entière, officiers et soldats, pour qu'ils ne se fassent pas tuer imprudemment et qu'ils ne risquent que juste le sang nécessaire à la victoire. Joffre a déjà ordonné partout de ne laisser en première ligne que des patrouilles : les troupes de soutien sont réduites au strict nécessaire et l'arrière devient une immense cité intellectuelle militaire. Tous enseignent et tous apprennent.

Les Allemands ont fait un nouveau progrès dans l'armement, les *minenwerfer* paraissent, un instant, devoir faire pencher la balance ; mais bientôt le moral et le savoir-faire du soldat français a paré là encore et on commence à se servir du canon de tranchée, du « crapouillot » qui sort des réserves de nos arsenaux et qui, dans ses modèles divers, énerve prodigieusement l'ennemi. Celui-ci a depuis longtemps trouvé une autre arme dont il va inaugurer l'infâme usage, ce sont les gaz asphyxiants qui apparaissent le 22 avril 1915.

Nous sommes prêts, là aussi et, la première surprise passée, nous aurons la protection du masque et la parade d'une réplique redoutable. La guerre de mines se développe extraordinai-

rement, notamment sur les points qui paraissent vitaux, les *pivots*. A la fameuse cote 108 (Berry-au-Bac) elle décidera, un jour, de la chute d'une région, comme un gond qui fait tourner une porte. On déploie une ingéniosité extrême pour développer la tactique de liaison entre l'artillerie et l'infanterie, pour trouver les moyens de se faire un passage à travers les réseaux de fils de fer : les inventions ingénieuses se multiplient jusqu'au moment où l'on aura trouvé l'intervention décisive des « chars d'assaut ».

Cependant la surveillance s'élève dans l'air ; des ballons captifs et les avions commencent à survoler le terrain et la ligne du front se signale de loin, dans les airs, par l'explosion blanche des obus qui cherchent à « descendre » les ballons de surveillance (*drachen*) ou les avions.

Il avait fallu s'ingénier pour créer tout cela et pour répondre aux créations de l'ennemi dans cette année 1915 que Bédier appelle l'année *vénérable* (1) ; il avait fallu parer aux crises les plus terribles, crise des munitions, crise des éclatements, crise des harnachements, et surtout crise des cadres, — crise des hommes, hélas !

Mais voici que de grands résultats sont obtenus : l'Artois et la Champagne sont deux victoires, — incomplètes, il est vrai, et barrées — mais tout de même deux victoires qui maintiennent au soldat français l'ascendant. L'armée de Kitchener a eu le temps de se préparer et d'envoyer ses premières recrues qui vont devenir formidables. L'armée française a toujours à porter le poids lourd du fardeau, 650 kilomètres : mais l'armée britannique l'a libérée de la garde de 115 kilomètres.

(1) Pour tout cet exposé, je ne puis que renvoyer à l'excellent ouvrage de J. BÉDIER, *L'effort français*, La Renaissance du Livre, in-12. V. notamment p. 96 et suivantes.